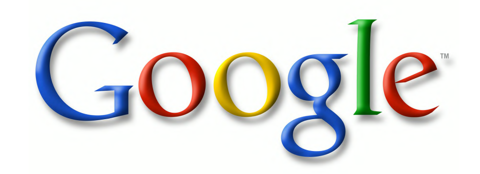




CHOIX LITTERAIRE.

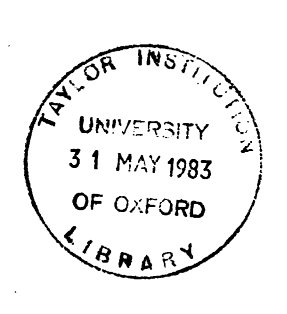
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant;
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta;
Aurea, perpetuâ semper dignissima vitâ.
LUCR. Lib. 3.

TOME TREIZIEME.



A GENEVE
ET
A COPPENHAGUE,
Chez CL. & ANT. PHILIBERT, Fréres.

M. DCC. LVIII.
AVEC PERMISSION.





CHOIX LITTERAIRE.

ARTICLE PREMIER.

Essai sur cette Question, *Devons-nous cacher nos défauts à nos amis, dissimuler les leurs, les tolérer, ou les corriger ?* *

SECONDE PARTIE.

L'Examen que nous avons fait de cette question recevra peut-être un nouveau jour & une nouvelle force par l'examen de la seconde, à laquelle il conduit

* La premiére partie de cet Essai est dans le volume précédent.

naturellement : Il s'agit de ſavoir quelle conduite nous devons tenir à l'égard des défauts de nos amis ; s'il faut les diſſimuler, les tolérer ou les corriger ?

Si l'amitié reſſembloit parfaitement à l'amour, il ſeroit bien inutile de traiter cette queſtion. L'amour ne voit aucun défaut dans l'objet aimé ; ſouvent même il ne ſe plaint que de ſa vertu, & preſque toûjours il eſtime comme des vertus, des choſes qui ſont de véritables foibleſſes.

On apelle l'amitié ſœur de l'amour, quoiqu'ils ne ſe reſſemblent point en bien des choſes ; l'un faiſant gloire de pluſieurs ſentimens & qualités, qui ſont des vices dans l'autre.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'amitié n'eſt point auſſi aveugle & indulgente que l'amour ; ſoit qu'elle ait moins de fougue & d'emportement, ſoit qu'elle ait plus d'intérêt à tout examiner, ſoit qu'elle ait pour but une autre ſorte de ſatisfaction que celle où l'amour aſpire.

Cette réflexion ne tend pas à dire que l'amitié ne nous prévienne point en faveur de nos amis : ſeulement elle nous prévient moins fortement, & laiſſe plus de liberté à notre eſprit. Auſſi ne ſauroit-on aporter trop d'atten-

tention & dans le choix & dans le commerce d'un ami.

Il est très naturel que l'amitié nous donne des préventions favorables. Un ami est un autre nous-mêmes ; & tout objet considéré sous ce point de vuë causera toujours les plus flatteuses illusions.

Qu'on ne s'en défende point, cette illusion de l'amour propre se trouve être la plus légitime & la plus heureuse de toutes. C'est un de ces cas où l'erreur est préférable à la vérité.

D'ailleurs, ce qui nous fait trouver bien des défauts dans les personnes qui nous sont indifférentes, c'est souvent le peu de connoissance que nous avons du fond de leur caractére, & la précipitation de nos jugemens.

Ces deux inconvéniens ne se rencontrent guéres dans le commerce de l'amitié. Nous jugeons plus équitablement nos vrais & intimes amis, parce que nous les jugeons par connoissance de cause, & sur-tout sans aucun dessein de les trouver coupables. D'où il résulte que réellement nous voyons en eux moins de défauts, & que nous sommes très portés à excuser & exténuer ceux que nous leur découvrons.

Par cette double opération de l'équité du jugement unie à la bonté du cœur, se forme nôtre propre tranquillité & celle de nos amis sur le compte de leurs défauts. Les uns disparoissent, les autres ne sont vûs qu'en petit & de profil.

En effet, si la charité Evangélique couvre un grand nombre de péchés, c'est-à-dire, nous dispose à tolérer & pardonner en tous nos prochains quels qu'ils soient, plusieurs foiblesses qu'ils ont; une amitié réelle, qui n'est autre chose que cette charité Evangélique singuliérement apliquée à telle ou telle personne avec un plus grand degré de force, produira à plus forte raison le même effet.

Elle le produira d'autant mieux, que dans ce cas la charité sympathise très bien avec l'une des meilleures opérations de l'amour que nous avons pour nous-mêmes; amour qui cherche à se complaire dans ses choix, & y attache le plus de perfection qu'il est possible.

D'autant mieux encore, que la modestie de nos amis dans la découverte qu'ils nous font de leurs défauts, comme nous l'avons supposé, en efface tout le ridicule & attendrit nôtre cœur. Cet heureux concours de la modestie

en eux & de la charité en nous, jette ſur les taches qu'ils nous montrent un vernis qui ſoulage la vüe en éclairant l'objet & lui ôtant une partie de ſa noirceur.

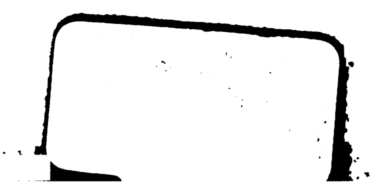
La modeſtie de leurs aveux forme les ombres dans le tableau de leur caractére: Nôtre charité, c'eſt l'œil qui contemple ce tableau, & qui en admire mieux le coloris à la faveur des ombres qui y ſont ménagées.

Et comment la modeſtie qui reléve ſi bien l'éclat des vertus en paroiſſant les ignorer, ne diminueroit-elle pas auſſi la laideur des défauts en les avoüant?

Il ſe préſente ici une réflexion qui n'eſt peut-être pas immédiatement liée à nôtre ſujet, mais qu'on ne peut ſe réſoudre à ſuprimer.

C'eſt que nôtre amitié dans ce monde, quoique ſujette à s'altérer par erreur ou par caprice, quoique bornée par l'imperfection de nôtre nature, arrêtée dans ſes vuës par mille obſtacles, fatiguée par un grand nombre de beſoins réciproques, reſſerrée enfin par d'autres rélations & d'autres devoirs; c'eſt, dis-je, qu'une telle amitié, étant néantmoins une ſource de charmes & de douceurs dans la vie hu-





même diſtinction que nous avons établie entre les défauts qui en ſont l'objet. Mais au lieu de les conſidérer en nous-mêmes pour ſavoir s'il nous convient de les cacher, conſidérons-les en autrui pour ſavoir s'il faut les tolérer. Cette ſeconde perſpective eſt plus ſaillante ; elle fatiguera moins nôtre attention, en ce qu'elle coutera moins à nôtre amour propre.

La premiére claſſe des défauts eſt celle des vices groſſiers qui ſe diviſent en deux eſpéces.

Les vices groſſiers qui ſont accompagnés de baſſeſſe d'ame & d'une entiére dépravation de mœurs, ſont pour nous une raiſon ſuffiſante d'éviter toute liaiſon avec ceux qui les ont ; à moins que nous ne puiſſions nous promettre avec quelque certitude que nous les engagerons à ſe corriger.

Mais ſi nôtre liaiſon avec eux ſe trouve toute formée, & qu'ils viennent à contracter des vices de cette nature, nous ne ſerons autoriſés à la rupture qu'après nous être bien aſſurés qu'ils ſont en effet dans ce cas-là, que ces vices ſont abſolument inſociables, qu'ils partent d'un cœur mauvais & dépravé ; & qu'après avoir fait nos efforts pour les corriger, ſans qu'il nous reſte aucune eſpérance de ſuccès.

Je

Je dis qu'alors nous ſerons autoriſés, on devroit peut-être dire forcés, de rompre avec eux, parce que l'amitié étant un commerce fondé ſur l'eſtime réciproque, & un commerce libre où chacun doit mettre du ſien, elle périt d'elle-même dès que l'un des amis ſe rend incapable d'en remplir les fonctions & indigne de toute eſtime. Il préfére ſon vice à nôtre amitié, & nous dégage par cette préférence.

Une continuation de commerce de nôtre part n'auroit que les apparences de l'amitié ſans en avoir le fonds, & ſeroit une ſorte d'hypocriſie.

Il en réſulteroit un autre mal; nôtre ami vicieux ſe croiroit plus autoriſé, il s'affermiroit avec plus de hardieſſe dans ſes déréglemens, tant qu'ils ne lui couteroient point la perte de ſes amis. On produira peut-être un effet oppoſé en l'abandonnant: Bien des gens ſont plus ſenſibles à ce malheur qu'à tout autre; le déſir de recouvrer des amis eſt ſouvent un principe d'amendement.

D'ailleurs, il y va de nôtre réputation d'être unis par des liens d'eſtime, d'affection, de confiance & de ſecours mutuels avec des perſonnes qui ſont décriées par les déréglemens de leur conduite, & par la malignité de leur caractére.

Il

Il peut arriver aussi que cette différence essentielle de leurs sentimens aux nôtres produise entr'eux & nous de l'antipathie, & bientôt de l'aversion. Ils seront aussi disposés a s'éloigner de nous par l'embarras de soutenir la vue & les reproches directs ou tacites d'un homme vertueux, que nous le sommes à détester la dépravation de leurs mœurs.

Il y auroit aussi du danger pour nôtre vertu à tolérer dans nos amis de pareils défauts & à conserver leur commerce. Il leur sera peut être plus facile de nous corrompre, qu'il ne nous l'a été de les corriger.

Ajoutons néantmoins ici que nôtre amitié pour eux doit toûjours expirer avec modestie & sans éclat, qu'elle doit se ressentir de ce qu'elle a été, qu'elle doit taire les tristes découvertes qu'elle a faites; n'en prendre jamais avantage contre ceux qu'elle abandonne, se retirer insensiblement & par degrés, de peur qu'une rupture trop subite n'excite l'attention & n'occasionne les gloses malignes du Public; qu'il faut être constamment disposé à remplir les devoirs de la bienveillance envers un ancien ami; qu'enfin on ne doit point se refuser à une réunion entiére, au cas que cet ami re-

vienne

vienne aussi de ses vices & paroisse désirer nôtre retour.

Tel est en effet le propre de l'amitié, qu'elle a des devoirs à remplir, même quand l'union a cessé; comme elle en a aussi incontestablement après la mort de nôtre ami.

Vous devez un si grand respect à l'amitié, que la qualité même de concurrent ou d'ennemi dans un homme qui a été votre ami, ne sauroit vous autoriser à trahir les confidences qu'il vous a faites.

Si les anciens avoient compris l'amitié de cette maniére, ils n'auroient jamais avancé cette fausse & dangereuse maxime, de vivre avec ses amis comme avec des gens qui peuvent devenir un jour nos ennemis.

Pour ce qui est des défauts grossiers de nos amis, qui ne partent point d'un mauvais cœur, mais qui viennent de quelques foiblesses dont ils sont affligés eux-mêmes; nous ne pensons pas qu'on doive rompre avec eux pour de tels défauts. Ils n'empêchent pas que nous ne puissions toujours compter sur la réalité de leur affection & la durée de leur attachement.

Leur état doit plutôt intéresser nôtre compassion & animer nôtre zéle en leur faveur, soit

ſoit pour les aider à vaincre leur panchant, ſoit pour prévenir les dangereux effets qu'il pourroit avoir, ſoit pour y remédier par nos ſoins quand le mal eſt arrivé, ſoit pour étendre à propos le voile qui intercepte les malins regards des autres hommes, ſoit pour plaider dans l'occaſion la cauſe de nos amis en adouciſſant ce qui peut être pallié & en juſtifiant ce qui peut être excuſé. Par cette attention, nous empêcherons qu'on ne groſſiſſe leurs fautes en les dépeignant mal, qu'on ne les impute à de mauvais principes, & qu'ainſi leur honneur ne ſoit déchiré & perdu.

On dira que l'intérêt de nôtre propre honneur demande la rupture. Cette objection priſe en général a beaucoup de force; elle eſt même en divers cas ſans replique lors qu'il s'agit des perſonnes du ſexe. Les loix du monde, les bienſéances, l'état particulier des femmes, la délicateſſe de leur honneur exigent qu'elles rompent avec des amis qui tombent dans certains déſordres. Mais la difficulté eſt moins grande à l'égard des hommes. Il ſemble même qu'en bien des cas la vraye gloire de l'amitié conſiſte à faire quelque ſacrifice dans le plus délicat de nos intérêts; ſacrifice compen-

ſé

sé par la conservation d'un ami, par le plaisir de lui rendre de bons offices en pareille circonstance, & par l'absolution flatteuse que nôtre cœur nous donne à nous-mêmes.

Condannez vôtre ami tête à tête, & dans les précieux instans d'une ouverture attendrissante. Excusez-le, justifiez-le, soutenez-le en parlant aux autres.

Il paroit de là qu'on ne doit pas dissimuler en ce point, ni fermer les yeux sur de pareils défauts dans nos amis. Il importe au contraire & pour eux & pour nous, que nous y donnions une grande attention.

Pour eux, afin que nous soyons en état de leur administrer convenablement & avec prudence nos conseils, nos exhortations & nos secours.

Pour nous, afin d'être en garde contre les raports faux, outrés & envenimés qu'on pourroit nous faire. Dans les intérêts de nos amis, il faut que nous soyons informés par nous-mêmes autant qu'il est possible, & que nous ne donnions créance qu'à nos propres yeux.

Quel est donc ici nôtre devoir ? Devons-nous tolérer cette espéce de défauts ? Si l'on entend par-là qu'il faille les aprouver & les servir, qu'il

qu'il faille même garder le silence, nous répondons qu'il ne faut pas les tolérer en ce sens. Le bien de nos amis s'y oppose, & par conséquent nôtre devoir.

Mais si l'on entend qu'on ne doit pas rompre, ni censurer aigrement, ni inquiéter mal à propos ses amis à cause de ces défauts-là; qu'au contraire il faut user de ménagemens & de douceur, modifier le sens du discours par la délicatesse du ton, tempérer la résistance qu'on oppose par toutes les concessions qu'on peut faire, entendre leurs apologies avec patience & y répondre avec bonté; mettre à propos un sentiment de compassion rélatif à l'idée de malheur, à la place d'un reproche qui présenteroit l'idée de faute; faire prédominer la doze d'amitié sur la doze de remontrance; user enfin de tous les innocens artifices, de toutes les insinuations amicales, de toutes les mesures de la charité, de toute l'onction & de tout le baume qu'on peut répandre sur des blessures délicates qu'un malade chérit, & qui s'aigriroient par les opérations douloureuses d'une main lourde & pesante; si, dis-je, on entend le suport en ce sens, il est hors de doute qu'on doit tolérer les défauts dont il s'agit.

Nous

Nous y sommes doublement obligés & par la qualité de Chrêtiens & par celle d'amis. Si la premiére en impose le devoir ; la seconde en indique la maniére, en fortifie le droit, en augmente l'utilité, en facilite le succès.

Heureux mélange d'un sage suport avec une douce correction ! C'est par-là qu'on peut se promettre, ou de guérir les passions de ses amis, ou d'en modérer du moins les mouvemens, & d'en prévenir les excès.

Retirer une ame de la mort, quelle gloire ! En retirer celle de son ami, quelle félicité !

On n'y parviendra guéres par les vivacités de l'impatience, & par les rigueurs d'une âpre censure. La raillerie seroit aussi une des plus mauvaises voyes à suivre en pareil cas. La route est plus sûre & plus belle par les efforts de la patience & par les soins de la charité.

Cette route ne conduira point à la flatterie : son poison est toujours dangereux, même quand il est administré par des étrangers ; mais il l'est infiniment davantage, quand il vient d'un ami. Et cet ami cesse de l'être par cela même, il fait la fonction d'un ennemi.

Nous devons parler à présent de cette es-

péce de défauts qui ſans paſſer pour groſſiers & deshonorans dans le monde, ont néantmoins une malignité intrinſéque qui les rend incompatibles avec l'amitié. Nous avons noté principalement l'orgueil accompagné de hauteur, l'avarice, l'envie, & la dureté du caractére; défauts qui en comprennent bien d'autres, comme la perfidie, la méchanceté, l'ingratitude.

Il eſt aſſez bien prouvé par la nature des choſes & par l'expérience, qu'un homme qui a des vices de cette nature ne ſauroit ni bien connoitre, ni rechercher comme il faut, ni cultiver avec ſuccès, ni gouter avec plaiſir les avantages de l'amitié.

Il eſt encore plus vrai que cet homme n'eſt point recherché ni choiſi pour ami dès qu'il eſt connu.

L'orgueil nous éloigne, l'avarice nous détache, l'envie nous irrite, la dureté nous révolte, & même la ſéchereſſe ſeule nous fatigue dans nos amis.

Auſſi une liaiſon contractée avec des gens de ce caractére ne ſauroit durer long-tems; ſoit que nous ayons les mêmes vices, ſoit que nous en ayons de différens, ſoit que nous ayons les vertus oppoſées.

Si

Si nous avons les mêmes vices, ils se heurteront & se croiseront continuellement; d'où résultera le chagrin & bientôt la haine.

Si nous en avons de différens, nous leur fournirons autant de raisons de nous mépriser qu'ils nous en fournissent de les mépriser eux-mêmes: Et loin d'en résulter un équitable suport de compensation, il en naitra une plus forte antipathie.

Mais si nous avons les vertus opposées; nous deviendrons bientôt les victimes de nôtre amitié; ce qui ne manquera pas de l'éteindre.

Une attention très nécessaire au sujet des défauts dont il s'agit maintenant, c'est de ne point les imputer à la légére à nos amis sur quelques indices, discours ou démarches de leur part. Cherchez plutôt toute autre explication, imaginez d'autres motifs, attendez des éclaircissemens avant que de les condanner.

Sur-tout ne prononcez jamais décisivement sur le caractére de vôtre ami pour un ou deux traits vitieux qui lui auront échapé. Une seule aumone ne prouve pas la charité; pourquoi un seul faux air, par exemple, prouveroit-il l'orgueil?

Ce sont principalement les soupçons & les plaintes d'ingratitude qui portent les plus rudes atteintes à l'amitié. Mais ces soupçons souvent sont injustes, & pour l'ordinaire ils sont outrés. On ne sçauroit trop se tenir en garde contre cet écueil.

Lors qu'il est bien évident que nos amis ont des défauts d'un genre odieux & insociable, nous ne faisons pas difficulté de dire qu'il est permis de renoncer à leur commerce, en aportant à cette rupture toutes les attentions que nous avons déja indiquées.

Déja l'on ne sauroit dissimuler de pareils défauts; ils attaquent trop vivement & trop sensiblement nôtre amour propre; ils sont par leur nature trop contraires à l'essence & aux devoirs de l'amitié.

Ce n'est que par un principe supérieur à l'amitié même, je veux dire par amour pour Dieu, qu'on use de suport à leur égard. Mais aussi, c'est tout ce que la Religion demande, parce que c'est tout ce que la nature permet. L'une & l'autre n'ordonnent point & ne souffrent point que nous ayons avec des gens si dépravés dans leur caractére les vives & intimes liaisons du cœur.

On

On penſera peut-être que le devoir d'un ami eſt de les corriger. Le précepte eſt excellent s'il eſt pratiquable. Mais le propre de ces défauts eſt de ſe faire ſentir fortement aux autres, ſans être aperçus ni avoués de ceux qui les ont. Ils ſe ſoulévent avec aigreur contre ceux qui les remarquent; ils s'augmentent ſouvent par la réſiſtance qu'ils éprouvent; ils ſe nourriſſent des remédes qu'on leur adminiſtre; toûjours on les voit échaper par mille déguiſemens aux coups qu'on veut leur porter.

Les vices groſſiers ont au moins cet avantage, qu'ils ſe manifeſtent aux yeux d'une maniére frapante, enſorte qu'il n'eſt pas difficile d'en convaincre ceux qui les ont: on ſçait alors préciſément ce qu'il faut attaquer. Mais les vices du cœur ſont féconds en illuſions & en ſoupleſſes. Du fond des replis intimes de l'ame où ils s'envelopent, ils répandent des couleurs empruntées & de faux jours ſur les actions qui en émanent.

Les premiers tiennent plus du tempérament du corps; les autres ſe perdent & ſe confondent parmi les autres facultés & qualités de l'ame.

Ceux-là ſe trouvent quelquefois avec la

bonté du caractére : Ceux-ci ſont un vice du caractére même.

Or dans l'amitié, en conſéquence de la définition qu'on en a donnée, il faut au moins que le cœur ſoit bon de part & d'autre.

La troiſiéme eſpéce de défauts qui ſont des ridicules dont il a été parlé dans la premiére partie, demande encore ici un examen attentif, rélativement à la tolérance.

D'abord, il convient de ſe prémunir contre un faux jugement qui n'eſt que trop commun; c'eſt de traiter de ridicules en autrui certaines qualités ou certaines maniéres d'agir, uniquement parce qu'elles ne ſont pas dans nôtre gout. Celui qui les a eſt peut-être plus en droit de nous taxer de ridicules pour ne les avoir pas.

Rien n'eſt plus arbitraire & par conſéquent plus licentieux que la déciſion ſur les ridicules. Leur exiſtence ou leur grandeur ne dépendent ſouvent que de nos préjugés d'éducation, de nos habitudes, ou de la tournure de nôtre eſprit qui les crée ou les groſſit de ſon autorité.

Il n'eſt point de ridicule plus marqué ni plus dangereux que l'envie de découvrir & de relever les ridicules des autres.

Quittons de part & d'autre cette injuſte préven-

vention de nos jugemens, & gardons nous de prendre nos gouts pour modéles des gouts d'autrui. La vraye amitié doit être autant modeste qu'indulgente.

Mais il y a des ridicules réels qui sont reconnus & méprisés généralement. Quelle conduite tiendrez vous avec un ami, s'il est dans ce cas-là?

Il est bien clair que si vous vous sentiez quelque foible ou quelque ridicule qui eût un égal besoin d'indulgence de sa part, vous seriez engagé déja par ce motif à supporter le sien.

On le doit encore, lors que ces défauts n'ont rien d'incompatible avec le caractére essentiel de l'amitié, & avec les devoirs qu'elle exige réciproquement.

De plus, on le doit lors que les ridicules de nos amis ne tombent point sur nous. Tel est flatteur, ou complimenteur, ou vain avec d'autres, qui peut-être ne l'est pas avec ses amis.

Enfin, on le doit pour peu qu'on ait d'espérance de réussir à corriger son ami.

J'avoüe que la correction dans ce cas est un emploi délicat & plein de difficultés. La re-

montrance n'eſt point auſſi amére & rebute moins quand elle tombe ſur des vices que lors qu'elle attaque des ridicules. Ceux - ci emportent une idée de mépris qui eſt inſoutenable au cœur humain. Auſſi réuſſiroit - on peut - être mieux à ſe faire écouter en les attaquant à titre de vice qu'en les repréſentant comme des ridicules: Ingénieux détour de la charité qui dénature & groſſit même le mal qu'elle combat, afin de le guérir plus ſurement. L'orgueil par exemple eſt un vice, & la vanité eſt un ridicule. Pour corriger cette derniére dans votre ami, gardez vous de lui inſinuer qu'il eſt vain; vous l'irriteriez en lui découvrant ce malheureux point de vüe: gliſſez plutôt adroitement le mot d'orgueil; c'eſt un défaut plus noble qui lui inſpirera moins de honte, & le rendra plus ſouple à vos corrections. Il ne s'agira plus que de lui faire enviſager les procédés de ſa vanité comme autant de traits qui décéleroient ſon orgueil.

C'eſt ici la place de ces ſubtiles attentions, de cette prudente dextérité, de cette douce & légére intrigue de l'amitié qui améne inſenſiblement la confidence, ménage avec diſcrétion les conſeils, fait trouver le reméde ſans montrer

trer la main qui le donne, produit la conviction ſans déplaire & la confuſion ſans irriter, en préſentant le miroir peu à peu, & en y faiſant lire les traits de l'amitié à côté des traits de la repréhenſion.

Si vous mettez en œuvre ces ſoins charitables, & qu'ils ayent le ſuccès que vous en attendez, vous aurez une gloire peu commune & bien précieuſe à votre cœur.

On craindra peut-être que les ridicules de nos amis ne réjailliſſent ſur nous-mêmes, ſi nous conſervons leur commerce: Le monde dira que nous ſommes aſſortis. Mais une ame formée par les vrais principes de l'amitié, & remplie des ſentimens qu'elle inſpire, craindra moins le contre-coup du ridicule, que la perte d'un ami & le blâme de l'abandonner ſans une raiſon ſuffiſante.

Cette conduite tiendroit même du ridicule, puis qu'elle nous feroit perdre un bien ſupérieur, pour ne pas courir le riſque d'une imputation fauſſe & de petite conſéquence.

Ici l'on ne peut s'empêcher de dire un mot d'un défaut aſſez commun en amitié, quoiqu'il le ſoit davantage en amour; défaut qui tient autant du ridicule que du vice, c'eſt la jalouſie.

Votre

Votre ami s'inquiéte à la vüe des attentions & des égards que vous avez pour d'autres, ou des nouvelles liaiſons que vous formez; & il vous inquiéte vous-même à cette occaſion. C'eſt un grand ſujet de plainte contre lui.

Mais que votre cœur s'attendriſſe à la penſée du principe d'où partent ſes inquiétudes; ne l'aigriſſez point par une réſiſtance ouverte ou par des reproches; qu'il ne paroiſſe pas que vous le devinez; n'entrez point là-deſſus ni en explications ni en raiſonnemens; ne bruſquez point ſa paſſion, en vous obſtinant à ménager les habitudes qui lui déplaiſent; uſez plutôt d'une ſage condeſcendance à cet égard, en mettant au grand jour toutes vos allures, ſans vous permettre aucune démarche concertée ou myſtérieuſe; & ſur-tout mettez vous en parallèle avec lui, en témoignant la même délicateſſe & les mêmes ſcrupules dont vous le voyez agité. Cette apparence de jalouſie que vous lui marquerez, éteindra la ſienne & ranimera ſon amitié.

Quant aux ridicules qui tiennent par leur nature aux vices inſociables, ſans qu'on puiſſe en eſpérer la guériſon, nous les faiſons rentrer dans la claſſe des défauts dont il a été parlé

parlé ci-dessus pag. 18. & suiv. & nous en portons le même jugement.

Cependant on ne sçauroit trop inculquer cette divine précaution de l'amitié, de ne point prononcer témérairement & par caprice; d'agir ici par un examen désintéressé & bien réfléchi; de ne rien exagérer; de ne point imputer à mauvais cœur ce qui peut être attribué à d'autres principes; de ne se décider qu'après des soins tendres & officieux; de porter plus loin les sacrées maximes de l'indulgence que les loix rigoureuses de la censure; de préférer même une ignorance ou une erreur qui favorise notre ami, à une lumiére & à des vérités qui le noircissent; & si la rupture est nécessaire, de ne jamais oublier la bonne maniére d'en venir à cette dure extrémité.

Sans doute, c'est déja un assez grand mal pour notre ami d'être abandonné de nous, sans aggraver sa peine par la publication d'un manifeste.

Considérons enfin notre question rélativement à la derniére espéce de défauts qui sont des imperfections & des foiblesses de la nature humaine.

Tâchons d'abord de nous bien persuader

nous-

nous-mêmes que les défauts de nos amis ſont de cet ordre, tant qu'ils ne porteront aucune empreinte viſible de malignité & de crime.

Avec cette perſuaſion qui eſt très-équitable pour l'ordinaire, nous ſerons plus diſpoſés à la compaſſion qu'au murmure.

Preſque toujours le mieux eſt, dans cette affaire, de diſſimuler & de fermer les yeux ſur ces défauts-là, ſur-tout quand l'intérêt de notre ami n'exige pas que nous en paroiſſions inſtruits.

Une maxime ſur laquelle on peut compter comme étant fondée ſur la nature du cœur humain & confirmée par l'expérience, c'eſt qu'on eſt toujours moins affligé d'avoir ces défauts, que chagrin de ce qu'ils ſont remarqués.

Moins vous paroiſſez obſerver de défauts dans votre ami, plus il ſe félicite de l'être, & ſe promet de l'être toujours. Il ſe plait à lui-même dans l'idée flatteuſe qu'il a de vous plaire: il s'eſtime par votre eſtime: il ſe ſoulage par l'utilité dont il croit vous être. Laiſſez lui cette aimable illuſion, s'il n'importe guère que vous la lui ôtiez. Cela reſſerre bien les nœuds qui vous uniſſent.

A ſupoſer qu'il ſoit de quelque importance

de

de remarquer les défauts de notre ami, il eſt toujours infiniment plus néceſſaire de les tolérer. Déja ils le méritent par leur nature; ce ſont de triſtes dépendances de l'humanité; nous y ſommes ſujets autant que perſonne; il y auroit donc de l'injuſtice & de la mauvaiſe humeur à s'en irriter. Si nous avons quelque ſincérité & quelque modeſtie, nous ſentirons l'équité de la compenſation qui tolére pour être toleré. Par ce ſuport, nous ranimerons l'affection de nos amis. Après tout, il le faut, à moins qu'on n'aime mieux renoncer à l'amitié même & à toutes ſes douceurs.

Par ce ſuport nous ne canoniſons point les défauts de nos amis; nous ne les enyvrons point de la fumée d'un vain encens. Adulation baſſe & indigne d'un cœur droit; elle montre une ame intéreſſée ou du moins un génie faux; elle fait plus de mal à nos amis que nos ſervices ne leur font de bien; elle tend à les rendre odieux & mépriſables dans la ſociété; elle dégénère enfin en un honteux marché d'applaudiſſemens & de loüanges réciproques; ce qui refroidit peu à peu la véritable amitié.

Son devoir au contraire, devoir triſte mais indiſpenſable, eſt encore ici une correction tempérée & aſſaiſonnée de conſeils pleins de bonté & de

cor-

cordialité, ſans trop affecter ce titre de guide & de conſeiller. On ne doit l'exercer que le plus rarement qu'il ſe peut, comme à regret; en ſe mêlant ſoi-même dans la cenſure; en demandant à ſon tour les avis de ſon ami; en ſe baiſſant & ſe courbant à ſon niveau, comme on fait pour relever un homme qui eſt tombé; en ne tirant jamais avantage de ſa docilité, ſoit pour l'humilier, ſoit pour lui repéter de fatigantes leçons; en le perſuadant enfin par le ton que l'on prend, & par le tour dont on ſe ſert, que notre but eſt ſa perfection, ſa gloire & ſon bonheur.

Cette modeſte circonſpection doit avoir lieu principalement dans notre maniére de diſſiper certaines craintes & certains ombrages de nos amis ſur les qualités par où ils penſent que nous l'emportons ſur eux.

Il n'eſt pas rare ni même fort ſurprenant qu'un ami délicat & pénétré d'eſtime pour nous, vivement intéreſſé d'ailleurs à nous paroitre tel que nous lui paroiſſons, ait quelque apréhenſion d'être effacé par notre éclat, & quelque douleur de voir qu'il eſt des occaſions où cela arrive.

Il ſeroit mieux ſans doute de voir remporter à notre ami le plus grand nombre de ſuffrages & de s'en réjouïr. Le ſien dont nous ſommes aſſurés

rés doit nous tenir lieu d'une infinité d'autres. dès que ceux qu'il obtient du public ne diminüent point ſon attachement pour nous. En ce cas, ſon amitié fait notre titre d'honneur, & répond de notre mérite; elle eſt d'autant plus flatteuſe pour notre cœur, qu'elle ne peut que nous être enviée par plus de gens; d'autant plus flatteuſe encore, que cet ami vient partager ſa gloire avec nous, & la mettre à un plus bas prix que notre amitié. En un mot, les éloges qu'on lui donne, en augmentant ſa réputation & ſon crédit, augmentent par conſéquent l'acquiſition que nous avons faite en gagnant ſon amitié. En prendre ombrage, ce ſeroit ſoupçonner ſa délicateſſe, altérer ſon plaiſir, & ſe rendre fâcheux.

Mais en nous ſupoſant cette crainte, le devoir d'un ami qui en eſt l'objet conſiſte à la diſſiper par de grandes attentions. Qu'il ne paroiſſe point gouter trop les aplaudiſſemens qu'il reçoit, ni eſtimer plus que nous ne voulons les qualités qui le diſtinguent. Qu'il s'humilie plutôt ſans affectation avec ſon ami; & qu'il montre une préférence bien marquée des vertus qui leur ſont communes à l'un & à l'autre. Qu'il n'oublie aucun des ſoins & des égards de l'amitié pour raſſurer l'eſprit craintif, & pour le convaincre que ſon

ſon eſtime lui eſt plus précieuſe que toute autre.

Votre ami doit ignorer que vous avez remarqué ſa crainte ſur ce ſujet : il ne faut pas même ſupoſer qu'il la puiſſe avoir. Comme il s'en cache à lui-même les motifs & les conſéquences, ce n'eſt pas à vous à les pénétrer : Il ſe croiroit peut-être mieux fondé dans ſes craintes, s'il apercevoit que vous les croyez poſſibles. Ne lui donnez donc là-deſſus que des conſolations générales & naturellement amenées ; en lui laiſſant le ſoin d'en faire l'application à ſon cas particulier ; & ſoyez ſûr qu'il la fera.

Nous mettons fin à ces réflexions, en obſervant, que le premier mérite d'un homme eſt d'aporter le moins de défauts qu'il eſt poſſible dans le commerce de l'amitié ; le ſecond mérite, eſt de bien recevoir les avis qu'on lui donne ſur ſes défauts.

De même le premier mérite de notre ami eſt la tolérance : le ſecond eſt l'habileté avec laquelle il nous corrige.



AR-

ARTICLE SECOND.

Pensées sur les Estomacs.

QUe de gens dont la mort n'est autre chose qu'un estomac de moins dans l'Univers !

* * *

Autrefois quand on commettoit une faute, on s'en prenoit toujours au Diable. Aujourd'hui on rejette tout sur l'estomac, l'humeur, l'emportement, la paresse, les bévues, l'aigreur, la méchanceté. Aussi les indigestions sont-elles fort à la mode.

* * *

De toutes les fables, la plus fable, c'est la fable des membres & de l'estomac. Point d'empire mieux affermi que celui de l'estomac sur les membres. L'estomac n'a qu'à vouloir, ses ordres sont exécutés. Je sçai qu'il abuse quelquefois de sa puissance, & qu'alors il s'affoiblit; mais les membres s'affoiblissant à proportion, il perd de sa force sans perdre de son authorité.

* * *

Un des artifices de l'estomac pour contenir les

les membres ſous ſon pouvoir, a quelque rapport à celui de cet Empereur, qui pour inſpirer plus de crainte à ſes ſujets, fit faire ſa ſtatue d'une grandeur coloſſale : l'eſtomac perſuade aux membres qu'il eſt d'une immenſe capacité.

* * *

On fait tout pour ſon eſtomac, & on en dit tout le mal poſſible. Nouvel article à ajouter aux contradictions humaines.

* * *

Un paraſite médiſoit d'un financier dont il venoit de quitter la table. Attendez du moins, lui dit-on, que la digeſtion ſoit faite.

* * *

Bien des gens croïent rendre un grand ſervice à un Etat, que d'y apporter un eſtomac bien digérant. Ils penſent que la proſpérité d'un Etat dépend moins de la multitude des bras qui travaillent que de celle des eſtomacs qui digérent.

* * *

Quel bonheur que les gens de lettres, ces ames pures & céleſtes, ayent un eſtomac, à qui ils doivent cette politeſſe, cette fineſſe de goût, cette aiſance dans les maniéres, que

la

la fréquentation des maisons opulentes peut seule donner !

* * *

Qu'est-ce que la sagesse? Elle consiste à régler son avidité pour les alimens & pour les richesses, sur la capacité de son estomac.

* * *

Le plus sûr moyen de réunir des personnes divisées, est de les rassembler le verre à la main. Il semble qu'une réconciliation ne peut être sincére & durable, si les estomacs ne s'en mêlent.

* * *

Monsieur de Fontenelle disoit sur la fin de ses jours :

Qu'on raisonne ab hoc & ab hac
Sur mon existence présente ;
Je ne suis plus qu'un estomac,
Je le suis & je m'en contente.

L'estomac de cet illustre Académicien, quoique fort âgé, étoit plus vif, plus brillant & plus agréable, que beaucoup de jeunes esprits.

* * *

A la table d'un financier, les lèvres se contresont pour rire d'une fadeur ; La langue se

plie quelquefois à louer de mauvais vers ; l'estomac seul est sincére.

* * *

En Angleterre, si l'on veut entrer dans le Parlement on s'assure des estomacs.

* * *

On ne devroit pas dire, *Tot capita, tot sensus* ; je préférerois, *Tot stomachi, tot sensus.*

* * *

L'estomac fait plus d'amis que le cœur.

* * *

Vous vous plaignez, Ariste, de ce que vous avez une femme capricieuse, vaine, fiére, dédaigneuse ? Ne vous en prenez qu'à votre estomac ; il a été votre oracle ; qu'il vous console.

* * *

Regardez au cœur, dit ce Moraliste qui croit tout dire en deux mots. *Regardez au cœur*, dit cette mére à sa fille en lui parlant de mariage. Et moi, pour me servir des expressions de *Montagne* : *Je voudrois un tiers crieur, Oh les lourdes têtes !* Regardez à l'estomac ! J'aurois gagé que M... seroit un mauvais mari ; je l'avois vû au sortir d'un repas.

* * *

GENEVE.

A R-

ARTICLE TROISIEME.

DISCOURS.

*Est-il plus utile d'étudier les Hommes que les Livres * ?*

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ. *Hor.*

DAns un siécle, où l'amour de l'étude est comme annobli parmi nous, où l'ignorance obscure tient le rang que lui marque la raison, & loin d'insulter encore à la science & aux talens, affecte plutôt d'en prendre le masque, pour en usurper les honneurs; dans ce siécle poli, studieux & éclairé, mille voix se font entendre, qui célébrent à l'envi le goût des Lettres; mille Ecrivains présentent à la curiosité les productions de leurs plumes, & cette multitude prodigieuse d'écrits ne manquent ni de Panégyristes ni de Lecteurs. Il étoit temps que des Philosophes zélés pour le bien public, dépouillassent aux pieds de la vérité l'orgueil de la Science, nous fissent penser que l'étude des Livres, qui nous absorbe sou-

* Par le Pére *Millot* Jésuite.

vent tout entiers, doit avoir ses bornes fixées par la sagesse, & qu'il y a même pour l'homme une autre étude, plus digne peut-être de ses soins & plus conforme à sa destinée.

En saisissant cette matiére de réflexions importantes, je ne dirai point avec un Auteur célébre, (trop redoutable ennemi des Lettres, si ses exemples ne réfutoient ses discours) que les Sciences & les Livres sont une peste pour l'humanité. Non, je ne flétrirai point votre mémoire, Génies immortels, oracles de toutes les Nations & de tous les siécles; vous, qui avez reculé les bornes de la raison, & qui nous servez de guides dans le chemin de la gloire, du bonheur & de la vertu. Grands Hommes, formez à jamais des imitateurs qui vous ressemblent, & jouïssez des hommages de l'Univers. Vous respirez encore pour nous instruire, vous élevez nos pensées, nos sentimens, jusqu'à la source incorruptible du vrai, du beau, de la perfection; & malheureux le mortel barbare ou insensé, qui néglige les trésors litteraires que nous avons entre les mains!

Etudions les Livres: c'est une occupation, non seulement des plus dignes de l'homme, mais des plus nécessaires, autant pour former

ses

ſes mœurs, toujours imparfaites ou corrompues ſous l'empire de l'oiſiveté & de l'ignorance, que pour affranchir ſa raiſon de l'eſclavage honteux où la réduiſent l'erreur & les préjugés. Il eſt cependant une étude moins connue, dont le vrai Philoſophe s'occupe ſans ceſſe, même lorſqu'il paroît le moins occupé; une étude de tous les tems, de tous les lieux, & dont on ne peut trop vanter l'excellence, quoiqu'elle dût ſe faire ſentir au premier coup d'œil: en un mot l'étude des Hommes. Soit qu'on en conſidère l'objet en lui-même, & relativement à chacun de nous; ſoit qu'on en péſe l'importance par rapport à la ſocieté; ſoit qu'on en examine l'uſage dans la carriére des Lettres & des Sciences; je dis qu'en général cette étude eſt plus utile, plus néceſſaire que l'étude des Livres: je le dis ſans crainte devant des Juges, qui joignent à toutes les connoiſſances le talent ſi rare de les tourner au profit de l'humanité: je le dis librement juſques dans le ſanctuaire des Sciences, parce que le tribunal de la vraye ſcience eſt toujours le plus favorable au genre humain.

Hommes, votre ardente curioſité embraſſe l'Univers: la terre, l'océan, les cieux, ce qui

est ne lui suffit pas encore : trop resserrée par les limites du présent, tantôt elle proméne ses regards dans le néant des siécles passés, & s'efforce d'y découvrir les traces de ce qui n'existe plus ; tantôt s'enfonçant dans les ténèbres de l'avenir, elle semble vouloir dérober à l'Etre suprême la Science qui caractérise son immensité. L'insatiable manie du savoir vous rend contemporains de tous les âges, vous emporte loin de vous dans des régions inaccessibles à vos yeux ; vous fait dévorer ces Ecrits sans nombre, monumens de la sagesse ou de la folie, des connoissances ou des erreurs de tant d'esprits laborieux, dont plusieurs semblent n'avoir travaillé que pour le supplice des races futures. Quelle ardeur, quelle constance dans ces doctes veilles! Mais la sagesse en a-t-elle choisi l'objet & fixé la fin? Ah! si des Etres qui n'ont de commun avec nous que la vie & le sentiment, si les plus viles productions de la terre méritent notre attention & notre étude ; l'Homme, plus admirable par son essence, plus grand par sa raison, que tout ce qui frappe nos yeux dans l'univers, dont il fait lui-même l'ornement ; cet esprit, moteur de la matiére à laquelle

il est enchaîné, capable avec le poids de ses chaînes, de parcourir la durée des siécles & l'immensité de l'espace, assez foible néanmoins pour se briser en quelque sorte contre un atome, après avoir porté son essor au-delà des nues: ce cœur, théatre fertile en scénes toujours variées, où les plus grandes vertus naissent à côté des plus grands vices; où les desirs se choquent, s'engloutissent perpétuellement les uns les autres; où les passions, sous une infinité de formes, produisent une infinité d'effets étranges & presque incroyables: cette volonté, libre, impérieuse & flexible, qui peut maîtriser la fortune & qui céde souvent au plus foible ennemi: l'Homme, dis-je, ce mélange singulier de perfections & de défauts, chef-d'œuvre du Tout-puissant malgré ses défauts, abîme de miséres malgré ses perfections: qu'y a-t-il donc dans la Nature & dans les Livres de plus digne d'être approfondi? quel objet plus grand, plus vaste, plus à notre portée, & qui nous intéresse davantage?

En vain, par une téméraire curiosité, voudrions-nous pénétrer les profondeurs de l'infini, & franchir l'intervalle qui nous sépare du premier Etre: le Créateur se fait sentir à l'intel-

telligence créée pour lui rendre hommage; mais il lui défend d'étudier ce qu'elle ne sauroit comprendre. Croire en Dieu & se soumettre à sa parole, c'est tout à la fois la plus sublime des Sciences, & la plus courte.

En vain suivrions-nous sans relâche, dans les routes épineuses de leurs systêmes, cette foule de Philosophes, qui, de tout tems, se sont donnés pour les confidens & les interprètes de la Nature: quand même, au lieu d'augmenter nos doutes, ils viendroient à bout de dévoiler à nos yeux la structure de l'univers, quoi! sommes-nous faits pour contempler, pour mesurer éternellement le palais du genre humain, tandis que ceux qui l'habitent, nos fréres, nos semblables, nous sont à peine connus? En un mot, si toutes les études doivent se rapporter à l'Homme, & ne sont estimables qu'à proportion des avantages qu'elles lui procurent, quelle étude est en elle-même comparable à celle des Hommes?

Est-ce dans les Livres que nous apprendrons à les connoitre? Les Livres nous offrent sans doute pour cela des leçons & des lumiéres; mais lumiéres incertaines, leçons stériles, si l'on s'en tient à cette spéculation vague qui con-

considére les objets dans le lointain. Où trouver d'ailleurs un fidéle tableau de l'humanité, dans lequel la vérité du coloris soit jointe à celle des traits & des attitudes; les figures rapprochées sans confusion, & distinguées avec finesse? Tant de fibres entrelacées & confondues qui composent le cœur humain; ces contrastes d'humeurs, de passions, de sentimens qui mettent entre les ames & les caractéres plus de différence que l'œil le plus perçant n'en apperçoit entre les visages; ces métamorphoses rapides & fréquentes, qui souvent nous rendent méconnoissables à nous-mêmes; des variétés si délicates & multipliées à l'infini peuvent-elles jamais être rendues par le plus habile pinceau? Qu'on ne s'y trompe pas: la vraye peinture des hommes, ce sont leurs discours & leurs actions. C'est-là qu'un esprit attentif voit leur ame à travers les replis dont elle s'envelope, tandis que le vulgaire, n'observant rien, confond tout, & semble ne distinguer les hommes qu'aux traits grossiers, auxquels il distingue les animaux.

Si nous ne cherchions qu'à repaître une curiosité raisonnable, cette étude des hommes, par la dignité & la grandeur de son objet, l'em-

l'emporteroit donc sur toutes les autres études: mais par les rapports intimes de cet objet avec nous-mêmes, quelle influence n'a-t-elle pas sur nos moeurs? & quels nouveaux avantages en vois-je éclorre, que les Livres ne produisirent jamais! La sagesse en effet, le plus grand des biens, le seul bien réel & durable, a pour fondement la connoissance de soi-même. Qu'il aille ramper avec les brutes, l'homme stupide, qui se contente, comme elles, du sentiment de son existence, & de l'impulsion d'un aveugle instinct. Le premier devoir de l'Homme est de contempler son Etre, d'en étudier à fond la nature. Sans cela comment pourra-t-il estimer ses forces, & y mesurer la hauteur de ses entreprises; remplir sa destinée, & n'en point franchir les bornes; tenir le juste milieu entre l'orgueilleuse présomption, qui méconnoit sa propre foiblesse, & la pusillanimité tremblante qui calomnie la nature afin de pallier sa propre honte? Comment osera-t-il s'échaper du cercle étroit où se renferment les ames basses, & saura-t-il modérer en même tems cette confiance téméraire, qui emportant quelquefois au-delà du but les grandes ames, les précipite enfin après les avoir trop élevées?

Ap-

Apprenez à vous connoitre, & vous ferez ce que la nature veut que vous foyez.

Connoiſſance étroitement liée à l'étude des hommes: elle en eſt inſéparable. Notre ame, faſcinée par l'amour-propre, offuſquée par les paſſions & par l'ignorance, ſera toujours à elle-même un nouveau myſtére, à moins que dans ſes ſemblables, comme dans un miroir vivant, elle ne contemple curieuſement ſon image. Combien de ſublimes penſées & de ſentimens héroïques, de paſſions ſecrettes & de vices enveloppés; combien de talens, de facultés & de défauts, dont elle porte dans ſa ſubſtance le germe inconnu, & dont les exemples d'autrui lui apprendront qu'elle eſt ſuſceptible? Ce ſauvage errant parmi les animaux, connoit-il l'Homme? Se connoit-il? Connoit-il les forces de cette intelligence, qui lui donne l'empire ſur le Taureau vigoureux & l'induſtrieux Caſtor? Connoit-il cette ame ſi ſouple à tant d'impreſſions délicates, à tant de mouvemens contraires? Sait-il l'uſage qu'on doit faire de l'une & de l'autre, le but où l'on doit les diriger, les écueils dont il faut les garantir? J'oſerois preſque le demander: Eſt-il Homme?

O toi, le modéle des Hommes & la gloire

de

de l'humanité, Héros & Martyr de la Philosophie; toi, qui des régions sublimes où elle aimoit à s'égarer, la fis descendre au milieu de nous pour nous rendre justes & heureux, Socrate, apren-nous le secret de cette haute sagesse, victorieuse des Anytus, de la calomnie & du trépas. Ce n'est point dans des lectures immenses, ni dans un cahos de savantes rêveries, que tu puisas tes vertus; non, je te vois habiter avec les hommes, tu ne dédaignes pas leur societé, tu en fais l'ornement & le bonheur; tu y fais des sages. Mais tu le deviens toi-même de plus en plus, en y étudiant ces hommes, l'objet de tes pensées & de ton zéle. Que tu sais bien pénétrer les abîmes profonds du cœur humain, épier ses mouvemens & démasquer ses foiblesses! que tu connois bien ce qu'il doit être, en voyant même, ce qu'il n'est pas! tu as saisi le secret de notre nature: tu l'as élevée en toi au plus haut degré de sagesse, où ses forces réunies puissent atteindre; & après avoir étonné ton siécle par tes exemples, tu peux sans doute instruire tous les siécles par tes leçons. Parle, & que la vanité des Savans soit confondue. J'ose leur repéter ici tes maximes; elles sont

de

de tous les tems, puisqu'elles sont la vérité. * O vastes génies, qui savez tout, & vous ignorez vous-mêmes, à quoi bon ces amas énormes de volumes, dont vous accablez votre mémoire? Que vous apprennent ces Auteurs de tant de systêmes bâtis sur le sable; ces Maîtres de la raison, toujours occupés à lui tendre des piéges subtils & dangereux; ces défenseurs de la vérité, qui ne la trouvent jamais que dans leurs imaginations bizarres; ces oracles de la science, élevés les uns contre les autres pour se démentir & se décrier à l'envi? Que vous importent ces effroyables compilations, enflées de mots & de riens; ces recherches si pénibles sur des faits dignes d'un éternel oubli; cette grave étude des syllabes & de leurs diverses combinaisons? Votre ame image de la Divinité, n'a-t-elle point d'autre fin, d'autres besoins? N'est-il point d'objet plus digne de ses premiers regards? Indifférente pour elle-même, toujours livrée à des objets étrangers, toujours avide de connoissan-

---

* Le discours que je prête ici à Socrate est le résultat de ses maximes. Celle-ci entre autres, mérite l'attention des Savans : *Quæ supra nos, nihil ad nos.*

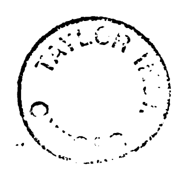
ſances ſuperflues, qui ne ſervent ſouvent qu'à obſcurcir ſes lumiéres, elle ne fouillera jamais dans ce riche fonds que le Créateur lui a donné en partage: elle n'écoutera point la Nature, qui l'inſtruit par autant de bouches qu'il y a d'hommes ſur la terre! Homme, le genre humain s'offre à toi. Qu'attens-tu d'étudier ce Livre éloquent, ſi capable de te dévoiler tes vices, de te faire ſentir & reſpecter ta grandeur? & s'il faut à ta curioſité des alimens de toute eſpéce, que ce Livre au moins t'apprenne à lire les autres, à les lire avec diſcernement & avec fruit.

C'eſt ce que la raiſon devroit inſpirer à l'homme, borné à ſes propres intérêts, cherchant en ſilence l'objet le plus digne de fixer ſes réflexions, & le chemin qui conduit le plus ſûrement à la ſageſſe. Mais il doit l'exercer ſur-tout, cette ſageſſe, dans le ſein de la ſociété, & c'eſt ici que l'étude des hommes lui fournira de nouveaux ſecours, procurera même à toute la ſociété des avantages, qui démontrent qu'elle eſt préférable aux études même les plus utiles.

Citoyens du monde, & membres d'une ſeule famille répandue par-tout, nous naiſſons pour vivre avec nos fréres, pour concourir ſe-

lon

lon nos forces au bonheur commun, qui doit faire le bonheur des particuliers. Si un Philoſophe ou un érudit s'enterre tout vivant avec ſes Livres & ſes penſées, s'il fuit les hommes, peut-être les ſervira-t-il par ſes Ouvrages, & nous pourrons l'admirer en le plaignant. Exemple, qui n'empêchera pas le grand nombre d'obéir au panchant de la nature, & de chercher dans la ſociété de leurs ſemblables les avantages, les douceurs qui ſont le principal ſoutien de la vie. Vivre en homme avec les hommes, oui, c'eſt la vraie ſcience de l'humanité. Mais que d'écueils ſe préſentent dès l'entrée de cette carriére! que de piéges tendus à la droiture & à l'innocence! que de paſſions, ou ſourdement liguées, ou déchaînées ouvertement contre le mérite & la fortune! Combien, ſous une apparence de calme, combien d'agitations violentes qui préparent des ruines & des tombeaux! Faut-il, hélas! que nous repréſentions la ſociété comme un immenſe labyrinthe, où mille routes trompeuſes conduiſent au précipice, où l'on ne peut preſque faire un pas ſans défiance, où ſouvent les guides ſont eux-mêmes ſuſpects, & les aſſaſſins traveſtis en compagnons de voyage.



Voulez-vous un fil qui puiſſe vous diriger dans ce labyrinthe; une égide, qui vous mette à couvert des traits empoiſonnés de tant d'ennemis? Tréſors ineſtimables! ils ſe trouvent dans l'étude & la connoiſſance des hommes. Quoi de plus propre en effet à régler toutes nos démarches, que la vue des travers honteux où ils donnent en aveugles, & des abîmes que l'imprudence creuſe ſous leurs pieds? Quoi de plus capable de nous inſpirer cette ſage défiance qui écarte les dangers & prévient les repentirs, que la conſidération de leur légéreté inquiéte, de leurs vains caprices, de leurs careſſes menſongéres, de leurs noires jalouſies, & de leurs perfides ſoupleſſes? Quel moyen plus sûr de trouver des guides fidéles, de ſages dépoſitaires de nos penſées, que l'attention ſérieuſe à ſonder les cœurs & les eſprits, à les comparer entre eux, à les juger d'après leurs actions, &, pour ainſi dire, d'après eux-mêmes? Amitié, tendre & reſpectable amitié! délices & appui de la vertu; quelle affluence de biens tu nous promets! quelles vives lumiéres! quelles conſolations touchantes! quels ſentimens! quelle générosité! quels ſecours! Tu ne trompes jamais le ſage! il

il eſt des hommes,... il eſt des amis. Ah! que cherchons-nous dans les Livres de plus précieux? l'étude des Hommes nous fait ſeule des amis.

Ce n'eſt pas aſſez. En nous dirigeant dans cette route ſemée d'écueils, & en éloignant les dangers qui nous aſſiégent, elle nous rend ſenſibles au cri de l'humanité, à cette voix puiſſante de la nature, qui nous dicte nos devoirs envers le reſte des hommes: elle fait de nous des Citoyens. Et que deviendroient toutes les vertus ſociales, que produiroient-elles pour le bien de la ſociété, ſi l'étude des Hommes n'en fécondoit pas en quelque ſorte les influences? Qui nous enſeigneroit l'art ſi difficile & ſi néceſſaire de ménager leur délicateſſe ſans flatter leurs vices, de leur montrer la vertu réunie aux bienſéances, de leur complaire ſans lâcheté, de les inſtruire ſans pédanterie, de les rendre meilleurs en ſe pliant à leurs préjugés & à leur foibleſſe? J'ouvre les Livres; j'y veux puiſer cette ſcience de la vie civile; j'y vois des préceptes, des régles, des méthodes: admirables leçons qui m'abandonnent, dès que, tranſporté du ſilence de mon cabinet au centre tumultueux de la ſociété, je tâche de les met-

tre en pratique. Tel un Homme captif dès l'enfance, à qui la nature ne ſeroit connue que par des peintures inanimées, ſi tout-à-coup il ſe trouvoit au milieu des villes ou des campagnes, quel ſeroit ſon embarras, ſa ſurpriſe! timide, bronchant à chaque pas, ce qui ne peut arrêter un ſimple enfant, lui paroitroit un prodige, un grand obſtacle.

Voyez ſortir de ſa retraite cet infatigable Lecteur, qui toujours environné de Livres, ne penſa preſque jamais aux Hommes étrangers pour lui: voyez-le dans la ſociété, quand il eſt forcé d'y paroitre, avec ce Sage qui ſe fit toujours un devoir d'apprendre des Hommes mêmes, à être homme parmi eux. Conſiderez cet air peſant, ce front ſévère, ce lugubre ennui, cette rudeſſe inflexible du premier: admirez l'humeur égale, inſinuante, l'aimable douceur du ſecond. L'un embarraſſé, chagrin, ennemi de la joye qui ſemble fuir à ſon aſpect, à peine voit-il le jour, qu'inſupportable aux autres, & ne pouvant les ſouffrir, comme un oiſeau nocturne, il regrette déja ſon rocher: l'autre eſt bien où la ſociété marque ſa place; il goûte les agrémens qu'elle lui préſente, il les fait gouter, il les rend utiles

les à ceux qu'elle unit à sa personne. Celui-là, outré des sottises humaines dont il est témoin, veut-il s'élever contre elles? c'est par la plus grande des sottises, avec une morgue atrabilaire qui rendroit la sagesse même odieuse: celui-ci les voit d'un œil tranquille comme l'appanage de l'humanité; les supporte avec indulgence, parce qu'il connoit ses propres défauts; les attaque avec adresse, & les corrige souvent d'une main qui semble les caresser: il n'ignore pas l'empire de l'amour-propre, & qu'au lieu de l'irriter inutilement, il faut l'endormir & le captiver sans qu'il se doute du piége. Celui-ci est Socrate, ou Fontenelle; celui-là un Scioppius formé à l'école de Diogène. Le Sage est-il plus grand, plus admirable, lorsqu'il vole dans les régions intellectuelles, ou lorsqu'il se rapproche des hommes, & leur fait chérir dans ses exemples les plus belles vertus, celles qui font le bonheur du genre humain? *

* Paschal, souvent admirable dans ses Pensées, dit que les Ouvrages des grands Philosophes, leurs Loix & leurs Traités de Politique, *étoient la partie la moins Philosophique & la moins sérieuse de leur vie.* Pens. de Paschal, c. 31.

Savoir conduire & gouverner ses semblables, est un mérite qui suppose ces vertus, & qui les rend bien plus précieuses encore à la société : mérite nécessaire, non seulement aux Souverains & aux Ministres, mais à tant d'Hommes publics & de simples Citoyens; puisque si un Roi doit être pére dans ses Etats, un pére est comme Roi dans sa famille. Ici, de quelle importance paroitra l'étude des Hommes! sans elle, que peuvent tous les Livres? & que ne pourroit-elle pas sans eux? celui qui connoit parfaitement les Hommes, saura les soumettre au frein, les tourner à son gré; & s'il les aime, il saura malgré leur résistance, les conduire au devoir & au bonheur: celui qui ne les connoit point, fût-il rempli des maximes de Platon & d'Aristote, que fera-t-il? incapable de se prêter au génie des uns, d'adoucir l'humeur des autres, d'enchaîner les passions de tous; semblable à un Pilote sans expérience, qui ne connoitroit ni les vents ni les écueils, il fera périr le vaisseau confié à ses soins, & sera lui-même la proye des vagues & la victime de son imprudence.

Mais pour étendre nos vues encore plus loin, les écrits même dont la société pourroit atten-

dre ſon bonheur, ſi tout ce qui eſt ſagement penſé s'exécutoit auſſi ſagement; ces régles de conduite, ces maximes de gouvernement, qui devroient être gravées ſur le trône des Rois, & dans le cœur de quiconque eſt revêtu de l'autorité: n'eſt-ce pas à une profonde étude des Hommes, que nous les devons? Témoin cet illuſtre Citoyen, cet organe, ce Juge des Loix, dont la France & l'Europe entiére arroſent le tombeau de leurs larmes, mais dont elles verront toujours le génie éclairer les Nations, & tracer le plan de la félicité publique; Ecrivain immortel, *qui abrégeoit tout, parce qu'il voyoit tout*, * & qui vouloit faire

* L'Auteur de l'Eſprit des Loix donne cet éloge à Tacite, & le mérite autant que perſonne. Il dit ailleurs : *Il ne s'agit pas de faire lire, mais de faire penſer;* ce que perſonne ne fait mieux que lui. En paſſant condamnation ſur ce qu'il peut y avoir de répréhenſible par rapport à la Foi, dans le grand Ouvrage de M. de Monteſquieu, je crois pouvoir joindre mon foible ſuffrage au jugement de tant d'hommes illuſtres, qui admirent les vues profondes & lumineuſes, la politique pleine de vertu & d'humanité dont ce Livre eſt preſque tout rempli.

D'ailleurs, la Religion y reçoit des éloges d'autant plus

penſer, parce que nous en avons beſoin bien plus que de lire. Avec quelle ardeur, quelle ſagacité, avoit-il étudié le genre humain! voyageant comme Solon, méditant comme Pythagore, converſant comme Platon, liſant comme Ciceron, peignant comme Tacite, toujours ſon objet fut l'Homme, ſon étude fut celle des Hommes; il les connut. Déja commencent à germer les ſemences fécondes qu'il jetta dans les eſprits modérateurs des Peuples & des Empires! Ah! recueillons-en les fruits avec reconnoiſſance: effaçons quelques erreurs, échap-

---

plus glorieux pour elle, qu'ils ſont moins ſuſpects de partialité. Quand un Auteur d'une probité reconnue, qui penſe fortement & qui s'exprime toujours comme il penſe, dit en termes formels: *La Religion Chrétienne qui ne ſemble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci;* quand il ajoute, en refutant un paradoxe dangereux de Bayle: *Les principes du Chriſtianiſme, bien gravés dans le cœur, ſeroient infiniment plus forts que ce faux honneur des Monarchies, ces vertus humaines des Républiques, & cette crainte ſervile des Etats deſpotiques*; c'eſt-à dire, plus forts que les trois principes du Gouvernement politique, établis dans l'Eſprit des Loix: peut-on accuſer un tel Auteur, ſi on a lu ſon Ouvrage, d'avoir prétendu y porter des coups mortels au Chriſtianiſme! *Voy. l'Eſprit des Loix, l.* 24.

échappées à ce grand génie dans ſa périlleuſe carriére ; reſpectons le témoignage qu'il rendit à la Religion & à la vérité, en ce moment fatal où tout s'anéantit devant elles ; mais auſſi, après qu'il s'eſt dévoué tout entier au bien public, ne lui dérobons pas de juſtes éloges, honorons un bienfaiteur de l'humanité.

Je me vois déja tranſporté par mon ſujet au milieu de la République des Lettres, où la ſcéne paroit changer tout-à-coup, & l'étude des Livres occuper ſeule le premier rang. Il faut l'avouer, le Grammairien, le Critique, l'Erudit, ſe forment dans les Bibliothéques. A conſidérer en eux-mêmes certains genres de Littérature, autant qu'une lecture aſſidue ou des méditations abſtraites y ſont ſans doute eſſentielles, autant l'étude des hommes y ſemble-t-elle d'abord indifférente. Je pourrois toutefois, parmi les ſciences exactes, montrer ici la Métaphyſique, attachée à l'eſſence de l'Homme, qu'elle ne ceſſe de contempler ; & jettant au feu ces énormes rapſodies, qui, à force d'étude, rempliſſoient le peuple ſavant d'inepties abſurdes & ténébreuſes ; je pourrois lui aſſocier dans ſes recherches ſur l'Homme, la Phyſique elle-même ; & je produirois avec avan-

avantage ce tableau raiſonné de la Nature; l'un des plus beaux monumens de notre ſiécle, où l'Etre penſant, obſervé par des yeux à qui rien n'échappe, eſt peint avec des couleurs qui braveront à jamais l'injure des tems & les caprices du goût *: je pourrois auſſi, arrêtant mes regards ſur la Critique, demander s'il ne faut pas étudier profondément l'eſprit & le cœur humain, avant que de s'ériger en Juge des erreurs de l'Homme, émanées également de ces deux ſources. Mais abandonnons ces objets; admirons les eſprits courageux, qui, malgré tant d'épines & tant d'obſtacles, ſe livrent à la recherche toujours utile de la vérité: je les admirerois bien moins, s'ils oublioient les Hommes, s'ils s'oublioient eux-mêmes, pour étudier ſans relâche ce qu'il eſt permis de ne pas ſavoir.

Quoique les différens objets qui occupent les gens de Lettres, ayent chacun leur utilité particuliére, il en eſt, ou de plus importans en eux-mêmes, ou de plus attrayans par les fleurs dont ils ſont ornés; enfin, qui méritent la

* Voyez dans l'Hiſtoire naturelle les Diſcours ſur l'Homme & ſur les Animaux.

la préférence, ou qui l'obtiennent par les suffrages du public. Que le pédantisme Arabesque ait négligé la culture des mœurs, pour hérisser les esprits de barbares subtilités; c'est ce qu'on devoit attendre de ces siécles ténébreux, où les mots & la dispute tenoient presque toujours lieu de raison: mais la science des mœurs n'en sera pas moins aux yeux des personnes sensées la vraie, la plus noble Philosophie, & les Ouvrages qu'elle produit, la plus intéressante des lectures. Soit que, méthodique & profonde, elle creuse les principes, développe les conséquences, démontre à l'Homme ce qu'il doit être, & fournisse à la raison des armes puissantes contre les révoltes du cœur; soit qu'elle imprime au fond de l'ame ces maximes solidement ingénieuses, plus efficaces souvent que de longs traités, dont elles contiennent le suc & épargnent l'ennui; soit qu'empruntant, avec le pinceau de la vérité, les charmes de la fiction, elle insinue les préceptes les plus salutaires assaisonnés par le plaisir: qu'importe de quelle maniére elle instruise, pourvu que ce soit utilement? & comment le fera-t-elle sans une parfaite connoissance des hommes? En vain une foule de

Mo-

Moraliſtes préſomptueux, la tête remplie d'autorités équivoques, viennent magiſtralement nous faire des loix à leur mode, élargir ou reſſerrer la chaîne de nos devoirs! Eſclaves de l'opinion, ſerviles copiſtes, vous les voyez l'un après l'autre, partir de principes faux que la nature déſavoue, & s'établir les Maitres du genre humain qu'ils n'ont jamais vu qu'à travers les nuages du préjugé. Non, il n'appartient qu'au Sage qui a obſervé les Hommes, qui a ſuivi de près la marche de leur raiſon, les détours de leurs paſſions, les rapports mutuels de leurs qualités, il n'appartient qu'à lui d'être à leur égard l'interprète du devoir & le modérateur de la vie. Si la Foi vient à ſon ſecours & épure ſes lumiéres, il ſera l'oracle de la vertu.

Quel nouveau genre de morale, plus vif, plus intéreſſant, plus utile, reſpire dans l'Hiſtoire, nous inſtruit par les ſpectacles frappans que préſente la ſcéne du monde, & confirme tout ce que je viens d'avancer! Laiſſons un froid Annaliſte dévorer mille volumes poudreux, pour en tirer quelques ſavantes bagatelles ou quelques vérités arides; laiſſons-le s'appeſantir miſérablement ſur des dates & des minucies:

cies : j'avouerai, si l'on veut, qu'il épargne à l'Historien beaucoup de veilles ingrates ; mais ce peintre des Hommes & des Nations, ce précepteur des Particuliers & des Rois, ne le cherchons pas hors du petit nombre de génies perçans & Philosophes, qui connoissent une étude plus importante que celle des Livres. D'autres sauront exposer les événemens avec une scrupuleuse exactitude, peut-être les décrire vivement & avec art : mais d'en démêler les causes & la chaîne imperceptible, de discerner le vrai d'avec les fausses apparences qui l'environnent, de montrer l'Homme dans ses actions, & les actions dans leur principe ; d'exercer ainsi la raison plutôt que la mémoire du Lecteur, & de former son cœur en flattant sa curiosité : voilà le chef-d'œuvre des Tacites, des Plutarques, de ces vrais Sages qui font la gloire de notre Nation & la lumiére de notre siécle, & qui se sont rendus dignes en étudiant les Hommes, de juger les morts pour l'instruction des vivans.

Une carriére plus brillante encore semble inviter le Génie : je vois l'Eloquence lui confier ces précieux liens dont elle captive les volontés. Egalement libre & majestueuse dans

sa

ſa démarche, elle n'eſt point gênée par ces préceptes trop ſouvent ſtériles, qui ne ſuppléérent jamais à la Nature, & dont la Nature ſe paſſe aiſément. Les Ouvrages des grands Orateurs, fameux par tant de victoires où la fortune n'eut rien à prétendre, ce ſont là ſes régles, ſes modéles; elle nous porte à les étudier. Vaine étude cependant, ſi celle des Hommes n'en dirige point l'uſage! On verra des Génies ſupérieurs, que la vivacité du ſentiment, le goût naturel, & la force impérieuſe du talent, éléveront, preſque ſans le ſecours des Livres, juſqu'à dominer les eſprits, parce que le Génie ſemble naître pour les dominer : en trouvera-t-on un ſeul qui, ſans connoitre les Hommes, puiſſe les amener où il veut, contre leurs propres panchans, ſubjuguer leurs paſſions les unes par les autres, ſe rendre maitre enfin par les ſeules armes de la parole, de leurs deſirs, de leurs préjugés, de leurs réſolutions?

O jours de langueur & d'infirmité pour le plus beau & le plus néceſſaire des talens, lorſque les Orateurs ſacrés venoient débiter avec emphaſe leur érudition grecque & latine, & que l'admiration aveugle de l'ignorance étoit l'unique fruit de leurs travaux! Des Sages ſont ve-

venus ensuite, qui ont compris, en réfléchissant sur la nature des Hommes, que pour les réformer & les soumettre, il falloit une raison saine, appuyée sur l'Evangile, mais dirigée par l'expérience, des peintures vrayes & frappantes, où le vice ne pût s'empêcher de se reconnoitre, ni se reconnoitre sans avoir honte de lui-même; une sagesse consommée, qui ménageant à propos la force & la douceur, la terreur & l'espérance, forçât tous les obstacles, détrompât les esprits, gagnât les cœurs, & assujettît les plus indociles. Ainsi ont-ils ramené l'éloquence à son véritable objet: ainsi, au lieu d'éblouïr par une pompe ambitieuse, ont-ils trouvé le grand art de persuader. Bourdaloue, Massillon, je n'ignore pas ce que vous devez aux Livres; (& peut-être vous ont-ils été nuisibles en quelques points) mais quand je vous vois peindre les mœurs, émouvoir, entraîner, corriger les Hommes, je conçois combien vous vous êtes appliqués à les connoitre, & combien il leur importoit sur-tout que vous les connussiez. Puisse l'étude des Hommes convaincre vos successeurs, que nous attendons de la Chaire de vérité, non pas un étalage de bel esprit, qui nous

nous étonne, ou des portraits recherchés qui nous amusent; non pas des leçons séches, ni de pénibles analyses, qui nous fatiguent & nous glacent; mais une morale pressante & animée, qui nous échauffe en nous éclairant, qui déchire le voile dont les passions couvrent leur noirceur, & qui nous force à détester le vice & à l'immoler à la vertu.

Dois-je parcourir maintenant tous ces genres de littérature, où préside l'imagination, où elle reproduit sur le papier & sur la scéne les caractéres qui se trouvent dans l'humanité? Et peut-on douter que l'étude des Livres ne soit ici beaucoup moins utile que celle des Hommes? La premiére offrira au pinceau de l'Auteur, des personnages, qu'un moment de lecture lui fera souvent connoitre: la seconde apprendra seule à leur donner la vie & le mouvement, à les mettre en action; & c'est l'ouvrage des réflexions les plus fines sur le cœur humain. L'une nous instruira des régles de l'art, qui sont en petit nombre & quelquefois d'une médiocre utilité: l'autre est seule capable de porter l'art à sa perfection, de le rendre l'imitateur & le rival de la Nature, qui ne se dévoile qu'à des yeux attentifs, conti-

tinuellement fixés ſur elle. Pour peindre les Hommes, pour les peindre dans mille ſituations nouvelles, pour peindre les mouvemens ſecrets de leur ame & les bizarres contrariétés de leurs paſſions, combien n'eſt-il pas néceſſaire de les avoir vus, examinés, étudiés? * Otez aux Maitres du Cothurne cette ſcience du cœur humain: avec l'érudition la plus vaſte, feroient-ils couler une larme? Nous intéreſſeroient-ils par des fables, où la vérité fait oublier la fiction? Nous arracheroient-ils ce précieux tribut de ſentimens, que nous ne payons qu'à la Nature? Combien, qui occupés toute leur vie de l'étude des régles & des modéles, pleins d'une téméraire confiance en ce frêle appui, ne ſe ſont fait connoitre au théatre que par leurs chûtes? Je ne parle point de cet art auſſi utile

* *Reſpicere exemplar vitæ morumque jubebo*
Doctum imitatorem, & vivas hinc ducere voces. Hor.

Je pourrois ſur tous ces points de Littérature, m'appuyer de l'autorité des plus grands génies; mais en cette matiére, comme en beaucoup d'autres, ſi la raiſon ſe fait ſentir, l'autorité eſt inutile; & ſi la raiſon ne ſe fait pas ſentir, l'autorité n'en eſt peut-être que plus inutile.

utile que charmant, qui corrige le ridicule par le moyen de la joye, art digne de tous nos éloges, tant que le ſel de Thalie ſera épuré par la vertu. Que la Comédie doive ſes plus grands ſuccès à l'étude & à la connoiſſance des Hommes; ſi c'étoit un problême, il ſuffiroit pour le réſoudre, de nommer Moliére & de citer ſes chefs-d'œuvre.

Mais tous les avantages que procure à la République des Lettres une étude ſi importante, ſe trouvent comme réunis en un ſeul; c'eſt l'Eſprit Philoſophique. A peine connu dans ces jours, d'ailleurs mémorables, de la renaiſſance des Lettres, où l'on croyoit tout ſavoir lorſque l'on avoit tout lu, il attendoit pour ſe développer, qu'enfin on jettât ſur l'eſpèce humaine des regards plus attentifs. Alors voyant autour de ſoi, même parmi la foule des Lettres, tant de ſerviles adorateurs de l'opinion, l'on ſe perſuada, ce qui eſt un grand pas vers la vérité, que des erreurs preſque générales, tranſmiſes d'homme à homme, d'âge en âge, & d'autant plus fortes & plus étendues, qu'elles s'éloignent davantage de leur origine, ne ſont point un phénoméne unique dans l'Univers; qu'il n'y a pas moins d'imbécil-

cillité à suivre en aveugle les esprits les plus décisifs, que de témérité à s'inscrire en faux contre toute sorte de témoignages; qu'il faut donc chercher le vrai par soi-même, sans négliger le secours & les lumiéres d'autrui. Alors appercevant les bornes des Génies les plus transcendans, on se convainquit sans peine que la perfection, dans tous les ouvrages humains, est une belle chimére; que les meilleures institutions ont leurs endroits foibles & leurs abus; que par conséquent il peut y avoir du mieux en tout ce qui n'est pas sorti d'une Divine; & que chercher ce mieux & le découvrir, quand l'intérêt des Lettres ou de la Société le demande, c'est, malgré les clameurs du vulgaire & la timidité soupçonneuse des esprits foibles, l'entreprise d'un grand Homme & le devoir d'un bon Citoyen. Alors, réfléchissant sur les succès de cette curiosité immense, qui doit être mise au nombre des bienfaits de la Nature, on comprit qu'il falloit ne lui fixer d'autres limites que celles qu'il a plu au Créateur de lui prescrire; on s'empressa de la rendre utile aux humains, de l'appliquer sagement à leur service, de lui fournir dans cette vue, & des armes contre l'erreur, &

des instrumens pour la recherche de la vérité. C'est ainsi que l'Esprit vraiment Philosophique, s'élevant par degrés sur les ruines des préjugés abattus, fait régner enfin la raison, & avec elle, le zéle de l'humanité & l'amour des Lettres. Oui, je le répéte, l'étude des Hommes, loin de mettre obstacle aux autres études, les anime & les dirige, nous en fait estimer & recueillir les avantages. C'est elle qui nous fait chercher dans les Livres un aliment nécessaire pour l'esprit, pour le cœur un antidote contre le venin des passions, une source inépuisable de biens pour la Société.

Etudiez donc les Hommes, vous qui préférez à une stupide indolence le plaisir glorieux d'exercer votre ame & vos talens: vous apprendrez & la route que vous devez suivre dans cette carriére, & la récompense que vous devez attendre, moins de la jalousie des contemporains, que des suffrages de la postérité. Etudiez les Hommes, vous que des liens respectables attachent à leurs intérêts & à leur commerce: vous apprendrez à les servir sans être leur victime, & à vivre en Citoyen zélé & sociable, sans tomber dans les piéges qui environnent le zéle, la droiture & la franchi-

se.

ſe. Hommes, qui que vous ſoyez, étudiez les Hommes; vous apprendrez à vous connoitre; & ſans la connoiſſance de ſoi-même, point de ſolide vertu: vous apprendrez à connoitre le genre humain; & quoi de plus digne de votre application & de vos recherches? vous apprendrez quels ſont les devoirs & les vices de l'humanité; & pour remplir conſtamment les uns & pour éviter ſagement les autres, en un mot, pour devenir ce que la qualité d'Homme nous oblige d'être, peut-on trop ſe livrer à une étude auſſi propre à ſatisfaire l'eſprit qu'à former le cœur?



ARTICLE QUATRIEME.

L'AMITIE' ET L'AMOUR.

Dialogue. *

L'AMOUR.

IL faut avouer, ma chère Sœur, que nous faiſons bien parler de nous dans le monde.

L'AMITIE'.

Il eſt vrai, mon Frére, qu'il n'y a point de cercle un peu galant, où nous ne ſoyons le ſujet de la converſation & où l'on n'examine qui nous ſommes, notre naiſſance, notre pouvoir & toutes nos actions.

L'AMOUR.

Cela me déplait aſſez; car il n'eſt pas poſſible d'imaginer tout le mal qu'on dit de moi. Les ſérieux me traitent de folâtre & d'emporté; les enjoués, de chagrin & de mélancolique; les Vieillards, de fainéant & de débauché, qui corrompt la Jeuneſſe; les jeunes gens, de cruel &

* C'eſt la ſeule piéce de proſe qui nous ait paru intéreſſante dans un Livre nouveau intitulé, *Paſſe-tems Poëtiques &c.*

& de Tyran, qui ne se repaît que de leurs soupirs & de leurs larmes. Mais ce qui me fâche le plus, c'est que je suis tellement décrié parmi les femmes, que mon nom seul les fait rougir. Pour vous, ma Sœur, chacun s'empresse de vous louer: On vous nomme la douceur de la vie, l'union des belles ames, le charme de la Société.

L'AMITIE'.

Je me connois, mon Frére, & je n'ai garde de prendre pour moi les douceurs qui s'adressent à vous. Quoiqu'il soit facile de me tromper, & que je sois d'ailleurs fort simple, je ne le suis pourtant pas assez pour ne point voir qu'on se sert de mon nom pour ne parler que de vous seul. Cependant je ne dois pas le trouver étrange, puisque vous-même vous l'empruntez tous les jours pour vous introduire dans mille cœurs, dont on vous refuseroit l'entrée, si vous osiez dire le votre.

L'AMOUR.

J'avoue, ma Sœur, que j'use souvent de cet artifice, qui me réussit heureusement; & à vous dire le vrai, je n'ai pas de plus grand plaisir que d'entrer dans un cœur *incognito.* D'ailleurs je suis si peu jaloux de mon nom,

que j'adopte volontiers celui qu'on me donne. Je trouve bon que la plupart des femmes m'appellent Estime, Complaisance, ou simple Galanterie, il ne m'importe, puisqu'enfin mon pouvoir n'en diminue pas. Ce sont de petites façons que l'intérêt de leur gloire semble exiger d'elles.

L'AMITIE'.

Peut-être, mon Frére, ne vous donnent-elles tous ces noms que faute de vous connoitre.

L'AMOUR.

Je vous assure, ma Sœur, qu'elles me connoissent très-bien. La joye qui me précéde, l'Emotion qui m'accompagne, le Chagrin qui me suit, ne leur permettent pas de s'y méprendre; mais elles mourroient plutôt que de me nommer par mon nom. J'ai beau les faire soupirer pour leurs Amans, les faire pleurer pour leur absence ou pour leur infidélité, elles ne veulent point avouer que je suis maitre de leur cœur. Si on les presse de déclarer ce qui leur fait mal, elles ne diront jamais que c'est moi; elles s'en prendront à la migraine ou à telle autre incommodité, qui en sont fort innocentes. Il n'en est pas ainsi

des

des hommes : pour peu que je les maltraite, ils s'en prennent à toute la Terre, & même aux arbres & aux rochers. Ils me disent des injures & font de moi des peintures si étranges, qu'elles seroient capables de me faire haïr de tout le monde, si tout le monde ne me connoissoit.

L'AMITIE'.

Mais combien d'Amans ont fait de vous des peintures capables de vous faire aimer ! Mille gens, qui se forment de vous une idée monstrueuse, sont agréablement détrompés à la vue de ces portraits.

L'AMOUR.

Vous avez pu voir celui qui fut fait autrefois en Gréce par un excellent Maitre, & qui depuis a couru toute la Terre sous le nom de l'*Amour fugitif*. C'est une Piéce admirable, & tous mes traits y sont représentés au mieux : cependant il y manque je ne sçai quoi de tendre, de doux & de touchant qui me distingue de quelques autres passions qui me ressemblent, & qui est en effet mon véritable caractére. Les cœurs que je touche le ressentent fort bien ; mais ni les couleurs ni les paroles ne pourront jamais l'exprimer. Il faut pour-

tant

tant que je vous en montre un, qui ſans doute ne vous déplaira pas: le voici.

L'Amour eſt un enfant auſſi vieux que le Monde;
Il eſt le plus petit & le plus grand des Dieux:
De ſes feux il remplit le Ciel, la Terre & l'Onde,
Et toutefois Iris le loge dans ſes yeux.

L'AMITIE'.

Ce portrait eſt fort de mon goût, & j'admire avec quelle adreſſe il vous renferme dans quatre vers, vous, qui rempliſſez tant de volumes. Vous êtes bien-heureux, mon Frére, de trouver des Peintres, qui ſe diſputent l'honneur de vous repréſenter au naturel. Pour moi, faute d'en trouver un ſeul qui voulût ſe donner la peine de faire mon portrait, j'ai cru devoir y travailler. Jugez ſi j'ai réuſſi, & ſi je ne me ſuis point flattée, moi, qui fais profeſſion de ne flatter perſonne.

J'ai le viſage long & la mine naïve;
Je ſuis ſans fineſſe & ſans art.
Mon teint eſt fort uni, ma couleur aſſez vive,
Et je ne mets jamais de fard.
Mon abord eſt civil; j'ai la bouche riante,
Et mes yeux ont mille douceurs:
Mais quoique je ſois belle, agréable & charmante,
Je régne ſur bien-peu de cœurs.

On

On me cajole assez, & presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes loix :
Mais que j'en connois peu, dans le siécle où nous
sommes,
Dont le cœur réponde à la voix !
On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître
Où l'on voit la prospérité ;
Cependant il est vrai qu'on ne peut me connoître
Qu'au milieu de l'adversité.

L'AMOUR.

Je trouve, ma Sœur, que vous êtes un peu trop modeste, puisqu'enfin vous ne parlez pas de cette générosité désintéressée qui vous est si naturelle, & qui vous porte avec tant de chaleur à servir vos amis.

L'AMITIÉ.

Vous voyez pourtant l'état que l'on fait de moi dans tout le monde. Il semble que je ne sois plus bonne à rien ; & parce que je n'ai pas cette complaisance étudiée, & cet art de flatter si nécessaire à qui veut se rendre agréable, on trouve que je dis les choses avec une naïveté ridicule. Vous sçavez, mon Frére, que je n'ai pas toujours été méprisée, & qu'on m'a vu régner autrefois avec un empire aussi grand & aussi absolu que le vôtre. Il n'est rien

rien dont on ne me jugeât digne, ou qu'on osât me refuser. On faisoit même gloire de me sacrifier sa vie, & je possédois alors beaucoup plus de cœurs que je n'en posséde à présent, quoique les hommes de ce tems-là n'eussent qu'un même cœur à deux, & qu'aujourd'hui il ne s'en trouve presque point qui ne l'ait double. Je m'étonne que l'on m'ait ainsi abandonnée, moi qui fais du bien à tout le monde. Cependant chacun continue à vous suivre aveuglément, vous qui traitez si mal ceux qui vivent sous votre Empire, qu'on n'entend partout que des personnes qui se plaignent de votre tyrannie.

L'AMOUR.

Il est vrai que la plupart de mes sujets ne murmurent que trop contre moi; mais je sçais que leurs soupirs, leurs larmes & leurs rigoureux tourmens ne sont que pure fiction.

L'AMITIE'.

Je suis persuadée qu'ils sont encore plus malheureux qu'ils ne le disent, & je ne connois rien de plus contraire au bonheur & au repos des hommes que vous. La Guerre, la Famine & les Maladies affligent en de certains tems quelque coin de la Terre, pendant que le reste du

du monde jouït de la paix, de l'abondance & de la santé ; mais il n'y a point de lieux, de tems, ni de personnes, qui soient à l'abri de votre persécution. On aime durant l'hyver comme durant l'Eté, aux Indes comme en France, & les Rois soupirent comme les Bergers. Vous n'ignorez pas sans doute les maux dont vous êtes la cause, puisqu'on ne voit que des Amans qui se désespèrent, des Jaloux qui se servent du poison, des Rivaux qui s'arrachent la vie.

L'AMOUR.

J'avoue qu'en de certaines rencontres je deviens terrible : mais s'il m'arrive quelquefois de faire beaucoup de mal, je puis dire qu'en récompense je fais beaucoup de bien. Quelques richesses & quelques honneurs que la fortune accorde à un homme, il n'est jamais satisfait de sa condition, & il envie presque toujours celle des autres ; ce qui n'arrive point aux vrais Amans. Pour peu que je leur sois favorable, ils ne croyent pas qu'il y ait une félicité si grande que la leur. Lors même que je les maltraite, ils s'estiment encore trop heureux de vivre sous mon Empire ; & je vois tous les jours de simples Bergers, qui ne changeroient point leur condition avec celle des Rois, quoique

leurs Bergéres n'ayent pour eux que de l'indifférence & de l'ingratitude.

L'AMITIE'.

Ces Bergers, dont vous parlez, sont bien voir que vous gâtez l'esprit de tous ceux qui vous sont soumis, mais non pas que vous les rendiez effectivement heureux : car enfin quelle extravagance d'être malade & de ne vouloir pas guérir ; d'être en prison, & de refuser la liberté ; en un mot, d'être misérable, & de ne vouloir pas cesser de l'être !

L'AMOUR.

Extravagance tant qu'il vous plaira : mais de bonne foi, ma Sœur, croyez-vous qu'il leur soit facile de guérir & de recouvrer la liberté sans mon consentement ? Je ne suis pas un Hôte que l'on chasse de chez soi quand on veut ; & je me soucie aussi peu de la résolution que l'on prend pour me faire sortir, que des efforts que l'on fait pour m'empêcher d'entrer. Nombre de personnes ont cru que j'avois besoin du secours de la sympathie pour m'insinuer dans les cœurs ; mais c'est une vieille erreur, que l'expérience détruit tous les jours. En effet, combien voit-on de gens, dont l'humeur & l'inclination sont opposées, qui changent de sentiment

ment l'un en faveur de l'autre, qui aiment & haïssent les mêmes choses, sitôt que je commence à les toucher ?

L'AMITIÉ.

Je confesse, pour moi, que je ne trouve de facilité à m'établir dans les cœurs, qu'autant que la sympathie m'en procure les moyens. Je dirai même qu'il me seroit impossible de les lier étroitement, si auparavant elle ne prenoit la peine de les assortir. Mais autant que j'ai de plaisir à me trouver avec elle, autant je m'accorde peu avec la ressemblance des humeurs.

L'AMOUR.

Ce que vous dites-là paroit étrange, & l'on a toujours cru que la conformité d'humeurs étoit une disposition très favorable pour s'aimer.

L'AMITIÉ.

Il est pourtant sûr que deux personnes de même profession, & qui réussissent également, ne s'aiment guéres, ou point. Cette égalité est toujours accompagnée de l'Envie, mon ennemie jurée, & avec laquelle je ne me rencontre jamais. On sait que les diseurs de bons mots, qui font profession de réjouïr une compagnie, ne peuvent souffrir leurs semblables.

Deux

Deux Coquettes ſe haïſſent néceſſairement; deux Précieuſes encore plus, quelque mine qu'elles faſſent de s'aimer; & vous ne verrez jamais deux femmes bonnes amies, ſi elles danſent ou ſi elles chantent bien l'une & l'autre. Je trouve cent fois mieux mon compte lorſque leurs humeurs ou leurs perfections n'ont aucun rapport; lorſque l'une ſe pique d'eſprit, & l'autre de beauté; l'une d'être fiére & ſérieuſe, & l'autre d'être affable & enjouée. Comme elles n'ont rien à partager enſemble, & que les douceurs dites à celle-ci ne ſont point à l'uſage de celle-là, elles s'entendent cajoller ſans ombrage & ſans jalouſie. A vous dire le vrai, de quelque humeur que ſoient les femmes, je ne les vois que rarement. Ma ſincérité leur déplait, & elles ſont tellement accoutumées à la flatterie qu'elles rompent ſans peine avec une amie intime, qui oſe leur parler à cœur ouvert. J'avouerai pourtant que ſi je ne les fréquente pas auſſi ſouvent que je le ſouhaiterois, ce n'eſt pas tant parce qu'elles ſe diſent leurs vérités, que parce qu'elles ne ſe les diſent pas. Car enfin ſi une femme s'apperçoit que ſon amie a quelque défaut dont elle pourroit ſe corriger pour peu qu'elle le connût, ne pen-

pensez pas qu'elle l'en avertisse. Elle aura une maligne joie de voir que ce défaut lui donne avantage sur elle ; & même si un habit lui sied mal, elle fera de son mieux pour lui persuader qu'il lui sied admirablement. Ceci n'est pas vrai néanmoins pour toutes les femmes ; & j'en connois plus d'une qui observe mes loix avec toute l'exactitude possible.

L'AMOUR.

Je puis dire que j'en connois plusieurs qui sçavent aimer parfaitement, & qui pourroient donner à tous les hommes des leçons de constance & de fidélité. Comme elles aiment presque toujours les derniéres, elles ne cessent aussi presque jamais d'aimer que pour des sujets qui les y obligent absolument.

L'AMITIE'.

Si la chose est ainsi que vous le dites, il y a bien des gens dans l'erreur, & qu'il ne seroit pas facile de détromper. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas que les femmes doivent tirer beaucoup de gloire de cette constance & de cette fidélité dont vous les louez, puisque la plupart n'en font usage que pour s'attacher à des personnes, auxquelles elles n'auroient jamais dû penser. En vérité, mon Frére, c'est une

chose étrange que vous preniez plaisir à mettre le désordre dans les familles, vous qui devriez sûr-tout y conserver l'union & la paix. Il semble même que l'Hyménée, que vous témoignez souhaiter quelquefois si ardemment, vous chasse de tous les lieux où il vous rencontre. Depuis que je vais aux Cours, je ne me souviens point de vous avoir vû entre le mari & la femme, au lieu que l'on vous y voit sans cesse entre la femme & le Galant, où vous dites cent gentillesses, sans parler des folies que vous faites. Le pauvre époux se proméne un peu loin de là entre le Chagrin & la Jalousie qui le tourmentent cruellement, & qui de tems en tems ouvrent & ferment les rideaux de son carosse. La Jalousie les ouvre pour voir ce qui se passe, & le Chagrin les referme à l'instant pour l'empêcher de rien voir qui lui déplaise.

L'AMOUR.

Il me semble, ma Sœur, que toute sage que vous êtes, vous ne vous acquittez pas mieux que moi de votre devoir, & qu'on vous trouve fort peu où vous devriez être toujours; je veux dire entre les fréres & les sœurs, qui faute de vous avoir au milieu d'eux, se dé-

déchirent les uns les autres, & se haïssent mortellement.

L'AMITIÉ.

J'en ai bien du regret; mais que voulez-vous que j'y fasse ? Ils sont si fort livrés à l'Intérêt, qu'ils m'abandonnent volontiers pour lui. D'ailleurs, comme ils tirent chacun de leur côté, ils rompent tous mes liens, & m'échappent sans cesse, malgré moi.

L'AMOUR.

Je vous pardonnerois d'abandonner des parens injustes & déraisonnables, si c'étoit pour vous trouver avec des gens sages & vertueux; mais il est certain que le plus souvent ce n'est que la débauche & le vice qui vous attirent, & que deux hommes ne seront bons amis, que parce qu'ils sont yvrognes, ou voleurs, ou impies.

L'AMITIÉ.

Je n'ai jamais eu de commerce avec ces gens-là. Il est vrai qu'il y a parmi eux une certaine affection brutale & emportée, qui paroit me ressembler en quelque chose. Il est vrai encore qu'elle fait en apparence les mêmes actions que moi; mais ce n'est du tout point par le principe de générosité qui m'anime, & l'on peut dire

qu'elle les fait de la même maniére que la magie opère les prodiges. Croyez, mon Frére, que je me plais autant avec les Sages, qui sont si rares, que vous vous plaisez avec les Fols, dont le nombre est infini. Si parmi ces derniers il s'en trouve qui ne le soient pas encore tout-à-fait, vous ne tardez guéres à les achever.

L'AMOUR.

J'avoue, ma Sœur, qu'on me reproche depuis long-tems de ne pouvoir être d'accord avec la Raison; mais s'il m'arrive quelquefois de lui faire un peu de violence, il y a (soit dit sans me flatter) bien plus de sa faute que de la mienne.

L'AMITIE'.

N'est-ce point que la Raison a tort, & que vous êtes beaucoup plus sensé qu'elle-même?

L'AMOUR.

Je ne voudrois pas vous l'assurer; mais je sçais bien que si elle vouloit ne se point mêler de ce qui me regarde, nous n'en serions que mieux ensemble. Je n'empêche point qu'elle ne conduise les hommes dans les affaires importantes de leur vie; je veux bien qu'elle les rende bons Politiques, grands Capitaines, & sages Magistrats: mais je ne puis souffrir qu'elle contrôle mes divertissemens & mes plaisirs, ni moins

encore qu'elle veuille régler la dépense des fêtes, des bals & de toutes les galanteries des Amans. C'est une superbe & une glorieuse, qui veut régner par-tout, critiquer tout, & qui ne trouve rien de bien fait que ce qu'elle fait elle-même. Nous nous livrons souvent de rudes combats; mais lorsqu'elle est la plus forte, & qu'elle a sur moi quelque avantage, elle me chasse honteusement, & publie en tous lieux la victoire qu'elle a remportée. Pour moi, quand je suis le vainqueur, (ce qui m'arrive d'ordinaire) je me contente de me rendre maître de la Place; & pourvû que le cœur m'obéisse, je la laisse disposer à sa fantaisie de tous les dehors. J'oublie même, loin de m'en vanter, que je l'ai battue. Jugez donc, ma Sœur, qui de la Raison ou de moi est plus raisonnable, & en use mieux à tout égard.

L'AMITIE'.

On remarque en effet que tous les Amans, quelque fols qu'ils soient, veulent paroitre sensés: mais de toutes les extravagances qui leur sont plus ou moins communes, je n'en trouve point de plus singuliére que la persuasion intime où ils sont que leur bien-aimée est la plus accomplie de toutes les Beautés du monde.

L'AMOUR.

Comment n'avez-vous pas fait attention que la plupart des hommes ne jugent si favorablement de la personne qu'ils aiment, que parce qu'ils ne la voyent jamais qu'à la lueur de mon flambeau, qui a la vertu d'embellir tout ce qu'il éclaire? C'est un secret fort naturel, mais que peu de gens ont deviné. Les uns se sont imaginé que j'aveuglois tous les Amans; les autres que je leur mettois un bandeau sur les yeux pour les empêcher de voir les défauts de leurs Maîtresses: mais tous ont également mal rencontré. Quelques-uns ont pris sans doute pour un bandeau certains petits cristaux, qui ont la vertu de corriger les objets & de les réduire dans leur juste proportion: si une femme a les yeux trop petits & le front trop étroit, je présente à son Amant un cristal, qui lui fait voir des yeux assez grands & un front raisonnablement large. Si au contraire elle a la bouche trop grande & le menton trop allongé, je lui en présente un autre, qui lui montre une petite bouche & un menton équivalent. J'ai aussi des cristaux pour les couleurs, qui font paroître blanc ce qui est pâle, clair ce qui est brun, & blond ce qui est roux; ainsi de tout le reste.

Mais

Mais vous, ma Sœur, n'en avez-vous pas auſſi bien que moi de toutes les façons ?

L' AMITIE'.

Oui, mon Frére : mais il s'en faut bien qu'ils faſſent un effet auſſi prodigieux que les vôtres. Ils ne ſont qu'adoucir les défauts & les rendre plus ſupportables, ſans empêcher qu'on ne les voye. Cependant, mon Frére, il me ſemble que nous parlons ici bien librement de nos petites affaires, & qu'on ſe moqueroit de nous à juſte titre, ſi l'on nous entendoit dire auſſi naïvement les nouvelles de l'Ecole.

L' AMOUR.

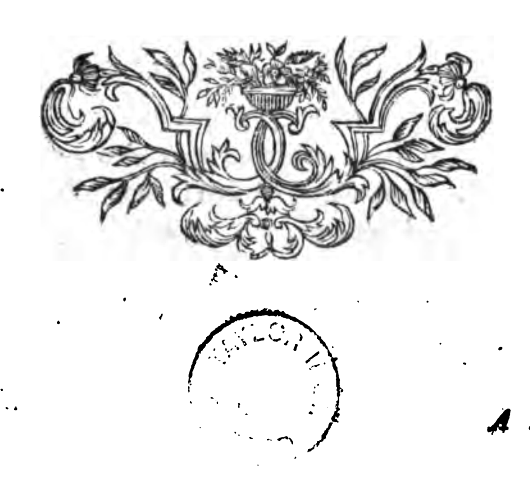
Je connois à la vérité bien des perſonnes, qui trouveroient notre entretien fort ſimple & fort commun ; mais j'en connois d'autres qui le trouveroient fort divertiſſant.

L' AMITIE'.

Je ſçais du moins qu'il m'a fort amuſé ; & il ne tiendra pas à moi que nous n'en ayons ſouvent de ſemblables. Adieu, mon Frére : je vous quitte avec regret ; mais je ne puis tarder davantage à donner des marques de mon ſouvenir à quelques perſonnes, dont j'ai tout lieu de me louer.

L'AMOUR.

Adieu donc, ma Sœur; auſſi-bien ai-je encore plus d'affaires que vous, & qui preſſent toutes de façon que ma préſence y eſt abſolument néceſſaire. J'ai des Amans à punir, j'en ai d'autres à récompenſer; & avec tout cela il faut que je me rende auprès d'Iris, qui va partir pour le Bal, où je dois lui conquerir autant de cœurs qu'il y aura d'honnêtes gens dans l'aſſemblée. Ah! ma Sœur, qu'elle eſt belle, qu'elle eſt charmante cette Iris! Auſſi ne peut-on la voir ſans être également touché d'admiration & d'amour.



ARTICLE CINQUIEME.

REFLEXIONS
SUR LA PREMIERE
EDUCATION DES ENFANS.*

DES premiéres impressions que reçoit un enfant, dépendent ses premiers panchans; de ses premiers panchans, ses premiéres habitudes; & de ces habitudes dépendront peut-être un jour les qualités ou les défauts de son esprit, & presque toûjours les vertus ou les vices de son cœur.

Considérons-le depuis l'instant qu'il est né: le premier sentiment qu'il éprouve est celui de la douleur; il la manifeste par des cris & par des larmes: si cette douleur vient de besoin, la nourrice s'empresse de le satisfaire; si c'est d'un dérangement dans l'économie animale, la nourrice ne pouvant y apporter reméde, tâche au moins de l'en distraire; elle lui parle tendre-

* Cet excellent morceau est tiré de l'Encyclopédie, à l'Article *Gouvernante d'Enfans*.

drement; elle l'embrasse & le caresse. Ces soins & ces caresses toujours amenées par les larmes de l'enfant, sont le premier rapport qu'il apperçoit; bien-tôt pour les obtenir il manifestera par les mêmes signes un besoin moins grand, des douleurs moins vives; bien-tôt encore, pour être caressé, il jettera des cris & répandra des larmes sans éprouver ni besoin ni douleur. Que si après s'être assurée de la santé de l'enfant, la nourrice n'est pas attentive à réprimer ces premiers mouvemens d'impatience, il en contractera l'habitude : sa moindre volonté ou le moindre retard à la satisfaire, seront suivis de cris & de mouvemens violens. Que sera-ce si une mére idolâtre veut non-seulement qu'on obéisse à son enfant, mais qu'on aille au-devant de ses moindres fantaisies? alors ses caprices augmenteront dans une proportion centuple à l'empressement qu'on aura pour les satisfaire; il exigera des choses impossibles, il voudra tout-à-la-fois & ne voudra pas; chacun de ses momens sera marqué par toutes les violences dont son âge est capable : il n'a pas vécu deux ans, & voilà déja bien des défauts acquis.

Des bras de la nourrice, il passe entre les mains

mains d'une *gouvernante* : elle eſt bien loin de ſe douter qu'il faille travailler d'abord à réprimer les mauvaiſes habitudes que l'enfant peut avoir ; quand elle l'imagineroit, elle en ſeroit empêchée par les parens : on ne veut pas le contrarier, on craindroit de le fâcher. Elle va donc, pour l'accoutumer avec elle, lui prodiguer, s'il eſt poſſible, avec plus d'excès & plus mal-à-propos les mêmes ſoins & les mêmes careſſes ; & au lieu de prendre de l'aſcendant ſur lui, elle va commencer par lui en laiſſer prendre ſur elle.

Cependant il ſe fortifie, & ſon eſprit commence à ſe déveloper ; ſes yeux ont vû plus d'objets, ſes mains en ont plus touché, plus de mots ont frappé ſes oreilles, & ces mots toujours joints à la préſence de certains objets, en retracent l'image dans ſon cerveau : de toutes parts s'y raſſemblent des idées nouvelles ; déjà l'enfant les compare, & ſon eſprit devient capable de combinaiſons morales.

Il ſeroit alors de la plus grande importance de n'offrir à ſon eſprit & à ſes yeux que des objets capables de lui dônner des idées juſtes & de lui inſpirer des ſentimens loüables ; il ſemble qu'on ſe propoſe tout le contraire.

Les

Les premiéres chofes qu'on lui fait valoir ne font capables que de flatter fa vanité ou d'irriter fa gourmandife ; les premiéres louanges qu'il reçoit roulent fur fon efprit & fur fa figure ; les premiéres notions qu'on lui donne de lui-même, c'eft qu'il eft riche ou que fa naiffance eft illuftre ; & la naiffance ou les richeffes font les premiers objets dont il entend parler avec refpect ou avec envie ; s'il fait des queftions, on le trompe ; veut-on l'amufer, on lui dit des abfurdités ; s'il commande, on obéit ; s'il parle à-tort & à-travers, on applaudit ; on rit, s'il fait des méchancetés ; on lui apprend à frapper, à dire des injures, à contrefaire, à fe moquer : ce qu'on lui recommande comme raifonnable, on lui permet de ne le pas fuivre ; ce qu'on lui a défendu comme condamnable, on permet qu'il le faffe, & fouvent on lui en donne l'exemple : on le menace fans le punir ; on le careffe par foibleffe & par fantaifie ; on le gronde par humeur & mal-à-propos : ce qu'on a refufé à fa priére, on l'accorde à fon importunité, à fon opiniâtreté, à fes pleurs, à fes violences. Pourroit-on s'y prendre autrement, fi l'on fe propofoit de lui déranger la tête & d'éteindre en lui tout fentiment de vertu ?

A l'é-

A l'égard des principes qu'on croit lui donner, quelle impression veut-on qu'ils fassent sur lui, quand tout contribue à les détruire? comment respectera-t-il la Religion, lorsqu'après lui en avoir enseigné les devoirs, on ne les lui fera pratiquer ni avec respect ni avec exactitude? comment craindra-t-il ses parens, quand ils ne lui feront pas reconnoître leur autorité, & qu'ils paroîtront lui rendre beaucoup plus qu'il ne leur rend? comment saura-t-il qu'il doit quelque chose à la société, quand il verra tout le monde s'occuper de lui, & qu'il ne sera occupé de personne?

Abandonné au déréglement de ses goûts & au désordre de ses idées, il s'élévera lui-même le plus doucement & le plus mal qu'il lui sera possible; le moindre panchant qu'il aura, il voudra le satisfaire; ce panchant deviendra fort par l'habitude; les habitudes se multiplieront; & de leur assemblage se formera dans l'enfant l'habitude générale de compter pour rien ce qu'on lui dit être la raison, & de n'écouter que son caprice & sa volonté.

Ainsi se passent les sept premiéres années de sa vie; & ses défauts se sont tellement accrus, que les parens eux-mêmes ne peuvent plus se les diffi-

diſſimuler : l'enfant leur céde encore quand ils prennent un ton plus ſérieux, parce qu'ils ſont plus forts que lui ; mais dès-lors il ſe promet bien de ne reconnoître aucune autorité quand il ſera plus grand : à l'égard de la *gouvernante*, elle n'a plus d'empire ſur lui ; il ſe moque d'elle ; il la mépriſe ; preuve évidente de la mauvaiſe éducation qu'il a reçûe.

Il paſſe entre les mains des hommes : c'eſt alors qu'on penſe à réparer le mal qu'on a fait ; on croit la choſe fort aiſée : on ſe flatte qu'avant trois mois l'enfant ne ſera pas reconnoiſſable ; on eſt dans l'erreur. Avec beaucoup de peine on pourra, juſqu'à un certain point, retrancher la ſuperficie de ſes mauvaiſes habitudes : mais les racines reſteront ; fortifiées par le tems, elles ſe ſont, pour ainſi dire, identifiées avec l'ame ; elles ſont devenues ce qu'on appelle la *nature*.

Cette peinture n'a rien d'exagéré ; rélativement à beaucoup d'éducations, les traits en ſont plutôt affoiblis que chargés. Ainſi ſont élevés, je ne dis pas les enfans des particuliers, dont la mauvaiſe éducation eſt bien moins dangereuſe pour eux & moins importante pour la ſocieté, mais les enfans des grands & des

ri-

riches, c'eſt-à-dire ceux qui devroient être l'eſpérance de la nation, & qui par leur fortune & leur rang influeront beaucoup un jour ſur ſes mœurs & ſur ſa deſtinée.

On s'imagine qu'il ne faut point contraindre les enfans dans leurs premiéres années; on ne fait pas attention que les contradictions qu'on leur épargne ne ſont rien, que celles qu'on leur prépare ſeront terribles. On ſe propoſe de les plier quand ils ſeront forts; pourquoi ne veut-on pas voir qu'il ſeroit bien plus facile & plus ſûr d'y réuſſir quand ils ſont foibles? Quiconque a examiné les hommes dans leur enfance, & les a ſuivis dans les différens périodes de leur âge, a pu remarquer comme moi, que preſque tous les défauts qu'ils avoient à ſept ans, ils les ont conſervés le reſte de leur vie.

On craindroit en gênant un enfant, de troubler ſon bonheur & d'altérer ſa ſanté: il eſt cependant manifeſte que celui qui eſt élevé dans la ſoumiſſion eſt, pour le préſent même, mille fois plus heureux que l'enfant le plus gâté. Qu'on examine & qu'on juge; on verra l'enfant bien élevé être gai, content, & tranquille; tout ſera plaiſir pour lui, parce qu'on lui

fait

fait tout acheter : l'autre, au contraire, eſt inquiet, inégal & colére à proportion qu'il a été plus gâté ; ſes déſirs ſe détruiſent l'un l'autre ; la plus petite contradiction l'irrite ; rien ne l'amuſe, parce qu'il eſt raſſaſié ſur tout.

Croit-on que ces mouvemens violens dont il eſt ſans ceſſe agité ne puiſſent pas influer ſur ſon tempéramment ? croit-on que l'inquiétude de ſon eſprit & le déſordre de ſes idées ne ſoient pas capables d'altérer les fibres délicates de ſon cerveau ? Qu'on y prenne garde ; il n'y a guére d'enfans gâtés qui dans leurs premiéres années n'ayent eu des ſymptomes de vertige ; & lorſqu'ils ſont devenus grands, on peut juger par leur conduite ſi leur tête eſt bien ſaine.

Parens aveugles, vous vous trompez groſſiérement ſur les objets que vous vous propoſez ; vous n'êtes pas moins dans l'erreur ſur vos propres motifs ; vous vous croyez tendres, vous n'êtes que foibles : ce ne ſont pas vos enfans que vous aimez, c'eſt l'amuſement qu'ils vous donnent.

Croyez-vous que le Ciel vous les confie pour être l'objet d'une paſſion folle, ou pour vous ſervir d'amuſement ? Ignorez-vous que c'eſt

un

un dépôt dont vous lui rendrez compte ? que vous en êtes comptables à la république, à la postérité ? pourquoi faut-il vous dire que vous êtes à vous-mêmes ? Un jour viendra que vous payerez bien cher les foibles plaisirs que leur enfance vous donne : quelle sera votre douleur, quand vous verrez l'objet de toutes vos affections devenu celui du mépris public ! quand son mépris pour vous-même deviendra *le* salaire de vos molles complaisances ? quand ce fils rendu dénaturé par l'excès de vos tendresses, sera le premier à vous reprocher tous ses vices comme étant votre ouvrage ? alors vous répandrez des larmes de sang ; vous accuserez la *gouvernante*, le précepteur, le gouverneur, tout l'univers. Parens injustes, vous n'aurez peut-être à vous plaindre que de vous !

Si c'étoit aux méres que j'adressasse ce discours, la plûpart me regarderoient comme un moraliste atrabilaire : c'est aux péres que je m'adresse : en leur qualité d'hommes, leur ame doit être moins foible & leurs vûes moins bornées ; il ne leur est pas permis de se laisser séduire par l'objet présent, & de ne pas porter leurs yeux dans l'avenir.

Si vous êtes dignes de ce titre de *pére*,

voùs devez vous occuper de l'éducation de vos enfans, même avant qu'ils ſoient nés. Quoique peu de méres ſoient capables de cette paſſion funeſte qui va juſqu'à l'idolatrie, toutes ſont foibles, toutes ſont capables d'aveuglement : ſi vous voulez contenir leurs ſentimens dans les bornes qu'ils doivent avoir, il faut vous y prendre de bonne heure. Faites remarquer à votre épouſe la mauvaiſe éducation qu'on donne aux enfans de ſa connoiſſance, les déréglemens de preſque tous les jeunes gens d'un certain ordre, tous les chagrins qu'ils donnent à leurs parens, & combien les ſentimens de la nature ſont éteints dans leur cœur ; parlez-lui ſur tout cela avec la tendreſſe que vous lui devez, & avec la force que doit vous inſpirer un intérêt ſi grand. Veillez en même tems ſur ſa tendreſſe ; elle-même eſt un enfant à qui il ſeroit dangereux de laiſſer prendre une mauvaiſe habitude : ſi elle avoit gâté votre fils dans les bras de la nourrice, elle continueroit de le gâter entre les mains de la *gouvernante* ; elle mettroit obſtacle à tout le bien que pourroient faire le précepteur & le gouverneur : pour la ramener il faudroit livrer des combats ; peut-être n'auriez-vous pas

la force de combattre toujours, & votre fils feroit perdu fans reffource.

Quand on choifira une nourrice, outre les qualités phyfiques qu'elle doit avoir, faites en forte qu'elle foit femme de bon fens: tant que l'enfant fe portera bien, qu'on ne lui paffe ni volonté ni impatience; quand même il feroit indifpofé, il ne faudroit pas s'écarter de cette méthode: un mois de maladie nuit plus à fon éducation qu'une année de foins n'a pû l'avancer. Pour peu qu'il y ait de danger, tous les parens perdent la tête, & il eft bien difficile qu'ils ne la perdent pas: il feroit à fouhaiter qu'au-moins l'un des deux ne compromît point fon autorité, que le pére prit fur lui de ne pas voir fon enfant, afin que par la fuite l'afcendant qu'il auroit confervé pût rendre à la mére & à la *gouvernante* tout celui qu'elles ont perdu. Ce n'eft pas la maladie qui rend impatient, c'eft l'habitude de l'être qui fait qu'on l'eft davantage quand on fouffre; & c'eft la foible & timide complaifance des parens qui fait qu'alors un enfant le devient à l'excès.

Si l'enfant pleure, il eft aifé de démêler le motif de fes larmes; s'il pleure pour avoir

quelque chose, c'est opiniâtreté, c'est impatience; s'il pleure sans qu'on voye pourquoi, c'est douleur: dans le premier cas, il faut le caresser pour le distraire, n'avoir pas l'air de le comprendre, & faire tout le contraire de ce qu'il veut; dans le second cas, consultez votre tendresse, elle vous conseillera bien.

Les premiéres volontés d'un enfant sont toujours foibles; c'est un germe qui se développe & que la moindre résistance détruit; elles resteront foibles tant qu'elles lui réussiront mal; que si son impatience & ses volontés sont fortes, c'est une preuve que la nourrice n'est pas attentive, & qu'elle l'a gâté.

Dès qu'elle ne lui sera plus nécessaire, & qu'on l'aura sevré, qu'elle soit écartée. Le premier jour, l'enfant répandra des larmes; si ses larmes viennent d'attachement & de sensibilité, on ne peut payer par trop de caresses ces précieuses dispositions; s'il s'y mêle de l'humeur, qu'on le caresse encore; mais que les caresses diminuent à mesure que l'humeur augmentera; s'il demande quelque chose avec impatience, on lui dira avec beaucoup de douceur, qu'*on est bien fâché de le refuser, mais qu'on n'accorde point aux enfans ce qu'ils demandent*

mandent avec impatience: peut-être il n'entendra pas ce discours, mais il entendra l'air & le ton; il verra qu'on ne lui donne point ce qu'il a demandé; soit étonnement, soit lassitude, il suspendra ses larmes; qu'on profite de cet intervalle pour le satisfaire.

Le second jour, on mettra sa patience à une plus longue épreuve, & l'on continuera par degrés les jours suivans, en observant toûjours de ne le caresser que lorsqu'il sera tranquille, & de cesser les caresses qu'on lui fait, ou même de prendre un air plus sérieux, dès qu'il sera opiniâtre ou impatient: cette conduite n'a rien de dur ni de cruel; l'enfant s'appercevra bientôt qu'il n'est caressé & qu'il n'obtient ce qu'il veut que quand il est doux, & il prendra son parti de le devenir.

Dès que vous l'aurez rendu tel, comptez que vous aurez tout gagné; son ame sera entre vos mains comme une cire molle que vous paitrirez comme il vous plaira; vous n'aurez plus à travailler que sur vous-même; pour vous soûtenir dans une attention continuelle, pour démêler en lui ces semences de défauts ou de vices souvent foibles & obscures, & que néanmoins il faut réprimer dès qu'elles paroissent,

si l'on veut y parvenir avec certitude & sans tourmenter l'enfant; pour mettre votre esprit à la portée du sien, & sur-tout pour avoir une conduite soûtenue: car ne croyez pas qu'on éléve un enfant avec de beaux discours & de belles phrases: vos discours pourront éclairer son esprit; mais c'est votre conduite qui formera son caractére.

Ne ressemblez point à la plûpart des *gouvernantes*, qui sont tracassiéres, grondeuses, acariâtres, ou au contraire toujours en admiration devant leurs éléves & leurs complaisantes éternelles: quelques-unes même réunissent les deux extrêmes, successivement idolâtres & pleines d'humeur. C'est leur mal-adresse, & ce sont leurs défauts qui donnent aux enfans une partie de ceux qu'ils ont. Avec beaucoup de fermeté dans la conduite, ayez beaucoup d'égalité dans l'humeur, de gayeté dans vos leçons, de douceur dans vos discours; prêchez d'exemple, rien n'est plus puissant sur les enfans comme sur les hommes faits; de quelque tempérament que soit votre éléve, vous verrez qu'insensiblement la douceur & la sérénité de votre ame passeront dans la sienne.

Si vous voulez l'instruire avec fruit, ne vous con-

contentez pas de lui étaler votre éloquence devant les autres & quand vous pourrez être entendue ; ce n'eſt pas quand l'enfant eſt diſſipé, que les choſes ſenſées qu'on lui dit peuvent faire impreſſion ſur lui : c'eſt dans le particulier, quand ſon ame eſt tranquille & ſon eſprit recueilli. Il n'y a point d'enfant en qui l'on ne puiſſe ſaiſir de ces momens d'attention ; une *gouvernante* habile peut les faire naître ſouvent.

Dès qu'il ſera capable d'avoir une idée de Dieu, expliquez-lui ce que c'eſt que ſa toute-puiſſance, ſa bonté, ſa juſtice ; apprenez lui le culte qu'on lui doit & les priéres qu'il faut lui adreſſer ; pour lui donner l'exemple, priez avec lui, & mettez vous dans la poſture où il doit être. Ce n'eſt qu'en parlant à ſes yeux que vous parlerez à ſa raiſon. A commencer du moment que vous l'aurez inſtruit, ne permettez jamais ni qu'il oublie de prier, ni qu'il prie dans une poſture peu décente, à moins qu'il ne ſoit malade : alors au lieu de ſes priéres ordinaires, qu'il en faſſe une courte, & qu'il n'y manque jamais : vous lui apprendrez ſes autres devoirs de Religion, & les lui ferez pratiquer à meſure qu'il ſera en âge de les remplir.

Ses devoirs envers ſes parens marcheront de pair avec ceux de la Religion; apprenez-lui que ſon bonheur ou ſon malheur eſt dans leurs mains; qu'il tient de leurs bontés tout ce qu'il eſt & tout ce qu'il a; qu'ils ſont pour lui l'image de Dieu; que Dieu leur a donné par rapport à lui une partie de ſa puiſſance, de ſa bonté, de ſa juſtice; qu'il ordonne de les aimer & de les honorer, & qu'il n'a promis une longue vie qu'aux enfans qui les honorent; mais il faut que les parens entrent bien dans vos vûes: car ſi vos diſcours ne ſont pas ſecondés par leur conduite, toutes les leçons que vous pourrez faire à l'enfant, ſont autant de paroles perdues.

Le premier ſentiment qu'on doit exiger d'un enfant, ce n'eſt pas ſon amitié, c'eſt ſon reſpect: ſi l'on veut s'en faire aimer par la ſuite, il faut commencer par s'en faire craindre; celui qu'on éléve dans l'indépendance n'eſt occupé que de lui-même, & ſon cœur s'endurcit; celui qu'on éléve dans la ſoumiſſion ſent le beſoin qu'il a d'appui, & s'attache naturellement aux perſonnes dont il dépend.

Que ſes parens lui cachent toute la tendreſſe qu'ils ont pour lui; l'enfant en abuſeroit; qu'ils

vien-

viennent rarement le trouver, ou du moins qu'ils restent peu avec lui; qu'ils ayent l'air de venir plutôt pour s'informer de sa conduite que pour le caresser; qu'ils ne badinent point avec lui d'une maniére indécente, comme avec un perroquet ou une poupée. Quand on est pére, peut-on ne pas sentir le respect qu'on doit à son fils? Que tous les jours l'enfant aille rendre à ses parens ce qui leur est dû; qu'il y reste peu, à moins que ce ne soit par récompense; si vous êtes contente de lui, qu'il y soit reçû avec bonté, qu'on lui fasse quelques caresses, qu'on lui donne quelques avis toujours conformes à ceux que vous lui aurez donnés: car il faut qu'il y ait une correspondance exacte entre tous les discours qu'il entendra. Pour cela il est à propos que quelqu'un d'intelligent vienne tous les matins savoir de vous ce qui s'est passé, ce que vous avez dit à l'enfant, ce que vous jugez à propos qu'on lui dise. Si vous n'êtes pas contente de lui, qu'il se présente toujours, c'est un devoir auquel il ne doit jamais manquer; mais qu'alors la satisfaction de voir ses parens lui soit refusée.

Il est vraisemblable qu'il fondra en larmes. S'il est touché comme il doit l'être, ne joignez

point

point d'autre peine à cette punition, au contraire il faut le consoler. Entrez dans sa douleur, dites-lui qu'elle est juste, mais qu'il s'y est exposé, & qu'il ne tient qu'à lui de rentrer en grace par une meilleure conduite : si au contraire il n'est pas assez sensible à cette disgrace, joignez-y toutes les privations capables de la lui faire sentir ; imposez-les lui non comme la peine de sa premiére faute, mais comme celle de son insensibilité : au reste, dans une éducation bien faite, ce dernier cas ne peut guére arriver ; il faudroit que l'enfant eût été bien gâté, pour que son ame se fût endurcie à ce point-là.

Je n'ai point parlé de l'obéissance, quoiqu'elle soit la base de toute éducation ; sans elle, il est impossible de fixer aucun principe dans l'esprit d'un enfant ; elle doit être établie dans son cœur avant même qu'il sache ce que c'est qu'obéir, & je l'ai supposée en parlant des devoirs précédens. Les enfans ne sont désobéissans qu'autant qu'on veut bien qu'ils le soient ; il n'en est aucun qui ose résister soit à ce qu'on lui ordonne, soit à ce qu'on lui défend, quand il est sûr d'être puni ; il ne faut pas souffrir qu'il balance ; la plus légére désobéissance doit être punie. Si dès la premiére enfance on ne l'ac-

l'accoûtume point à ſuivre la raiſon d'autrui, on peut être ſûr qu'il ne ſuivra pas la ſienne quand il ſera plus avancé en âge.

Au lieu de nourrir ſon orgueil en portant ſes regards ſur les avantages de ſa fortune & de ſon rang, fixez-les ſur ſon état préſent; faites lui voir qu'il eſt dépourvû de tout ce qui mérite l'eſtime des hommes; qu'il n'a ni ſcience, ni raiſon, ni vertus; qu'il ne peut rien pour lui-même, & que perſonne n'a beſoin de lui; ne lui donnez point de titres, & ne ſouffrez pas qu'on lui en donne; s'il en a, il ſera tems qu'il les connoiſſe quand il entrera dans le monde.

Qu'il ſoit attentif & poli; qu'il reçoive avec reconnoiſſance les bontés qu'on aura pour lui; que perſonne ne ſoit ſon complaiſant ni ſon adulateur: ſi ſon rang ne vous permet pas de le garantir de certains reſpects, qu'il ſache que c'eſt à ſes parens qu'ils s'adreſſent, & qu'ils ſont le prix de leurs bienfaits ou de leurs vertus. Qu'il ne commande à perſonne, qu'il demande avec douceur, qu'il remercie avee politeſſe; s'il commande, que tout le monde ſoit ſourd, & que le mot *je veux*, s'il ſort de ſa bouche, ſoit un arrêt de refus prononcé par lui-même.

Qu'il

Qu'il ne ſoit point, comme tous les enfans, avide de recevoir, éloigné de donner: qu'il donne de bonne grace, ſinon qu'il ſoit privé de ce qu'il a refuſé de donner: qu'il reçoive difficilement, qu'il ne demande jamais. On ne peut lui apprendre trop tôt qu'il eſt humiliant de recevoir, qu'il eſt doux de donner, & que c'eſt un devoir pour ceux qui ſont dans l'abondance par rapport à ceux qui ſont dans le beſoin.

S'il rencontre un pauvre ou un malheureux, qu'il lui donne quelque ſecours: s'il reçoit un ſervice ou un préſent de gens au deſſous de lui, qu'il les récompenſe ou leur rende au-delà de ce qu'il a reçû: s'il briſe quelque choſe qu'on lui aura confié, qu'il répare le dommage par un préſent qui y ſoit ſupérieur; que tout cela ſe faſſe par ſes mains & de ſon argent: c'eſt ainſi qu'on lui en apprendra l'uſage, & qu'en même tems on lui inſpirera les premiers ſentimens d'humanité, de généroſité, de juſtice. Puiſqu'on donne de l'argent aux enfans, il ne faut pas que ce ſoit pour l'amaſſer, comme quelques parens l'exigent, ni pour le dépenſer en fantaiſies, comme c'eſt l'intention de beaucoup d'autres, à moins qu'on

n'ait

n'ait envie de les rendre avares ou diſſipateurs.

Il ſemble qu'on ne ſache louer les enfans que ſur leur eſprit & ſur leur figure : ſont-ce là les objets qu'il faut leur préſenter comme louables ? Veut-on les rendre fats, préſomptueux, frivoles ? Ces louanges ſont d'autant plus ridicules, qu'elles ſont preſque toujours fauſſes. Ce qu'il faut louer devant eux, ce ſont les choſes véritablement louables : ce qu'on doit louer en eux, c'eſt leur douceur, leur obéiſſance, leur exactitude à remplir leurs devoirs, leur reſpect & leur attachement pour les perſonnes qu'ils doivent aimer ; il ne faut les louer qu'autant qu'ils le méritent. Dites à votre éléve que lorſqu'on loue un enfant ſur ſon eſprit & ſur ſa figure, c'eſt qu'on le mépriſe, & qu'on ne voit rien en lui qui mérite d'être loué.

Veillez ſur les perſonnes qui l'approcheront ; ne le laiſſez jamais entre les mains des valets, ou d'autres gens imprudens & groſſiers ; que l'entrée de ſa chambre ne ſoit permiſe qu'à des perſonnes prudentes & polies, qui, quand elles joueront avec lui, ſachent conſerver de la décence ; & qui, lorſqu'elles lui parleront raiſon, ne s'écartent jamais de la morale la plus exacte.

Faites

Faites en ſorte qu'il ne ſoit point dans le ſallon, quand il y aura beaucoup de monde; il n'y trouveroit que des complaiſans ou des gens qui en feroient leur joüet: ni l'un ni l'autre ne doivent convenir à des parens ſenſés. Les exemples qu'il verroit ne feroient point aſſez bons; les converſations qu'il entendroit ne feroient point aſſez exactes; beaucoup d'actions ſans conſéquence, ne le ſont point pour un enfant; beaucoup de diſcours, irrepréhenſibles pour des gens faits, pourroient l'induire en erreur. Peu de gens ſont capables de ſentir tout le reſpect qu'on doit à l'enfance; aucun n'eſt capable de s'y plier, à moins qu'il n'en faſſe ſon unique affaire. Les parens eux-mêmes ne le pourroient pas; & leurs diſcours & leurs exemples feroient un piége d'autant plus dangereux pour l'enfant, qu'il a plus de reſpect pour eux.

Il fera des fautes, il eſt de l'humanité d'en faire; mais ſi vous êtes attentive, il en fera peu. Les enfans ne ſont preſque jamais puniſſables, qu'il n'y ait plus de la faute de ceux qui les conduiſent que de la leur. Plus votre conduite ſera égale & ſoutenue, moins il oſera s'écarter de ce que vous lui preſcrirez;

plus

plus vous mettrez de douceur, d'affection & de bonté dans vos leçons & dans vos rémontrances, plus il lui ſera facile de s'y conformer; plus vous l'avertirez de ſes devoirs, moins il ſera en danger d'y manquer.

Il fera des fautes par ignorance, il oubliera ce que vous lui aurez dit, parce qu'on l'aura diſtrait; il briſera ou renverſera quelque choſe par étourderie; il ménagera peu ſes vêtemens, &c. Ces bagatelles viennent de l'âge, & ne tirent point à conſéquence pour l'avenir: il faut l'en avertir; mais il ne faut pas l'en punir, à moins qu'il n'y eût mauvaiſe intention.

Une deſobéiſſance, un trait d'humeur, un mot qui n'eſt pas conforme à la vérité, une parole malhonnête, un coup donné, une diſpute avec ſes fréres ou ſœurs, tout ce qui peut être le germe d'un vice, tout ce qui annonce de la baſſeſſe ou de l'inſenſibilité; voilà des fautes puniſſables.

Ces mêmes fautes deviendront des crimes du premier ordre, quand il y aura intention marquée, récidive ou habitude; car il faut conſidérer les fautes d'un enfant, moins par ce qu'elles ſont, que par leur principe & par les ſuites qu'elles peuvent avoir. La

La puuition des fautes légéres, ce sera d'en avertir les parens, & de les lui reprocher devant tout le monde. Il vous priera de n'en rien faire; soyez inexorable: bien loin de dissimuler ses fautes, il faut les exagérer. Il faut le rendre sensible à la honte, si vous voulez qu'il le devienne à l'honneur. Les fautes les plus légéres deviendront graves, à mesure qu'il y sera moins sensible: ce sera, par exemple, un crime du premier ordre, que de n'avoir pas été sensible à la honte d'une petite faute.

La punition des grands crimes sera la privation des caresses de ses parens, même la privation totale du bonheur de les voir. On y joindra, suivant l'énormité de la faute, toutes les autres privations possibles, non comme ajoûtant à la premiére, mais comme en étant la suite. L'enfant sera négligé dans son extérieur, comme il convient à un enfant disgracié de ses parens. Tout le monde saura qu'il est en disgrace, & tout le monde le fuira. Vous ne lui accorderez d'amusemens qu'autant qu'il en faut pour l'empêcher de tomber dans la langueur & dans l'abattement. Vous-même vous serez froide avec lui, mais sans cesser

ſer d'être douce. Vous lui ferez faire ſur ſon état les remarques les plus propres à le lui rendre amer ; vous lui rappellerez qu'il eſt puni, dans les momens où il ſeroit le plus tenté de l'oublier. La durée de ſa punition dépendra du beſoin qu'il a d'être puni ; elle ſera s'il le faut de pluſieurs jours : il vaut mieux qu'elle ſoit plus longue, & n'être pas obligé d'y revenir. Il aura beau promettre d'être plus raiſonnable, ſes promeſſes ne ſeront point écoutées. Pour obtenir ſa grace, il faudra qu'il la mérite, & elle ne ſera jamais accordée qu'à l'excès de ſa douleur & à ſa bonne conduite.

En lui annonçant que ſes parens conſentent de le revoir, faites lui valoir l'excès de leurs bontés ; rappellez-lui la grandeur de la faute qu'il avoit commiſe ; attendriſſez ſon ame, pour y porter plus avant la reconnoiſſance & le repentir. Dès que leurs careſſes auront mis le ſceau à ſon pardon, il rentrera en poſſeſſion de ſon état naturel, & tout reprendra ſa face accoutumée : mais ayez ſoin qu'il y ait une ſi grande différence entre cet état & celui de diſgrace, que l'enfant tremble toujours d'encourir le dernier.

J'ai parlé de cette grande punition, persuadé qu'elle ne peut avoir lieu que rarement. Si l'on a été attentif à punir l'enfant des petites fautes, il ne s'exposera pas à en faire de plus grandes. A l'égard des verges, je n'en ai rien dit, parce qu'il n'en doit pas être question dans une éducation bien faite, si ce n'est peut-être dans le tems où la douleur est le seul langage que l'enfant puisse entendre; ou bien lorsqu'ayant été précédemment gâté, soit parce qu'il a été malade, soit par négligence, il est parvenu à ce point d'opiniâtreté de dire affirmativement, *non*: alors, comme il est de la plus grande importance de ne lui pas céder, c'est avec la verge qu'il faut lui répondre. Il seroit à souhaiter qu'on le fît sans humeur; mais si je conseillois d'attendre que la colére fût passée, je serois sûr que la faute seroit oubliée, & que l'enfant ne seroit pas puni. A l'âge où il est, il vaut mieux qu'il soit puni avec un peu d'humeur, que de ne l'être pas.

Dans tout autre cas, & dès que l'enfant est capable d'un sentiment honnête, les verges doivent être bannies. On n'en fait usage si souvent que par négligence, par humeur, ou par incapacité; on rend ce châtiment inutile

par la maniére dont on l'employe; on n'y attache pas assez de honte. Il faudroit qu'il fût l'annonce & le prélude de toutes les autres punitions possibles, que ces punitions lui fussent imposées parce qu'il s'est fait traiter comme un enfant sans ame & sans honneur: alors ce châtiment deviendroit pour lui un événement unique, dont la seule idée le feroit frémir; au lieu que de la façon dont on s'y prend, il s'accoutume à cette punition comme à toute autre chose, & n'y gagne qu'un défaut de plus.

Les coups sont un châtiment d'esclave, & je veux que votre éléve soit un enfant bien-né. Ménagez la sensibilité de son ame, & vous aurez mille moyens de le punir ou de le récompenser; accoutumez-le à penser noblement; cela n'est pas si difficile qu'on le croit. Le principe de l'honneur est dans les enfans comme dans les hommes faits, puisque l'amour-propre y est; il n'est question que de le bien diriger, & de l'attacher invariablement à des objets honnêtes. Les enfans sont incapables de discussion; ils ne jugent des choses que par le prix qu'on y met; mettez à un haut prix celles que vous voudrez qu'il estime, & vous verrez qu'il les es-

timera; faites lui faire une chose louable pour mériter d'en faire une autre, c'est une excellente économie. Accordez-lui les choses de son âge, non comme bonnes, mais comme nécessaires à sa foiblesse; refusez-les lui, non comme estimables, mais parce qu'il les aime, & qu'on ne doit point avoir d'indulgence pour un enfant qui se conduit mal; ne les lui proposez jamais comme des récompenses dignes de lui; cherchez ces récompenses dans des objets qu'il doive aimer, & dont il doive faire cas toute sa vie; placez-les dans les caresses de ses parens, dans quelque devoir de religion qu'il n'ait point encore rempli, dans quelque action supérieure à son âge qu'il n'ait point encore faite, dans le plaisir d'apprendre quelque chose qu'il ignore, dans la considération, dans l'estime, dans les loüanges; car il faut lui faire aimer les loüanges pour l'amener au goût des choses loüables.

Quand il s'est distingué par quelque qualité loüable, qu'est-ce qui empêcheroit qu'on ne lui donnât un surnom qui exprimât cette qualité; qu'on ne l'appellât le *raisonnable*, le *véridique*, le *bienfaisant*, le *poli*; qu'on ne lui écrivît soit pour le loüer de ce qu'il auroit fait de bien, soit pour lui reprocher ses défauts,

fauts, en mettant en tête de la lettre les titres qu'il auroit mérités, ou en le menaçant de les lui ſupprimer, s'il continuoit à s'en rendre indigne?

C'eſt ainſi qu'on peut élever ſon ame au-deſſus des ſentimens de ſon âge; échauffée par l'émulation & par l'amour de la gloire, elle s'ouvrira d'elle-même à toutes les ſemences de raiſon & de vertu que vous y voudrez répandre; toute l'activité qui l'auroit entraînée vers le mal, la portera vers le bien; à meſure que vous y verrez croître les ſemences précieuſes que vous y aurez verſées, cultivez-les par les mêmes moyens que vous les aurez fait naître. Careſſez, louez, applaudiſſez. Dès que de ſon propre mouvement il aura fait ou penſé quelque choſe de loüable, imaginez-en quelque autre à lui faire faire pour le récompenſer. Que tout le monde vienne lui faire compliment avec un air de conſidération. J'ai recommandé aux parens d'aller rarement chez leurs enfans, & d'être ménagers de leurs careſſes; mais ceci eſt un cas à part; c'eſt le ſeul où il leur ſoit permis de laiſſer éclater toute leur tendreſſe; puiſque l'enfant a été capable d'un ſentiment vertueux, il faut pour

l'inſtant le regarder comme un homme fait, & aller dans ſa chambre lui rendre l'hommage qu'on doit à la ſageſſe & à la vertu.

Quand l'enfant ſera près de ſortir de vos mains, ne vous relâchez en rien de vos ſoins ni de votre attention. Ne ſouffrez pas qu'il s'écarte de la ſoûmiſſion accoûtumée. C'eſt une choſe auſſi déraiſonnable qu'ordinaire, de préparer un enfant par plus d'indépendance à un état plus ſubordonné.



ARTICLE SIXIEME.

PORTRAIT DE ZIRPHÉ.

ZIRPHE' vit dans le plus brillant tourbillon ; mais le ſage Génie qui l'éclaire la dérobe aux yeux des profanes ; il préſide à ſes plaiſirs ; il aſſûre ſon bonheur, & dédaigne l'hommage.

Vivre heureuſe fait ſon unique ambition ; connoître & ſentir forme toute ſa philoſophie. Tranquille au milieu des paſſions turbulentes qui agitent la ſphére où elle vit, elle regarde avec autant de mépris que d'indifférence ces femmes inquiètes, qui cherchent le plaiſir, courent après l'éclat, & n'arrivent jamais qu'à la honte, au ridicule & au repentir. Elle ſçait que le Bonheur, ce Dieu ſi invoqué & ſi peu ſenti, eſt caché dans le fond de nos cœurs, & n'y peut être développé que par le Goût uni à la Raiſon.

Nulle envie, nulle jalouſie ne trouble ſon ame ; elle admire la beauté, & ne la payeroit pas de la moindre des qualités de ſon cœur.

Nul objet nouveau n'excite ſa curioſité, &, ſous quelque forme qu'on lui préſente les hommes qu'elle eſt forcée de recevoir, elle ne voit en eux que des importuns qui troublent ſa douce mélancolie; elle craint de leur manquer, & plus encore de leur plaire. Son état la gêne; mais, à lui en voir remplir les devoirs, on la croiroit à ſa place.

Née dans une fortune aiſée, elle ne connoît d'autre fantaiſie que celle de donner; la certitude d'être plus riche un jour ne lui préſente le faſte d'une maiſon nombreuſe que comme un embarras, & l'adulation des rieurs, des complaiſans & des gourmands, que comme une importunité. *Zirphé* répandra des bienfaits, & ne ſe donnera la peine de raſſembler les délices que pour un petit nombre choiſi qui aura plus de délicateſſe & de ſentiment que de gayeté.

La joie bruyante, le rire immodéré, que le vulgaire prend pour le ſigne du plaiſir, ne paroiſſent à *Zirphé* que du bruit & des convulſions. Elle ſe pare avec indifférence de tous les pompons à la mode. Les ſiens ſont cependant du meilleur goût, ſans que ce ſoin lui coûte une heure par ſaiſon. Elle ſe détermine

avec

avec ſûreté au premier coup d'œil, & rit de la ſtupide incertitude de ſon ſexe, qui croit que le marchand peut vendre ce que la nature ſeule eſt en droit de donner.

Nulle bête, de quelque eſpèce qu'elle ſoit, ne partage la tendreſſe de *Zirphé*. Toute entière à ce qu'elle doit aimer, elle abandonne à la ſenſibilité des autres tous les ſots & les petits chiens. Elle n'a nulle peur des ſouris, des Eſprits, des petits coups de tonnerre ni des voitures bien attelées; & la marche de la plus groſſe araignée ne l'effraie pas plus que le vol d'un ſerin. L'eſpèce humaine ne lui en impoſe point; elle voit du même œil l'intervalle néceſſaire qui ſépare les conditions, & les rapports de miſère qui rapprochent & confondent les individus.

Zirphé née bienfaiſante protège les infortunés; elle mépriſe & déteſte ces monſtres vils & malheureux qui conſacrent à la noirceur une bouche impure que le plaiſir a reprouvée. Rien n'échappe à ſa pénétration; elle puiſe au fond des cœurs l'art de connoître les hommes, & elle les apprécie, ſans s'abaiſſer juſqu'au frivole amuſement d'en médire.

Elle ſçait pourquoi les Dieux que nous adorons

rons ont tant d'indulgence pour les effrontées & les impudentes qu'ils déteftent, & ne daignent pas honorer d'un regard favorable la timide vertu qu'ils eftiment.

Elle voit, fous l'orgueilleux maintien & fous le filence affecté des Grands, la fottife & l'embarras qui grimacent pour jouer la hauteur. D'aucun mot, d'aucun gefte, *Zirphé* n'interrompt le triomphe imaginaire des prétentions; elle n'entend en apparence que ce qu'on dit, & ne faifit en effet que ce qu'on penfe.

Le faux brillant d'une imagination inquiète & déréglée qui reproduit fans ceffe de petites chimères, le don de dire aifément des riens, l'art facile & dangereux de faifir les ridicules, n'éblouït point *Zirphé*, & jamais la malignité ne lui a furpris l'hommage que mérite l'efprit.

Nul ambitieux ornement, nulle expreffion outrée, reffource ordinaire des idées maigres & gigantefques, ne naît fous fon pinceau correct: toujours naïve & précife, c'eft avec les traits les plus fimples qu'elle fubjugue l'efprit, & l'enchante par des images nobles, riantes & vraies.

Elle a toutes les vertus qui caractérifent les femmes pour lefquelles on n'a que du refpect, &

& elle eſt plus piquante que les capricieuſes & les parjures, nées pour le malheur des humains.

Elle poſſède enfin le don ſi rare de paroître toujours nouvelle. Plus on reſpire l'air qu'elle ſouffle, plus il devient néceſſaire. La curioſité qu'elle inſpire s'irrite en ſe ſatisfaiſant.

Pour calmer le trouble qu'elle fait naître, en vain l'orgueilleuſe raiſon oſe former l'inutile projet d'émouſſer les traits de *Zirphé*, ou de les épuiſer par la force de l'habitude, elle en ſourit; le délire augmente, & la raiſon applaudit.

Malheur à l'Envie, ſi l'Envie la reconnoît; *Zirphé* lui impoſera la douleur de la reſpecter.



AR-

ARTICLE SEPTIEME.

LETTRE

SUR L'ESPRIT PHILOSOPHIQUE. *

MONSIEUR,

CEtte Lettre est un tribut, qu'un Inconnu qui cherche à s'instruire, paye à la supériorité de vos lumiéres.

L'Esprit Philosophique est-il plus utile que nuisible aux Belles-Lettres? l'Académie des Jeux Floraux me couronna comme Orateur: jugez moi comme Philosophe.

Non seulement j'étois décidé sur ce Problême si intéressant pour les Lettres, mais mon Discours étoit achevé pour le fonds, & pour l'ordre des choses, lorsque le premier volume de l'Encyclopédie fut publié. Je vis avec plaisir, dans la Préface admirable de ce grand Ouvrage,

* Cettre Lettre, pleine de réflexions intéressantes sur l'*Esprit Philosophique*, est de Mr. de *Reganhac*, dont nous avons donné dans le troisiéme Volume le Discours qui remporta le prix par le jugement de l'Académie des Jeux Floraux.

ge, que Monſieur d'Alembert, content de ſe déclarer pour le ſentiment que j'avois embraſſé, laiſſoit à d'autres le détail des preuves.

D'abord, Monſieur, je tâchai de me former une juſte idée de l'Eſprit Philoſophique, & ſur-tout de le diſtinguer, avec préciſion, de cette direction au vrai, de cette juſteſſe naturelle de raiſon, & ſi j'oſe le dire, en étendant une expreſſion de Monſieur d'Alembert, *de cette Logique d'inſtinct*, qui eſt eſſentielle au goût & au génie, & ſans laquelle dans toutes les parties des Belles-Lettres l'imagination & le ſentiment ne peuvent produire que des monſtres.

Je définis donc l'Eſprit Philoſophique, *la raiſon qui, afin de remonter dans chaque ſujet aux premiers principes, & pour percer & pénétrer juſqu'à la racine des vérités, prédomine habituellement ſur toutes les facultés de l'Ame, & les tient dans la dépendance.*

Car enfin, Monſieur, le privilége de ne jamais penſer que diſtinctement n'eſt propre qu'aux purs Eſprits: tout ce que l'homme peut faire, c'eſt de ſubordonner les ſens & l'imagination à l'intellect pur, & il faut des efforts ſans doute, pour établir & pour conſerver cette ſubordination.

Le

Le propre de l'*Eſprit Philoſophique* eſt d'aller au vrai, par le plus court chemin, & ſans ſe diſtraire dans ſa route; mais veut-il y aller de compagnie avec l'imagination & le ſentiment? bientôt l'un & l'autre l'éloigneront de ſon terme. Ces deux facultés n'ont pas été données à l'homme pour lui faire découvrir la vérité. L'imagination n'eſt que la puiſſance de ſe former des images des objets ſenſibles; & le ſentiment n'eſt que le mouvement de l'Ame tantôt fâcheux, tantôt agréable. Or, ces deux puiſſances n'aidérent jamais l'intelligence à percer juſqu'aux vérités qui ne tombent point ſous les ſens; elles ſont bien plus propres, l'une & l'autre, à couvrir de nuages l'intellect pur, qu'à l'éclairer & à le guider.

Ainſi, Monſieur, ſi l'on ne peut concevoir le goût & le génie privés d'une juſteſſe naturelle de raiſon, qui, toûjours unie au ſentiment, connoit & ſuit les règles, par une lumiére prompte & fidèle; auſſi ne doit-on pas les confondre avec l'*Eſprit Philoſophique*, qui toûjours réfléchi ſur lui-même, n'invente & ne diſpoſe ſes ſujets qu'à l'aide du raiſonnement. L'intelligence, dit l'Auteur des *beaux Arts réduits à un même principe*, conſidère ce que les objets

objets ſont en eux-mêmes, ſelon leur eſſence & ſans aucun rapport avec nous : le goût, au contraire, & je crois pouvoir y joindre le génie, ne s'occupe de ces mêmes objets, que par rapport à nous.

Le génie des Belles Lettres peut, je crois, être défini,

La facilité qu'a une grande Ame d'être vivement frappée, & de ſe frapper elle-même du côté de l'imagination & du ſentiment, & de tranſmettre aux autres Ames ſes impreſſions avec fidélité & avec juſteſſe.

Il y a donc un équilibre & une proportion réelle entre les facultés intellectuelles d'un homme de génie ; ſans quoi leur action & leur réaction réciproque, les unes ſur les autres, ſeroit impoſſible.

L'Eſprit Philoſophique eſt le régne de la raiſon ſur toutes les facultés de l'ame : le Génie des Belles-Lettres ſuppoſe entr'elles de la liberté & de l'harmonie.

Oſerai-je le dire ? *l'Eſprit Philoſophique* annonce dans une ame le Gouvernement monarchique ; & le Génie des Belles Lettres y ſuppoſe une ſage Démocratie.

Les opérations de la raiſon eſſentielle au Génie

nie des Belles-Lettres, lorſqu'on la conſidére en particulier, ſont ordinairement bornées à des obſervations, à quoi le jugement ſuffit.

Mais les obſervations ne s'étendent, pour ainſi dire, que juſqu'aux avenuës de la Philoſophie, dont la carriére âpre & difficile, commençant à l'analyſe, & ne ſe terminant qu'au ſiſtéme, éxige de ceux qui entreprennent de la parcourir, tous les efforts de la réflexion & du raiſonnement.

L'Eſprit Philoſophique, afin de produire des penſées fortes, ou profondes, & de faire des découvertes dans les ſciences abſtraites, ſe concentre volontairement en lui-même, par la méditation.

Le Génie des Belles-Lettres eſt déterminé & mis en mouvement par l'Enthouſiaſme, qui le tranſporte hors de lui.

L'Enthouſiaſme eſt l'ébranlement & l'*action créatrice* du Génie. Si l'eſprit eſt frappé le premier, il agite le cœur, qui s'enflamme. Si le cœur eſt atteint le premier, il agite l'eſprit, qu'il échauffe. L'imagination, qui tient à l'un & à l'autre, les ſert rapidement tous les deux. Les ſentimens ſont penſés : les penſées, qui naiſſent ſans effort comme les ſentimens, en ont

ont presque la chaleur : les pensées & les sentimens sont mis en action & en images.

L'Enthousiasme est nécessaire dans toutes les parties de la Littérature ; parce qu'il n'en est aucune, où l'imagination & le sentiment ne subordonnent souvent la raison : mais il y est nécessaire avec des proportions & des modifications, qui leur correspondent.

C'est cette convenance, plus ou moins parfaite, de l'Enthousiasme, avec les différentes parties de la littérature, qui caractérise les talens particuliers, plus ou moins parfaits.

L'Eloquence peut être le langage de la passion, qui parle dans sa propre cause.

Un discours, où la passion ne régne point, & qui ne l'excite pas, n'est point éloquent. Il appartient à la philosophie pour le stile, si le stile en est simple ; & il ne peut être qu'élégant, s'il est écrit dans le stile tempéré.

La Poësie imite le vrai-semblable dans ses fictions, dans les passions qu'elle met en œuvre, & dans les beautés de la nature, qu'elle réunit.

Les grands Poëmes ne peuvent être produits que par l'Enthousiasme, & non par les passions réelles ; parce qu'une seule passion

remplit toute l'ame, & qu'ils en imitent plusieurs.

Les Poësies, où régne une seule passion, comme les Satires de Juvenal, que l'indignation a dictées, appartiennent moins à la poësie qu'à l'éloquence.

La Poësie galante ne suppose presque qu'une imagination légére. C'est une ombre de la Poësie, comme la galanterie est une ombre de la tendresse.

L'Histoire est l'exposition des événemens importans & de leurs causes, de l'état des Arts & des Sciences dans tous les âges, & une représentation fidèle des Hommes illustres, qu'elle fait revivre, agir & parler; au lieu que la Poësie imite le vrai-semblable, l'Histoire imite le vrai; elle tient de la poësie dans les descriptions, & de l'éloquence dans les Harangues. Le talent qui lui est propre est plus rare que celui de l'éloquence & de la poësie, mais non moins réel.

Comme l'*Esprit Philosophique* ne met point les Philosophes à l'abri des passions véritables, ils peuvent être éloquens par occasion; mais ils ne peuvent être ni de bons Historiens, ni de grands Poëtes.

Il y a donc cette différence essentielle, entre les Belles-Lettres & les Sciences exactes, que celles-ci guidées par l'*Esprit Philosophique*, ont immédiatement l'instruction pour objet; au lieu que les Belles-Lettres, animées par le génie & éclairées par le goût, tendent directement au plaisir.

Les Sciences exactes ne parlent qu'à l'intelligence; elles bornent donc le plaisir à connoître, & dédaignent de plaire, si ce n'est par l'instruction.

Les Belles-Lettres embrassent tout l'homme. Ce sont des pensées, des peintures, des sons & des mouvemens: elles ne mettent donc l'instruction qu'au nombre des moyens de plaire & d'intéresser.

L'imagination & le sentiment emportent nécessairement la balance dans l'homme sur l'intelligence toute seule: ce qui frappe ces facultés toutes ensemble, ou qui les frappe l'une par l'autre, peut-il n'avoir que l'instruction pour objet? l'instruction exige le repos de l'imagination & du sentiment: elle n'est donc employée par les Beaux-Arts, qu'afin de rendre le plaisir utile.

Que les premiers Philosophes ayent été les

premiers Poëtes, je ne diſputerai point ſur des mots. Que s'enſuit-il néanmoins, ſinon que ces Hommes ſages ayant obſervé que les images, les ſons, les mouvemens & l'harmonie avoient plus de pouvoir ſur les Hommes que le langage auſtére de la raiſon, ils firent de cette obſervation l'uſage qu'ils en devoient faire, afin de leur inſpirer la vertu?

La Religion fait des Beaux-Arts le même uſage qu'en a fait la Philoſophie: elle met en œuvre la Poëſie, la Muſique & la Peinture dans les Temples ſacrés. L'idée de piété n'eſt pourtant point liée eſſentiellement avec l'idée de Peinture & de Muſique; & elle l'eſt avec celle de Poëſie, à peu près comme celle d'Inſtruction.

Mais que l'on me diſe ce que c'eſt qu'une Poëſie, qui ne touche point, & qui eſt dépourvûe d'images, & une Philoſophie qui ne tend point à la connoiſſance de la vérité?

Permettez-moi, je vous prie, Monſieur, une ſuppoſition, qui peut-être répandra ſur nôtre ſujet de grandes lumiéres.

Si le Ciel avoit donné à quelqu'un des Hommes une ame auſſi parfaite que le permet le rang des ames dans l'ordre des Eſprits, tou-

tes

tes ſes facultés intellectuelles ſeroient, ſans doute, dans la proportion & dans l'équilibre le plus heureux. Cet Homme, le plus grand génie poſſible, à n'envisager que les dons naturels, ne ſeroit donc point naturellement porté à la Philoſophie.

La deſtination eſſentielle de l'Homme, eſt moins à connoître qu'à jouïr, comme le démontrent ſa conſtitution mi-partie de corps & d'eſprit, la conſtitution organique de ſon corps, & la deſtination directe de ces deux facultés de ſon ame ſi puiſſantes ſur lui, l'imagination & le ſentiment. La raiſon lui a été donnée pour être éclairé dans l'uſage des plaiſirs, dont les ſens & l'imagination ſont les organes, & non pour détruire l'action de ces facultés. Le génie ſupérieur que nous ſuppoſons, ſe feroit donc violence en ſe voüant à la Philoſophie: forcé de réduire ſon imagination & ſes ſens dans un état preſque paſſif à l'égard de ſa raiſon, il renonceroit à des plaiſirs prochains & faciles, pour atteindre à une gloire preſque étrangére.

Si par une étonnante réſolution il ſe livroit néanmoins à des ſpéculations philoſophiques, la découverte de la vérité le flateroit, & ce

 plai-

plaisir deviendroit d'autant plus piquant, que ces connoissances acquerroient plus d'étendue, & que l'imagination & le sentiment, affoiblis par l'inaction & la dépendance, le distrairoient moins : peut-être parviendroit-il à préférer ce plaisir à tout autre, & enfin à ne vouloir parler qu'à l'intelligence, n'aspirant à plaire que par l'instruction, ce qui est, comme nous l'avons observé, le propre des Sciences exactes, c'est-à-dire, *le Caractère Philosophique.*

Mais plaçons dans la même carriére un autre Homme doüé d'une intelligence aussi forte & aussi active, avec une imagination moins vive & une sensibilité moins délicate; il y fera des progrès d'autant plus rapides, qu'il lui en coutera moins d'assujettir ces deux facultés à la raison. Tout conspire donc, Monsieur, à justifier la définition que j'ai donnée de l'*Esprit Philosophique*: on ne perce *jusqu'à la racine des vérités*, qu'en faisant régner la raison sur toutes les facultés de l'ame.

On dira peut-être, que la Question proposée, *si l'Esprit Philosophique est plus utile que nuisible aux Belles-Lettres*, devient inepte, dès que l'on admet la définition que j'ai donnée de ce caractére d'Esprit.

Eh

Eh quoi, Monſieur? l'Académie des Jeux-Floraux n'a-t-elle pas pû demander, que l'on en fixât la notion? & parce qu'elle a voulu encore que l'on examinât s'il nuit plus au Belles-Lettres, qu'il ne les aide, a-t-elle défendu de le définir exactement? *L'Eſprit Philoſophique* quoiqu'incompatible dans la même perſonne avec le génie des Belles-Lettres, de maniére qu'ils ſe détruiſent mutuellement dans ſon ame, peut néanmoins leur rendre ailleurs des ſervices importans. Que de définitions inexactes n'en a-t-on pas données? des Ecrivains d'une grande réputation le diſtinguent à peine de la direction au vrai, qui eſt eſſentielle au goût & au génie; & alors je le demande à mon tour, que devient le problême propoſé par cette Académie célébre? n'eſt-ce pas comme ſi elle avoit demandé, s'il eſt plus utile à ceux qui cultivent les Belles-Lettres d'être raiſonnables, que de ne l'être point?

Mais cet Homme extraordinaire, que nous avons d'abord ſuppoſé, ſeroit également diſpoſé par la nature à être frappé du côté de l'imagination & du ſentiment; & il tendroit également à communiquer ſes impreſſions aux autres: peu porté à la Philoſophie, il le ſeroit de

tout le poids de ſon ame vers les Belles-Lettres; il n'auroit point de talent littéraire diſtinct, parce qu'il ſeroit également diſpoſé à les avoir tous. L'attrait pour la Poëſie ſuppoſe l'imagination plus forte que les autres facultés de l'ame. La vocation à l'Eloquence annonce cette ſupériorité dans le ſentiment; & le talent de l'Hiſtoire, qui tient des deux précédents dans une proportion à-peu-près égale, a plus de liaiſon qu'aucun d'eux avec l'Eſprit Philoſophique. Une détermination du hazard ſuffiroit néanmoins pour fixer ſon choix: un Diſcours à prononcer, un Poëme à faire, un morceau d'Hiſtoire à écrire, donneroit à ſon Génie le caractére de talent.

Ces différentes Vocations littéraires ainſi marquées, la *Logique d'inſtinct*, qui en eſt inſéparable, forme en elles avec les autres facultés de l'ame une lumiére commune & conforme à leurs objets: c'eſt par elle que le Génie eſt guidé dans ſa marche la plus impétueuſe, & dans ſon action *créatrice* la plus féconde. Par elle il donne ſans effort à ſes productions, de l'ordre, des proportions & de la juſteſſe. Oſera-t-on dire que l'*Eſprit Philoſophique* n'eſt autre choſe que le Gout? le Gout connoit les régles

par

par le ſentiment, que *l'Eſprit Philoſophique* rejette: c'eſt donc le Gout qui donne la vie aux fictions des Poëtes, qui met la perſuaſion dans les diſcours de l'Orateur, & de l'*entente* dans les tableaux de l'Hiſtorien.

L'Eſprit Philoſophique définit & analyſe ſans ceſſe; il remonte des effets aux cauſes, il deſcend des cauſes aux effets: toujours en garde contre l'opinion, il n'eſt ſatisfait que de l'évidence; il eſt aſſujetti à l'ordre, à la préciſion, & à la méthode. Mais du ſein de la méthode même naît l'embarras dans ſes ouvrages: ils ſont hachés par des diſcuſſions incidentes, qui forment des routes fatigantes à parcourir.

Les Ecrivains de ce caractére évitent l'éclat & la délicateſſe dans l'expreſſion, autant que la rudeſſe & l'impropriété: ils craignent également de flatter & de choquer l'imagination & les ſens; ils ſe réduiſent à une diction ſimple, modeſte & uniforme: ils voudroient communiquer leurs penſées, au lieu de les exprimer.

Le Génie des Belles-Lettres, au contraire, ſe borne ordinairement aux effets, & remonte rarement aux cauſes: preſque toujours content d'expoſer, il s'en tient à la certitude de ſentiment, qui eſt plus près de l'Homme & plus agiſ-

agiſſante ſur lui : il ſe contente d'un vrai commun & ordinaire, mais embelli par tous les charmes de la diction : l'autorité & la vraiſemblance ſont pour lui des armes puiſſantes. Il part avec aſsûrance d'après les opinions généralement reçûes, comme d'après les vérités démontrées ; & non moins hardi que rapide dans ſa marche, il ne ſe détourne qu'en faveur de l'agrément & de la variété.

Un Homme uniquement né pour la Philoſophie ne pourra jamais faire des Ouvrages même médiocres de Poëſie & d'Eloquence, à moins que dans ce dernier genre il ne fût éclairé par la paſſion. L'imagination & le ſentiment ſont accablés dans ſon ame, ſous le poids de la raiſon prédominante, & n'ont ni force ni activité.

Mais le Poëte Lyrique de l'Enthouſiaſme le plus fougueux ne ſeroit pas auſſi malheureux dans ſes efforts, en s'attachant à la Philoſophie : moyennant une contrainte auſſi pénible qu'obſtinée il éteindroit en lui-même le feu précieux de l'imagination & du ſentiment, & il ſe plairoit enfin dans l'étude des Sciences exactes, pour leſquelles il acquerroit, de jour en jour, plus de facilité.

L'Hom-

L'Homme uniquement né pour la Philosophie ne pourroit devenir Orateur ou Poëte, qu'en établissant en lui-même un équilibre, que la nature n'y auroit point mis; ce qui ne se peut; & le Poëte même Lyrique, afin de devenir propre à la Philosophie, n'auroit besoin que de détruire en lui-même cet équilibre, ce qui n'est pas impossible.

Les Beaux-Arts ont une théorie, qui est le plan des routes que les grands Maîtres s'y sont tracées. *L'Esprit Philosophique* transporté de la Philosophie dans les Belles-Lettres y peut suivre les routes & perfectionner même la théorie des Beaux-Arts par des observations fidéles. Ainsi se donnera-t-il peut-être un air inventeur dans le dessein des ouvrages, par l'usage industrieux de ses découvertes: mais il ne se tracera point des routes véritablement nouvelles; & dans tous les genres de la Littérature il se décélera lui-même, dans l'exécution, par sa sécheresse & par sa froideur.

Attaché à l'Eloquence, il n'est pathétique ni dans le délibératif, ni dans le judiciaire: & trop orné dans le genre même démonstratif, il n'y sçait point fondre les deux autres, afin de le rendre intéressant.

Plus

Plus malheureux dans la Poësie, si ses Héros parlent dans l'Epopée, ce sont des Déclamateurs sur la vertu, plutôt que des cœurs vertueux. Son Stile étincelle sans chaleur, & manque de noblesse par trop de fard.

Ses Tragédies sont des analyses des passions tragiques, & des recueils de maximes & de sentences.

Ses Comédies n'offrent que des portraits singuliers, dont la vérité ne sçauroit être saisie que par la réflexion; au lieu de présenter des caractéres généraux formés par la réunion des traits *analogues*; il ne supplée à la fougue de l'Ode que par des traits épigrammatiques placés à la fin de chaque strophe.

Aussi peu propre à la Pastorale, il ne donne à ses Courtisans travestis, que des Troupeaux & la houlette.

Au lieu que l'Histoire dans les grands Ecrivains est remplie de vie & d'intérêt, & joint la dignité du stile à l'importance des événemens; au lieu qu'elle associe le Lecteur aux conseils des Roix & des Généraux, & le rend le spectateur des Siéges & des Batailles, écrite par un Philosophe elle est glacée quoique brillante: c'est un squelette couvert de dorure; il prête

ses

ses vûes, sa politique, ses réflexions aux grands Hommes de tous les siécles, & il ne fait que raconter, lorsqu'il faudroit peindre.

L'Esprit Philosophique enfin, privé de produire dans les Belles-Lettres, est réduit à ne pouvoir juger des productions du Génie, que par raport à l'ordonnance, dans laquelle il peut l'imiter par la réflexion; & si le Génie s'étant élevé au dessus des régles, par des hardiesses heureuses, s'est frayé des sentiers nouveaux, il n'a droit d'en juger, que d'après le Goût.

La plupart des Sçavans, dit un Critique * célébre, préférent l'Esprit méthodique & judicieux, au fécond & au sublime; il n'en faut pas être surpris: chacun peut renfermer ses observations dans les étroites bornes de l'art; mais les démarches du Génie étant variées, comme la nature même, ne sont point du ressort d'une critique bornée.

Le Gout, de même que le Génie, suppose l'accord de l'Esprit & du Cœur. Le Goût dans les grands Ecrivains, & dans les bons Critiques, est le Génie lui-même considéré passivement. C'est un sentiment mêlé de lumiére, qui a besoin, lorsqu'il est seul, d'être mis en mouvement, & pour ainsi dire, allumé par l'action d'un

* *Pope.*

d'un Génie étranger. C'eſt, en un mot, en le diſtinguant du Génie, une proportion de meſure & de ſenſibilité, ſans activité propre, entre toutes les facultés de l'ame.

Ainſi, Monſieur, au lieu que toutes les facultés de l'ame agiſſent dans le Génie & y *réagiſſent* ſur elles-mêmes, dès-qu'il eſt frappé par les objets propres à donner de l'Enthouſiaſme; au lieu qu'un grand Ecrivain peut artificiellement l'exciter lui-même; l'imagination & le ſentiment, dans un Homme qui n'a que du Gout, ne peuvent être affectés par rapport aux Belles-Lettres, que par l'imagination & le ſentiment d'un autre Homme.

Ainſi le Gout dans un Homme de Génie qui travaille, eſt la proportion plus ou moins parfaite qui ſe trouve entre le plaiſir que lui donnent ſes productions & leur mérite réel; & il eſt à l'égard de lui-même, lorſqu'il examine ſes Ouvrages, & que le feu de la compoſition eſt éteint, dans le même cas que celui qui n'a que du Goût, & qui lit l'ouvrage d'un autre.

Qu'un Génie vraiment ſupérieur choiſiſſe donc entre la Philoſophie & les Belles-Lettres: il a tous les talens littéraires à ſon choix, & la gloire même des Philoſophes: il pourra, s'il

les

les méne de front, laisser peut-être derriére lui de bons Esprits ; mais il n'ira jamais aussi loin dans aucun genre, que s'il étoit fixé à celui-là seul. Le Génie des Belles-Lettres s'éteint au Portique, & le phlegme Philosophique se dissipe sur le Parnasse.

Mon imagination m'a fourni, Monsieur, une image, qui semble mettre tout mon Systême sous les sens.

Je suppose que Mr. de Vaucanson eût fait un Clavessin organique, qui par la différence du jeu de ses ressorts rendit avec fidélité des airs principalement représentatifs de Sons naturels & artificiels, & quelquefois passionnés ; des airs principalement passionnés & quelquefois représentatifs des Sons naturels & artificiels, & enfin des Airs, où le Géometrique de l'harmonie plus marqué que dans ceux des deux premiéres espéces, tiendroit d'elles néanmoins dans une proportion à peu près égale. Voilà, Monsieur, les trois talens littéraires, le Poëtique, l'Oratoire & l'Historique, assez clairement désignés.

Donnons à ce Clavessin organique trois détentes extérieures, dont l'une, propre au Poëte, s'appelle imagination ; la seconde, propre à l'Orateur, s'appelle sentiment ; & la derniére, pro-

propre à l'Hiſtorien s'appelle mémoire. Leur ébranlement, ſuivi par le jeu des reſſorts intérieurs, ſera appellé Enthouſiaſme.

Ce jeu ſe communiquant ſans confuſion d'un ordre de reſſorts à l'autre, produira entre les trois une action & une *réaction* réglée, qui ne finira qu'avec l'air commencé. Voilà l'ébranlement & l'action *créatrice* des talens.

Il faut mettre une différence entre ce Claveſſin, dont telle ou telle détente a été particuliérement ébranlée, & ce même Claveſſin ſortant des mains de Mr. de Vaucanſon: dans ce dernier cas, c'eſt le Génie naturellement auſſi parfait qu'il peut l'être; les détentes ne ſont pas plus faciles l'une que l'autre; & tous les reſſorts ont un égal degré d'activité. Qu'une des trois eſpéces de reſſorts ſoit particuliérement ébranlée, & il ſe formera un talent diſtinct.

Plaçons maintenant un Claveſſin ordinaire dans une telle ſituation, à l'égard du précédent, que tous les deux étant montés à un parfait *uniſſon*, les vibrations du premier ſe communiquent néceſſairement aux cordes du ſecond; voilà le *paſſif* du Génie.

Ces deux Claveſſins ſont inſéparablement aſſociés, dans tout *compoſiteur*; de ſorte que

lorſ-

lorsque l'on dit, que tel Ecrivain a du Génie, sans avoir du Goût, c'est parce qu'on ne s'apperçoit pas que le Génie parfait est inséparable du Goût excellent, & que s'il arrive qu'un Ecrivain excelle dans une chose & qu'il soit inférieur dans une autre, quoique rélatives au même travail, c'est parce que le Clavessin *actif* chez lui, dans quelqu'une de ses octaves, n'étant pas entiérement juste, le *passif* qui y correspond & qui est au même point, ne se plaint pas; & que si ensuite cet Ecrivain corrige ce qu'il a fait de défectueux, c'est parce que le Clavessin actif se trouvant mieux monté, le passif l'est mieux aussi.

Peu de personnes ont en elles-mêmes les deux Clavessins exactement montés; & dans celles qui n'ont que le Clavessin passif, il est rare encore que toutes les cordes y soient parfaitement d'accord.

Voilà, Monsieur, à peu près, tout mon Systême par rapport au Goût & au Génie. Il est vrai que, dans cette image, il ne se trouve aucune comparaison entre eux & l'*Esprit Philosophique*. Il seroit beau véritablement d'y pouvoir remarquer la raison, qui prédomine habituellement sur toutes les facultés de l'ame, &

 qui

qui les tient dans la dépendance naturellement, ou par la force de l'habitude. Mais y a-t-il dans le monde ſenſible quelque choſe qui puiſſe avoir une reſſemblance parfaite dans ſes effets, ſoit naturels, ſoit induſtriels, avec les opérations de l'Ame? non ſans doute; & je n'ai peut-être été que trop loin dans l'Hypothèſe que j'ai inventée. Je laiſſe à un auſſi profond Géomêtre que vous, & à un auſſi parfait Méchanicien que Mr. Vaucanſon, à juger de ſa juſteſſe, ou du peu de cas que peut-être elle mérite qu'on en faſſe.

Je ſuis, &c.



AR-

ARTICLE HUITIEME.

MON INSOMNIE.

Je donne ce titre à quelques pensées qui me vinrent la nuit derniére.

UN grand parleur sans vanité & sans amour propre, s'il existoit, s'ennuyeroit prodigieusement lui-même.

* * *

On doit pardonner aux sots de dire quelques sotises; il seroit dur de les condamner à un perpétuel silence.

* * *

Tel Ecrivain qui sans cesse apostrophe ses Lecteurs, pourroit leur parler au singulier, sans manquer beaucoup à l'exactitude.

* * *

Que d'Ouvrages qui cotoyent le plat! je m'impatiente qu'ils y soient arrivés, pour ne plus les lire.

* * *

Tel brille dans une cotterie, qui paroit sot dans

dans une autre, où l'on n'a pas la clef de son esprit.

* * *

Il fut un tems, où le titre de *Théologien* n'étoit pas une injure.

* * *

Je voudrois que les grands parleurs écrivissent au lieu de tant discourir; on en feroit quitte pour ne pas les lire; ce moyen feroit peut-être un coup mortel à leur babil.

* * *

Littérateurs du siécle passé, vous étiez heureux! *Ménage*, tu ne prononçois point de mot grec qui n'inondat ton cœur d'une vive joye! Aujourd'hui les Philosophes creusent leurs cerveaux par des raisonnemens qui trouvent des contradicteurs & les laissent eux-mêmes dans le doute. Un argument peut être un sophisme, mais un mot grec est un mot grec.

* * *

Chose étonnante! Les mariages sont rares, la population diminue, & la troupe des filles vaporeuses augmente tous les jours.

* * *

Ce sont les Traités de paix plutôt que les Loix

Loix que je compare aux toiles d'araignée, bonnes pour retenir ceux qui n'ont pas assez de force pour les rompre.

* * *

Point de nom de secte, d'état, de peuple qui ne puisse avec le tems dégénerer en injure. Tel a été le sort des mots, *Tyran*, *Partisan*, *Gascon*, *Juif*, &c. Un inconnu s'aproche; Qui êtes-vous? Un honnête homme de Normandie. Le contraste est tel qu'un éclat de rire est vôtre réponse. Insensiblement on ajoute au nom d'une certaine espéce d'hommes, l'idée accessoire des vices qui la distinguent. Que les langues seront fertiles en injures, si le monde dure encore vingt mille ans!

* * *

Voulez-vous passer pour homme de gout? ayez l'air très attentif quand on vous parle, quoique vous ne compreniez rien à ce qu'on vous dit.

* * *

En mille choses comme en amour, les plus fols sont souvent les plus sages.

* * *

La ſenſualité eſt le tombeau du ſentiment.

* * *

Six chevaux Danois trainent dans un ſuperbe caroſſe le vieux *Creſus* qui le remplit de ſa lourde rotondité. Mauvaiſe foi, dureté, extorſions, tels ſont les échelons de ſa fortune, & les ſucs qui nourriſſent ſon embonpoint. En un mot c'eſt le fripon le plus diſtingué de la Capitale. Voilà ce qui explique les regards de dédain qu'il lance ſur les paſſans.

* * *

J'ai vû *Ariſte* ſemer de l'argent ſur un grand chemin, & ſe cacher derriére la haye, pour obſerver, ſans être vû, la joye du payſan qui le recueilloit. Il y a des Royaumes Electifs ſur la terre, & *Ariſte* n'eſt pas Roi!

* * *

L'embuſcade du tête à tête eſt furieuſement à craindre avec un ſot qui a lu. C'eſt une des plus grandes épreuves de la vie humaine.

* * *

Le plus ſûr moyen de ſoutenir la réputation uſurpée d'homme d'eſprit eſt de parler obſcurément. Un ſot, ſans vouloir vous faire ſa cour, ſe croit obligé de rire avec un air fin, d'un

d'un galimathias ſententieux, qu'il n'entendra pas mieux que vous.

* * *

Je borne ici ces refléxions, par la crainte d'imiter la foule des Auteurs qui s'ôtent le ſommeil pour le donner aux autres.

GENEVE.



ARTICLE NEUVIEME.

LES CHAMPS ELISE'ES.

Allégorie. *

LE Philoſophe Eleuthère étant deſcendu au Royaume de Pluton, s'approcha de Minos; & lui tint ce diſcours: Sage & équitable Juge des Ombres, je reconnois que mon ame flottante a vécu dans le doute ſur toutes les choſes qui ſe paſſent ici-bas. Cependant je cherchois ſincérement la vérité, & quoi qu'en diſent certains eſprits chagrins & peu charitables, je n'ai jamais été aſſez fou pour travailler de gaieté de cœur à m'aveugler ſur des matiéres ſi importantes. Mais ſi je conſidérois d'un côté, que la plupart des hommes ne peuvent guére être retenus dans le devoir, ou corrigés de leurs vices, que par la crainte & par les peines; d'un autre côté, la bonté qui eſt eſſentielle aux Dieux, ne me permettoit pas de croire qu'ils puſſent condamner leurs créatures à de longs ou éternels ſupplices. Vous allez

* Par Mr. *De Vatel.*

allez éprouver, lui dit Minos, que les Dieux ont égard à la pureté de l'intention. Ils ont pitié de votre foiblesse & de vos doutes; je veux vous mettre à portée de connoître par vous-même leur sagesse & leur bonté, toujours inséparables de leur justice. Voyez-vous ces Ombres que l'on améne à mon Tribunal? Elles sont souillées de bien des vices de tout genre. Il vous paroit sans doute, que la bonté des Dieux pourroit leur pardonner les fautes qu'elles ont commises sur la terre, & qu'en les admettant dans les Champs-Elysées, nous en ferions en même tems des créatures heureuses & estimables. Je vais, avant que de les juger, les faire introduire avec vous dans ce séjour des Bien-heureux: observez bien ce qui arrivera.

A ces mots, les Ministres de Minos conduisent Eleuthère dans ces Jardins délicieux, demeures éternelles des Héros & des hommes vertueux. Une lumiére divine le pénétre, l'éclaire, le rend capable de considérer plusieurs objets à la fois, & d'en porter des jugemens certains. On fait entrer avec lui ces Ombres, qui n'avoient point encore paru au Tribunal de Minos, un Injuste, un Hypocrite, un Méchant,

chant, un Avare, un Orgueilleux, un Querelleur, un Envieux, un Dissolu, une Coquette, une Femme du grand monde, vaine, frivole & dissipée. Le Philosophe les observe; il espére qu'enchantés de tout ce qui va s'offrir à leurs yeux, ils renonceront à leurs égaremens & se rendront dignes de cet auguste & bienheureux séjour.

Que vois-je? s'écria l'Avare: Voici un Pays riche & fertile: j'y réparerai mes pertes par mon industrie, & j'amasserai de nouveaux trésors. Eh! mon ami, lui dit Socrate qui se trouva en son chemin, d'où venez-vous avec de pareilles idées? Je ne sçai, dit l'Avare; je m'étois embarqué pour les Indes, avec une riche cargaison, dont je me promettois un profit immense; une tempête s'est élevée: la mer a englouti le Vaisseau, l'Equipage, &, ce qui est plus déplorable, toutes mes richesses. Mais puisque je vis encore & que je me trouve dans un bon Pays, j'en amasserai de nouvelles, sans cesser de regretter celles que j'ai perdues. Vous n'en aurez pas besoin, dit Socrate: ces Jardins produisent en abondance tout ce qui est nécessaire à leurs habitans; il est permis à chacun de prendre ce qui est à son usage: tout est

com-

commun parmi nous. Quoi! réprit l'Avare, je n'aurai rien à moi? Je ne me verrai pas plus riche que mon voisin? Je n'aurai pas le plaisir de compter mon or & mon argent? Nous ne possédons rien en propre, lui répondit Socrate; l'or & l'argent ne servent ici qu'aux ornemens. Que ferions-nous de monnoie? Chacun trouve sous sa main tout ce qu'il peut désirer. Ha! laissez-moi sortir, s'écria notre Harpagon. Point de coffre fort! Point d'or ni d'argent! laissez-moi courir, & j'en irai chercher jusques dans le Tartare. Il fuit; & Socrate abordant Eleuthère, ils commencérent un entretien plein de charmes. Leurs discours n'étoient plus des doutes & des recherches pénibles; toutes leurs paroles étoient des oracles, & annonçoient des vérités sublimes.

Tout-à-coup ils furent interrompus par un vacarme inouï dans ces lieux. Le Querelleur avoit mis l'épée à la main, & s'escrimoit d'estoc & de taille. Une troupe d'Ombres le regardoient en pitié, ou rioient de ses mouvemens convulsifs. Poltrons! leur crioit-il, approchez, & mesurez vos armes avec les miennes, si vous l'osez. Mais quoi! personne n'en a le courage. Je me deshonorerois, si je res-

tois

tois en si mauvaise compagnie. Il partit; & le Philosophe avançoit dans les Jardins, lorsqu'un homme de petite apparence se rencontrant devant l'Orgueilleux, celui-ci le poussa rudement, en lui disant: Faquin, ôte-toi de mon chemin. Messieurs, ajouta-t-il, où est donc le quartier des honnêtes gens? Je ne vois presque ici que de la canaille. Qu'appellez-vous canaille & honnêtes gens? lui demanda Socrate. Et mais ..., dit-il, les honnêtes gens sont ceux dont l'extraction est illustre. L'extraction de tous les hommes est la même, répondit Socrate. Ne descendent-ils pas tous d'un premier Pére? J'ai peine à le croire, reprit l'Orgueilleux; mais quoi qu'il en soit, j'appelle honnêtes gens, ou gens de condition, ceux qui descendent de quelque homme célébre, qui, dans les tems reculés, a sçu s'élever au-dessus des autres. Eh bien! dit Socrate, ceux d'entre ces hommes célébres, qui ont dû leur élévation à leur vertu, se trouvent ici; mais ils n'y voyent pas tous leurs descendans. Là-dessus, ils furent joints par une troupe dans laquelle Confucius, plusieurs Empereurs de la Chine, Tite, Trajan, Marc-Aurele, se trouvoient mêlés avec des Philosophes de la plus com-

commune naiſſance, tels qu'Epictete; de ſimples Soldats, & des Laboureurs recommandables par leurs talens & leurs vertus. Que vois-je? s'écrioit notre homme: ſommes-nous ici aux *Saturnales?* Mon ami, lui dit Horace, on fut obligé d'admettre des Plébeïennes au nombre des Veſtales, parce que les Familles Patriciennes n'en fourniſſoient plus guéres. *Mon ami*, reprit l'Orgueilleux en ſe redreſſant; depuis quand, s'il vous plait? Vous n'avez pas trop l'air d'un homme de qualité. Oh! lui dit Socrate, fuſſiez-vous iſſu des Rois de Perſe, votre nom ne ſera jamais auſſi illuſtre que celui d'Horace. *Horace?* dit-il; je ne connois point ce nom-là. Mais puiſque les Empereurs s'encanaillent ici, je n'y voudrois pas demeurer avec eux. Vous trouverez, dit Socrate, une compagnie plus illuſtre dans le Tartare; & on lui permit d'y aller.

Où eſt la table? où eſt le buffet? crioit cependant le Diſſolu: C'eſt trop perdre de tems; je m'ennuie de vos converſations, & je ne me proméne que pour gagner de l'appétit. On lui ſervit des fruits délicieux. Que m'offrez-vous là? dit-il: Je dédaigne ces productions ſimples de la Nature; mon palais eſt accoutumé aux

ra-

ragoûts & aux mets recherchés. Nous n'avons point ici de Cuisiniers, lui dit Hippocrate, ni par conséquent de Médecins. Nous ne mangeons que pour vivre, & nous méprisons la volupté grossiére de la table. O misérables! s'écria le Gourmand, vous ne connoissez donc pas le bien suprême. Et des vins? en avez-vous des bons côteaux? Nous ne buvons, lui dit-on, ni vins ni liqueurs enyvrantes. Tout ce qui suspendroit l'usage de notre raison, diminueroit notre bonheur. Là-dessus, il se retiroit précipitamment, lorsque rencontrant la Coquette en son chemin: Venez, Madame, lui dit-il, venez, vous me ferez compagnie: je ne trouve ici que des sots & des ignorans; allons chercher un bon cuisinier. Passez, yvrogne, lui dit-elle; votre seule présence pourroit m'échauffer le teint; & j'ai ici de brillantes conquêtes à faire. J'en veux sur-tout à Tite; je prétens lui faire oublier la belle Bérénice. Madame, lui dit Tacite, vous y perdrez vos peines. Tout galant qu'a été notre grand Empereur, il ne vous regardera pas: des beautés plus sublimes l'occupent aujourd'hui. Comment donc? dit-elle; est-il peut-être avec Vénus & les Graces? N'importe; essayons. Il est occupé, re-

prit

prit Tacite, de la perfection elle-même: les beautés périssables & imparfaites ne le touchent plus. Ha! dit la Coquette, que je suis bonne de m'arrêter avec ce raisonneur. En disant ces mots, elle s'avança dans un bosquet, en minaudant, & en lorgnant sur-tout les Héros de taille avantageuse. Mais voyant que personne ne la regardoit, ni ne l'approchoit pour lui parler d'amour: Ciel! dit-elle, je vois trop qu'il n'y a ici que des Ombres; & rougissant de dépit, elle prit le chemin de la porte.

L'Hypocrite, marchant d'un air composé, la tête baissée, se trouva sur son passage. Il la lorgna du coin de l'œil, & lui adressa quelques paroles doucereuses. Ah! dit-elle, un dévot! la conquête seroit trop facile, & elle passa dédaigneusement. Notre homme, cachant sa mortification & son dépit, vint joindre une compagnie qu'Horace entretenoit agréablement. Mon Dieu! dit-il au Poëte, quel air de gayeté régne donc ici? Cela sent bien encore le monde & les profanes. Comment donc? dit Horace en riant: Minos nous envoye-t-il un Censeur dans les Champs Elysées? Eh! mon ami, je vous prie, où voulez-vous que régne la joie, si ce n'est dans le séjour des Bienheu-

heureux ? L'Hypocrite ſoupira, leva les épaules, & ſe tournant d'un autre côté : Comment cet homme ſe trouve-t-il ici ? dit-il à Virgile, il a tout l'air d'un libertin & d'un impie. Mon ami a été un peu libertin pendant ſa vie, lui dit Virgile ; mais ſa belle ame n'a pas eu de peine à ſe dépouiller de ſes foibleſſes, & elle a été reçue ici. Pourquoi ſa gayeté vous choque-t-elle ? Cette diſpoſition ſied bien aux Heureux. Ah ! répondit-il, je croyois que l'on ne s'occupoit ici que de choſes graves & ſublimes. Eh ! ſans doute, dit Virgile ; c'eſt cela même qui nous réjouït. La bagatelle ne produit qu'une folle yvreſſe ; le beau & le ſublime nous rempliſſent d'une véritable joie. Quittez cet air compoſé. On n'affecte rien ici : chacun de nous lit dans le cœur de ſes compagnons. L'Hypocrite porta la main ſur ſa poitrine : Quoi ! dit-il, je n'aurai pas le plaiſir de paſſer ici pour un homme d'une ſainteté remarquable ? Je ne parviendrai pas à mes fins, ſous des déhors bien ménagés ? Je ne pourrai décrier ceux qui me déplairont, ou qui me feront ombrage ? Ce ſéjour ne me convient pas. Il eſſaya de rendre ſuſpects les ſentimens & les mœurs de Virgile & d'Horace ;

mais

mais voyant que perſonne ne l'écoutoit, il ſe retira confus & plein de rage, joignant encore les mains, & levant les yeux au Ciel par habitude.

Cependant l'Injuſte & le Méchant s'étoient ligués enſemble, pour nuire aux habitans des Champs Elyſées. Le premier cherchoit tous les moyens de les priver des biens dont ils jouïſſoient, & de s'en rendre le ſeul maître; l'autre ſe préparoit à le ſéconder, pour le ſeul plaiſir de nuire: il ourdiſſoit des intrigues, il s'efforçoit de brouiller des amis, & il s'en promettoit un ſpectacle charmant. Mais ne tardant point à reconnoître que toutes leurs machinations étoient impuiſſantes, ils s'en allérent dans le Tartare, pour y ſatisfaire leurs goûts & y exercer leurs talens.

L'Envieux s'étoit retiré ſeul dans un coin, d'où il jettoit de tems en tems des regards louches ſur les Héros & les Bienheureux, & les en détournoit auſſi-tôt. Il maigriſſoit à vue d'œil; ſa jauniſſe avoit augmenté de vingt nuances. Enfin ne pouvant plus ſupporter la vue de tant d'ames heureuſes, il traina ſon hideux ſquelette juſqu'aux lieux de ténébres, où il rejoignit ſes ſemblables.

Voici des Jardins dont on pourra faire quelque chose, disoit en entrant la femme dissipée & frivole. Nous donnerons à ces parterres un air plus gai, plus joli. Des Arbres fruitiers! Ha! fi! Eh! Messieurs, qu'on les relégue dans une Métairie! Pour moi, j'aime les labyrinthes, les grottes & les lits de gazon. Mais où est donc la Sale de l'Opéra, le Bal? Et l'Opéra Comique, irons-nous l'entendre? O l'aimable folie! Son inventeur est ici sans doute. Mais qu'entens-je? O Ciel! faites taire cette musique. Elle est assez harmonieuse; mais ses tons visent au sérieux: elle m'excéde; en vérité, j'y perdrois toute ma gayeté. Eloignons nous; allons joindre ces hommes dans ce bosquet. Ah! ce sont des Romains! j'y trouverai sans doute Ovide & Catulle. Bon jour, Messieurs, je brûle de vous connoître; quoiqu'à dire vrai, je vous soupçonne un peu de n'être pas assez sçavans en frivolité: vous n'êtes pas du bon ton; je veux vous y former. Horace, qui n'entendoit rien à ce discours, continuoit cependant son entretien avec Ciceron & Virgile. Mais en vérité, dit la Dame, je crois que ces gens-là raisonnent. Quelle horreur! De la raison! on en met donc ici par-tout? Com-

ment n'y périt-on pas d'ennui? De la raiſon! ce mot ſeul me donne des vapeurs. Ah! je me meurs! que l'on m'emporte d'ici. On ſe hâta de la tirer d'un lieu dont le ſéjour lui convenoit ſi peu.

Eleuthère frappé de tout ce qu'il venoit de voir, retourna promptement auprès du Juge des Enfers. Sage Minos, lui dit-il, je reconnois mon erreur. Je ſuis trop convaincu qu'un grand nombre de miſérables mortels ſe rendent eux-mêmes incapables de goûter le bonheur. J'adore la juſtice & la ſageſſe des Dieux; mais il me reſte encore un doute. La bonté ſouveraine des Dieux ne doit-elle pas les porter à hâter l'amendement de ces malheureux, & à abréger ainſi leurs peines?

Bornez votre curioſité, lui dit Minos. Vous avez des preuves convaincantes de la ſageſſe & de la bonté des Dieux; ne pouvez-vous pas vous repoſer ſur eux de ce qu'ils ont à faire, & être pleinement perſuadé qu'ils agiront en tout d'une maniére convenable à leur ſouveraine perfection?

ARTICLE DIXIEME.

L'HOMME INDOLENT. *

IL n'y a point de tournure d'eſprit ni de caractère qui rende un homme moins propre à remplir les devoirs de la Société, que l'indolence. Un homme pareſſeux eſt un vrai blanc dans la création: il ſemble qu'il n'a été créé pour aucune fin, & qu'il ne vit pour aucun objet. Il ne peut entreprendre aucune occupation, ni embraſſer aucune profeſſion, parce qu'il n'aura jamais l'activité néceſſaire pour la ſuivre. Il ne réuſſit à rien, parce qu'il ne continue rien. Il ſera méchant mari, méchant pére, méchant parent, parce qu'il ne ſe donnera aucun mouvement pour empêcher ſa femme, ſes enfans, ſa famille de mourir de faim. Il ne ſera pas meilleur ami, parce qu'il ne remueroit pas d'ici là quand il s'agiroit de la deſtruction de l'Univers. S'il eſt né pauvre, il le ſera toujours, & finira vraiſemblablement ainſi ſa vie.

S'il

* Cette Piéce eſt traduite de l'Anglois.

S'il s'embarque dans le Commerce, il ſera banqueroute; s'il a du bien, ſon Intendant ſera une fortune immenſe, tandis que lui-même mourra en priſon où ſes dettes l'auront confiné.

Il faut conſidérer que la nature ne nous a pas mis en ce monde dans un état de perfection; elle nous a ſimplement donné la faculté de nous perfectionner; ce qui nous dicte que nous avons beaucoup à travailler pour devenir meilleurs. Peu de gens ſont nés tout-à-fait idiots. Si dans ſon état on n'atteint pas aux talens ſupérieurs, on peut du moins le remplir décemment; c'eſt à quoi l'on parvient par une patience ſuivie. La perſévérance vient à bout de toutes les difficultés, & même de celles qui au premier abord paroiſſoient les plus inſurmontables; & l'on ſeroit étonné de voir combien on écarte d'obſtacles par l'attention continuelle qu'on donne au même objet.

Je ne parlerai point ici de l'exemple ſi répété de *Démoſthène*, qui vainquit les obſtacles naturels qui s'oppoſoient à ſa réuſſite dans l'Art oratoire. Je me contenterai d'un exemple plus moderne, & qui nous eſt plus familier. Etant

 der-

derniérement à Sadlerswells, je ne pus m'empêcher d'admirer l'activité surprenante de ceux qui s'y donnoient en spectacle, & je réfléchis en même tems sur les peines incroyables qu'ils avoient dû se donner pour parvenir à se plier & se tordre le corps d'une maniére si forcée. Je fus encore plus frappé de voir cet ingénieux Artiste, qui après avoir placé deux sonnettes à chaque pied & autant à chaque main, sans compter celles qu'il porte sur la tête, joue différens airs lents & rapides, & les rend avec autant de précision que les meilleurs carillons. Toute son adresse consiste à lever juste les mains & les pieds, & à remuer la tête en avant & en arriére à propos. Si cet homme avoit voulu prendre la même peine dans un autre genre, il auroit peut-être été aussi profond calculateur que *Jedediah Buxton*, ou peut-être auroit-il été excellent Poëte, au lieu qu'il n'en est aujourd'hui que l'emblême. Si nos belles Dames vouloient absolument l'entreprendre, elles pourroient plier leurs ames, comme Madame Catherine se disloque le corps.

Il n'y a point dans le monde d'animal plus inutile que celui qui se contente d'être purement & simplement Gentilhomme. Il a du bien; en

en conféquence il ne veut acquérir aucunes connoiffances: il n'a aucune profeffion, & à caufe de cela il ne veut rien faire. Le malheur eft, qu'il n'exifte point de vertu négative & que l'oifiveté abfolue eft impratiquable. Celui qui ne fait point de bien, fera néceffairement du mal; & fi la tête n'eft pas garnie de notions utiles, elle deviendra fans contredit un magafin de bagatelles & d'abfurdités. Ainfi donc quoiqu'un Gentilhomme ne doive point ouvrir de boutique, ni travailler comme un mercenaire, il ne doit pas moins chercher à employer fon tems d'une maniére avantageufe. S'il ne fait point de progrès dans la fageffe, il fera beaucoup de pas vers la folie; & quiconque ne fait rien parce qu'il n'a rien à faire, deviendra vicieux & pervers, ou tout au moins ridicule & méprifable.

Je ne connois rien qui m'afflige davantage, que de voir un homme qui a le cœur bien placé, & des talens naturels, dont les bonnes qualités font obfcurcies & anéanties par l'indolence. Un tel homme eft un tourment perpétuel pour fes amis, tandis qu'il pourroit ajouter à leur bonheur. Il ne tiendroit qu'à lui de briller parmi les gens du premier mérite, & il rampe parmi ceux de la derniére claffe. Per-

ſonne n'eſt plus généralement plaint, & en même tems plus univerſellement évité, que mon ami *Sansſoin* : c'eſt un bon humain qui n'a jamais fait une bonne action; c'eſt un homme d'une intégrité inébranlable, mais ſur qui l'on ne peut pas compter. Avec une excellente tête & un très bon cœur, il régle ſa conduite de la façon la plus abſurde, & manque ſouvent à ſes amis: car toutes les fois qu'un homme néglige de ſe rendre juſtice à lui-même, il fait certainement tort à ceux avec qui il eſt lié, & c'eſt à tort que bien des gens ont dit qu'un pareſſeux ne faiſoit tort qu'à lui-même.

Ce n'eſt pas conſidérer la vertu dans ſon vrai point de vue, que de croire qu'elle conſiſte dans la pure innocence & dans la privation du mal: il faut de plus exercer ſes facultés en faiſant du bien. Auſſi quand Titus avoit paſſé un jour ſans faire de bien, il s'écrioit douloureuſement: *J'ai perdu un jour.* Si d'après cette façon de parler, nous jettons les yeux ſur notre vie paſſée, combien de jours ne trouverons-nous pas que nous avons irrévocablement perdus? & dans quelles bornes étroites cette façon de calculer ne réduiroit-

elle

elle pas la plus longue vie! Si nous comptions nos jours ſuivant le bon emploi que nous en avons fait, quelle révolution ne verroit-on pas dans la façon de nombrer l'âge des hommes? Nous verrions un très-petit nombre compter une belle vieilleſſe à la fleur de leurs ans, tandis qu'il y auroit beaucoup de jeunes étourdis de 80. ans.

Conformément à cette idée, je me reſſouviens d'avoir vu l'Epitaphe d'un homme fort âgé, à qui l'on ne donnoit qu'une vie de quatre ans, parce qu'on ne dattoit ſon exiſtence que du tems où il avoit commencé à ſe réformer, & à renoncer à ſes mauvaiſes habitudes. La plupart des inſcriptions qui ſont ſur les monumens n'ont aucun trait aux actions vertueuſes des morts qui repoſent dans ces tombes. Ce ne ſont que des notes qui ſignifient qu'un homme eſt né tel jour & mort tel autre. Je voudrois que ceux qui ont bien rempli leur vie, fuſſent encore utiles après leur mort par les leçons de morale & les bonnes inſtructions qu'ils laiſſeroient après eux. Il ſeroit donc à ſouhaiter que dans chaque Paroiſſe on deſtinât quelques arpens à un ſpacieux cimetiére, où chaque défunt auroit une

tom-

tombe ſur laquelle on marqueroit ſon âge conformément au bon emploi ou à l'abus qu'il auroit fait du tems pendant ſa vie. De cette façon une petite pierre quarrée ſur laquelle ſeroit cette inſcription, *obiit anno ætatis octavo*, ſeroit un plus magnifique panégyrique que toutes les adulations lapidaires de nos modernes Epitaphes. Comme il faudroit s'attendre à la partialité des parens qui ſurvivroient, & qui mettroient dans tout leur jour les plus brillantes actions des morts, on verroit des inſcriptions dans le goût de celles qui ſuivent:

» Ici ſont dépoſés les reſtes d'une célébre » beauté âgée de 50. ans, morte dans ſa cin» quiéme année. Elle étoit née dans ſa dix» huitiéme année, & fut tuée inopinément par » la petite-vérole dans ſa vingt-troiſiéme » année. «

» Ici repoſe dans un ſommeil éternel la par» tie mortelle du L. B. eſprit fort, âgé de 88 » ans, mort à la mammelle. Il vint au monde » par hazard, l'an.... & fut anéanti dans la » premiére année de ſon âge. «

» Ici continuent de pourrir les os d'un fa» meux débauché, embrion qui n'a jamais » donné aucun ſigne de vie; mais à l'âge de

» vingt-

» vingt-trois ans il étoit tellement putrifié, » qu'il n'a pas pu se garder plus long-tems » sur la Terre. «

» Ci git la carcasse d'un bon Compagnon » qui nâquit hydropique dans sa quarantiéme » année. Il languit dans cet état jusqu'au » moment où il fallut lui faire la ponction, » après quoi il retomba dans le même état & » mourut à l'âge de deux ans, l'an vingt-troi» siéme de sa potation. «

» Ci git Isaac da Costa, converti du Judaïs» me, âgé de 64. ans. Il naquit & fut bap» tisé dans sa soixante-uniéme année, & mou» rut dans la vraye Foi, la troisiéme année de » sa naissance. «

» Ici est déposé le corps du beau Narcisse, » qui naquit à la Cour l'an...... un jour » d'anniversaire. Il mourut de douleur à l'âge » de deux ans, la Cour prenant le deuil pour » un Prince Etranger. «

» Ici repose de ses travaux le brave Général » *B.* qui est mort à l'âge d'environ cent ans, » plus vieux que Mathusalem. «

» Ici pourrit *A. B.* mort né, qui mourut de » frayeur, le 20. Mai 1756. «

ARTI-

ARTICLE ONZIEME.

HYMNE AU CREATEUR. *

LEs ſaiſons changent, mais quelque forme qu'elles revêtent, c'eſt toujours TOI qu'elles repréſentent, ô Pére Tout-Puiſſant! Chaque point du cercle que l'année décrit, indique quelqu'une de tes merveilles. Le Printems te doit ſes charmes, & les prémices de tes bienfaits. A ſon arrivée on reſpire un air enbaumé; les Forêts ſourient; la joye éclate de toutes parts, & l'Echo ne répéte que tes Louanges.

Paré d'une plus brillante lumiére, ton Soleil améne enſuite l'Eté, & par ſa féconde chaleur, mûrit les fruits de la Terre. C'eſt durant cette ſaiſon que ta voix aime à ſe mêler, tantôt au bruit effrayant du Tonnerre, tantôt au murmure des Ruiſſeaux, & à la douce haleine des Zéphirs.

Ta

* Traduit de l'Anglois de Mr. *Thompſon*.

Ta libéralité est sans bornes pendant l'Automne: tout ce qui vit est admis par tes ordres bienfaisans à un festin général. Mais comme il ne convient pas moins à nos intérêts de te respecter, que de recevoir tes graces, qui ne te redouteroit, quand, au cœur de l'Hyver, tu te couvres de sombres nuages; que porté sur les aîles d'un Tourbillon, tu fais gronder la Tempête au sein d'une majestueuse obscurité; & que tu exiges l'hommage de la crainte, en suspendant l'efficace de la Nature par le souffle de ton Aquilon.

O cercle mystérieux! Quelle habileté, quelle énergie divine, le tableau des saisons n'offre-t-il pas à nos regards! Leur marche est simple; & cependant elles se suivent d'une maniére si bien mesurée, qu'on ne sçait qui d'elles on doit le plus admirer. Au moment qu'elles se succédent l'une à l'autre, on les confond; & dès qu'il y a moyen de les discerner, elles ravissent par leur beauté.

Inattentif & stupide, l'homme proméne sa vuë errante sans t'apercevoir. Il ne démêle, ni la puissante main qui produit, en silence, les révolutions des Sphéres célestes, ni ce principe actif, qui, au retour du Printems, ranime la Terre, pourvoit aux be-

besoins de ses habitans, & donne un nouvel éclat au Soleil, source de la Lumiére. O Nature, écoute! Rassemble sous le vaste Temple des Cieux tous les Etres vivans, & que leurs voix réunies ne forment qu'un seul Concert à l'honneur du Monarque Suprême! Zéphirs, agitez le sommet de ces hauts Pins dont l'ombre inspire un respect religieux!

Et vous, qu'on entend de si loin, Aquilons, dont la force ébranle le Monde étonné, élevez vers le Ciel vos tons impétueux; dites nous par ordre de qui vous exercez vos fureurs!

Ruisseaux & Fontaines, murmurez ses Louanges, & que je les apprenne en méditant sur vos bords fleuris. Torrens rapides, qui descendez du haut des Montagnes; Fleuves, qui serpentez tranquillement au fond des Vallées; & toi, Mer majestueuse, dont le sein contient un nombre infini de prodiges, exalte le pouvoir de celui dont la voix, plus forte que la tienne, excite ou calme ton courroux.

Herbes, Fleurs & Fruits, que l'encens que vous exhalez, forme un nuage qui s'éléve vers lui. Vous lui devez la chaleur qui vous a fait naître, le parfum dont vous remplissez l'air, & vos riantes couleurs.

Fo-

Forêts, inclinez vous ! Moiſſons, baiſſez vos épis en préſence de l'Eternel ! Que vos tranquilles chants ſe faſſent entendre au Moiſſonneur, lorſque vers la fin d'un beau jour, il regagne ſon humble Cabane.

Brillantes Conſtellations, ornemens de l'Empyrée, veillez au bonheur des Humains plongés dans le ſommeil ; & tandis que vos Anges toucheront leur lyre d'argent, verſez ſur la Terre vos plus benignes influences. Source immenſe de clarté, Soleil ! chacun de tes rayons eſt un pinceau, qui trace l'image de ton Créateur, le Pére des Lumiéres.

La voix du Tonnerre ſe fait entendre, & impoſe ſilence au Monde conſterné. C'eſt une Himne de terreur, que les nuages répétent ſucceſſivement pour donner plus de crainte à des Hommes criminels.

Montagnes, faites entendre le bêlement des Agneaux qui paiſſent ſur vos ſommets ! & vous, Rochers couverts de mouſſe, retenez le ſon ; répondez-y, Vallées : le grand Paſteur s'apprête à régner, & ſon Empire va bientôt paroître.

Clairiéres, réveillez-vous : que rien n'interrompe les chants des Boſquets qui vous environnent ; & quand l'obſcurité & le ſommeil invi-

ıent être à jamais banni de mon cœur!
ɾet Etre ſouverain qui gouverne le Mon-
··e reléguoit dans quelque endroit reculé
ˋerre, ſur les bords d'un fleuve ignoré
.les, au ſommet d'une des montagnes
· Soleil dore en ſe levant, ou dans les
tlantiques que cet Aſtre éclaire au mo-
.qu'il ſe plonge dans le ſein des Mers,
.era également préſent à mes regards:
ıvoir bienfaiſant ne ſe fait pas moins ſentir
:es déſerts inhabités, que dans des Villes
·es; ce ſentiment eſt toujours mêlé de joye.
ınd ma derniére heure, en s'envolant,
·ētera ſes aîles pour me tranſporter dans
Ionde inconnu, j'en chanterai les mer-
s avec un redoublement d'allégreſſe. Où
· que je ne m'y trouve environné & ac-
:li par la Bonté ſouveraine? Elle conſerve
: ſyſtêmes planetaires leurs Soleils, & tire
Mal apparent le Bien réel, qui s'améliore
ſuite dans une progreſſion ſans bornes.....
ıis je me perds dans ce vaſte Abîme des gran-
urs de Dieu, & ma langue, liée par l'éton-
·ement, ne ſçauroit plus articuler de ſons: vien
donc, ſilence éloquent, exprime toi-même ſes
louanges.

ARTICLE DOUZIEME.

DISCOURS

Sur les Passions.

LA liaison que nous avons avec les objets qui nous environnent, est le principe de tous nos maux. Notre ame s'appesantit par cette union, & l'attrait des biens sensibles nous éloigne de la vérité, en diminuant le goût que nous avons pour elle.

En effet quoique nous soyons persuadés qu'il est plus glorieux d'être le pére du peuple, que d'en être le tyran; que la justice est un bien préférable aux richesses; que l'amour des créatures nous rend malheureux; que l'envie nous déshonore, tandis que l'émulation, qui lui est opposée, nous éléve & nous distingue; que la vengeance est une passion qui nous tourmente dans son cours, & nous déchire après son assouvissement; malgré cette connoissance, nous nous livrons successivement à tous les excès de ces différentes passions, sans en craindre les suites.

Que

Que la condition humaine est déplorable ! Cette raison si fiére, & dont on se glorifie, n'est presque d'aucun usage pour les arrêter ; elle ne nous sert que pour empoisonner nos plaisirs, par l'amertume qu'elle y répand.

Nous sommes nés avec des passions. Elles sont même nécessaires, puisque sans leur secours notre ame tomberoit dans une espéce de langueur qui feroit perdre à nos sentimens & à nos actions ce feu & cette vivacité qui en font tout l'agrément. Ainsi notre bonheur ne consiste pas à les détruire, mais à les modérer, & à les tourner du côté du bien, en leur fournissant des objets qui les fixent.

Pour y parvenir, parcourons leurs caractéres & leurs effets ; & en réunissant les traits qui les forment, nous apprendrons l'usage que nous en devons faire.

Rien n'est si ingénieux ni si caché que l'amour propre. S'il nous présente des objets qui excitent les murmures d'une raison sévère, il les reproduit sous une forme nouvelle ; & à la faveur de ce déguisement, il les fait passer dans nos cœurs.

Ainsi la tyrannie s'établit sur les débris de l'aimable égalité, sous prétexte de réunir les hom-

hommes en un corps de ſociété, pour les mettre à portée de s'aider dans leurs beſoins. Bientôt après l'ambition ſe confondant avec la gloire, l'orgueil forma les conquérans, qui pour rendre leurs brigandages moins odieux, les laiſſérent entrevoir aux hommes ſous le titre éblouiſſant de victoire & de triomphe. L'eſprit de domination corrompit tous les cœurs: on vit de toutes parts de ces hommes ambitieux que le Ciel a donnés à la terre pour punir ſes forfaits.

Les gémiſſemens & les cris des peuples n'ont jamais pû arrêter la fureur des conquêtes. Inſenſibles à leur bonheur, ces prétendus Héros ont ſacrifié leur tranquillité à cette gloire bruyante & meurtriére, qui eſt le plus grand fleau du genre humain. Et par un abus étrange, dont l'orgueil eſt le principe, nous les admirons; oubliant que notre miſére & notre oppreſſion ſont les gages odieux de l'immortalité où ils aſpirent.

Les louanges & les honneurs qu'on leur prodigue leur ſervent de motif pour croire qu'ils marchent dans les routes de la gloire, tandis que leur ambition les en éloigne. Peut-être ſeroient-ils moins coupables ſans cette fou-

le d'adulateurs qui encenſent leurs défauts comme leurs vertus, qui leur perſuadent que l'amour de la gloire eſt inſéparable de celui des conquêtes, & que ce n'eſt qu'en faiſant beaucoup de bruit dans le monde, qu'on fait paſſer ſon nom à la poſtérité; comme ſi l'immortalité de Thamas Koulikan étoit digne d'envie.

Ainſi une gloire mal entendue, indépendamment des regrets qui l'accompagnent, devient toujours funeſte à ceux qui courent après elle. Céſar fut poignardé au milieu du Sénat, qu'il croyoit aſſujetti. Alexandre fut empoiſonné au milieu de ſes triomphes, tandis qu'Ariſtide jouïſſant du fruit de ſes vertus, a laiſſé une réputation de bonté, d'équité & de grandeur, qui forme pour la poſtérité un objet d'amour & d'admiration.

La véritable gloire conſiſte à faire uſage de ſes talens pour le bonheur des humains, & non pas pour leur deſtruction. Ces Héros, ſi le l'oſe dire, de ſang & de carnage, à qui une ambition effrénée fait tout entreprendre, ignorent-ils qu'en devenant les conquérans & les tyrans du monde, ils en deviennent auſſi la terreur & l'exécration?

Que l'homme s'abuse dans le choix des moyens pour arriver à la gloire! Que de fatigues & de travaux épargnés, si les Rois n'avoient en vûe que la félicité de leurs peuples! C'est cette disposition qui fait la véritable grandeur.

Images vivantes de l'Etre Suprême, Princes de la terre, soyez les ministres de sa bonté & de sa justice. Malheur à vous, si vous êtes les ministres de ses vengeances!

Le véritable Héros ne fait briller sa valeur que pour reprimer l'orgueil de ses ennemis, & pour assurer le repos de ses peuples. Armé du glaive de la justice, il établit l'harmonie de la subordination, afin que chacun renfermé dans son état jouïsse de tous ses avantages. Avare du sang humain, il craint de le répandre; & s'il est prodigue du sien, ce n'est que pour conserver celui de ses sujets. Toujours occupé de leur bonheur, la vertu qui le guide lui fait détester toute autre gloire. Il ne fait pas la guerre sous des prétextes imaginés par une politique odieuse; & comme il sait que les plus justes triomphes coûtent cher à ses peuples, il s'arrête au milieu de ses conquêtes, il sollicite, il offre la paix à des conditions modérées; toûjours prêt d'oublier les intérêts de sa

ſa gloire pour le ſoulagement de ſes ſujets.

A ces traits vous reconnoiſſez le Héros qui nous gouverne. Quel bonheur de vivre ſous les loix d'un Prince qui toujours couronné par la victoire, a par-tout reculé nos frontiéres, & qui plus touché du déſir de donner la paix à l'Europe, que de la ſubjuguer, préfére le glorieux titre de pacificateur à celui de conquérant !

Ses premiéres années avoient montré à la terre les vertus de Titus. Comme lui il eſt l'amour & les délices de ſes ſujets, & malgré lui il eſt devenu la terreur & l'admiration de ſes ennemis.

Rois du monde, imitez ſes vertus & ſa modération.

SI le déſintéreſſement eſt le fondement de toutes les vertus morales, l'intérêt au contraire eſt le pére de tous les crimes. L'impunité qui l'accompagne lui fait tout oſer & tout entreprendre : il diviſe les familles, il étouffe les ſentimens de la nature, il triomphe de la pudeur, il s'empare des tribunaux, il perce dans le ſanctuaire ; tout lui eſt ſacrifié.

Ce portrait devroit nous délivrer de cette paſſion ; mais la cupidité, ingénieuſe à nous ſé-

 duire,

duire, nous raſſûre, en nous donnant le change ſur les moyens dont nous faiſons uſage pour la ſatisfaire.

On ſait que la rapidité des fortunes en ſuppoſe l'injuſtice. On eſt frappé des rapines que les autres exercent, ſans être touché de celles que l'on commet. On s'éléve, on déclame contre les malverſations, & on ne veut pas s'appercevoir qu'on eſt ſoi-même coupable des crimes qu'on pourſuit dans les autres.

On s'imagine, par une illuſion dangereuſe, qu'on eſt ſimplement habile, lorſqu'on devient criminel. Cette habileté, produite ſous le nom de prudence, parée de tous les dehors de la juſtice, nous fait jouïr avec moins d'inquiétude de tous les avantages qu'un bien injuſtement acquis nous procure.

On évite avec ſoin la vûe de ſoi-même. La diſſipation dans laquelle on vit, les embarras d'une fortune immenſe, tout cela fait une eſpéce de diverſion qui nous ſoulage. Mais quand la meſure eſt comble, on ne ſauroit étouffer les remords d'une conſcience agitée. Un cri vengeur nous pourſuit, en nous découvrant nos injuſtices. Quelques libéralités qui nous échappent, ou que l'importunité nous arrache,

rache, peuvent le suspendre ou l'arrêter; mais ce calme est bientôt suivi de reproches amers & multipliés, & toûjours par une juste punition, au milieu de l'abondance nous éprouvons une misére affreuse. Nous courons après le bien, comptant de trouver dans sa possession le bonheur qui nous manque; mais l'injustice qui le produit, nous tourmente sans cesse.

Tout concourt, il est vrai, à tromper les riches. Comme les besoins nous tiennent à leur égard dans une espéce de dépendance, par une criminelle adulation nous cachons à leurs yeux les excès qu'ils commettent, dans l'espérance de partager avec eux les avantages de leur condition; & par là nous nous rendons complices de la tyrannie qu'ils exercent, en faisant semblant de l'approuver.

Mais nous n'en sommes pas plus avancés; car par un rafinement de cruauté ils nous refusent les secours dont nous avons besoin, pour se persuader plus facilement qu'ils méritent une partie des louanges qu'on leur donne. C'est une imposture de l'amour propre, qui se retourne de tous les côtés pour trouver le repos qui le fuit; mais le remords dissipe bien-tôt l'illusion qu'on lui oppose, & les soucis dévorans

rans habitent toûjours les palais que l'injuſtice a élevés.

Dans les premiers temps on n'alloit pas affronter les mers ; on ſe contentoit des fruits que produiſoit la terre qui nous avoit vû naître. La cupidité, à qui rien ne ſuffit, inventa le commerce. Quoique ſorti d'une ſource impure, il n'eſt pas moins avantageux. Il eſt aujourd'hui le plus ferme appui des Etats, & forme la chaîne qui lie tous les hommes; il étale la magnificence du Créateur, qui ſe multiplie, ſi je l'oſe dire, dans tous les climats, par l'abondance & la variété de ſes dons. Le commerce enfin répare tout, en diſtribuant aux nations les plus riches préſens de la nature. Mais de quoi n'abuſe-t-on pas ? S'il enrichit les peuples, il ruine leurs mœurs: l'abondance produit le luxe, & le luxe enfante la molleſſe.

Que cette ſituation eſt dangereuſe! Les plaiſirs qui nous aſſiégent de toutes parts, écartent les vertus, & nos cœurs ſe trouvant ſans défenſe, ſont ouverts à toutes les paſſions.

L'opulence eſt plus à craindre qu'à déſirer. Quel paradoxe ! Il n'y a que le ſage qui puiſſe l'adopter & le ſentir. Comme le riche peut tout ce qu'il veut, il ne ſe refuſe rien, & l'at-

trait du plaisir le plonge doucement dans une yvresse d'autant plus dangereuse, qu'il s'en défend moins. Ainsi l'usage même des richesses justement acquises est presque toujours pernicieux.

Mais pourquoi les hommes courent-ils avec tant d'ardeur après un bien si fragile, & qui porte avec lui un germe de corruption? C'est que par un renversement de toutes nos idées on accorde aux richesses un caractére de distinction qu'on refuse au mérite.

Comparez, si vous l'osez, une chaumiére où la sagesse habite avec les vertus, à ces palais superbes où la folie & les vices exercent leur empire. Foible raison, humiliez vous, ou renversez l'orgueilleux édifice que vous avez élevé à l'idole de vos passions!

Les richesses rendent communément les hommes avares, dissipateurs, injustes; mais faites-les passer en des mains désintéressées; par un effet contraire elles les rendront doux, complaisans, généreux. La façon d'en jouïr forme ces deux caractéres. Celui-là ne croit les posséder qu'en les resserrant, celui-ci ne croit en faire usage qu'en les faisant couler dans le sein des autres.

L'hom-

L'homme déſintéreſſé n'attend pas qu'on lui demande. Sa généroſité prévient le dégout que cauſe l'humiliation d'expoſer ſes beſoins. Il ne déſire le bien que pour le répandre, & met ſa gloire à placer des bienfaits. Comme il aime l'humanité, il tient à tout le monde. Son ame généreuſe ne connoit point ces odieuſes préférences qui font qu'on refuſe durement à l'un ce qu'on accorde de bonne grace à l'autre. S'il eſt économe, ce n'eſt que pour groſſir le fond de ſes libéralités. Que ces caractéres ſont aimables ! Ils embelliſſent la ſociété, comme la roſée du matin embellit la nature.

Voilà le véritable uſage des richeſſes. Si l'intérêt n'avoit d'autre objet, liés les uns aux autres par la reconnoiſſance & la généroſité, nos jours couleroient dans la paix & dans l'abondance. Imitons donc ces hommes généreux, & par-là le bien qui nous cauſe mille maux, nous ſervira de moyen pour devenir heureux.

Mais que cette façon de penſer eſt éloignée de nos mœurs ! Dans ces temps malheureux, à la vûe des miſéres publiques, nos cœurs, qui devroient être ouverts à la compaſſion, ont contracté une nouvelle dureté. On craint de ſe laiſſer ſurprendre à ces mouvemens que la nature

ture inſpire en faveur des miſérables. On fait plus, tandis qu'on dévore en ſecret les triſtes reſtes d'une maiſon ruinée, on affecte des dehors de ſenſibilité; comme ſi des attendriſſemens ſtériles pouvoient compenſer les ſecours qu'on refuſe.

On a beau repréſenter à cet homme dénaturé qu'il n'y a rien à craindre en ſoulageant cette famille affligée, il eſt fâché, vous dira-t-il, de ne pouvoir la ſecourir; mais eſt-il queſtion de la dépouiller, il a tout ce qu'il faut pour achever ſa deſtruction.

Dans cette foule de traits on pourroit diſtinguer celui qui nous peint; mais par une prévention dont preſque perſonne n'eſt exempt, on ne voit que ceux qui caractériſent les autres. Ainſi ces tableaux, bien loin de nous aider à nous corriger de ces défauts ſi injurieux à la nature, ne ſervent ſouvent qu'à nous affermir dans notre inſenſibilité.

Si la dureté du cœur eſt ſi dangereuſe pour la ſociété, les égaremens où nous jette la tendreſſe, ne ſont pas moins à craindre pour les mœurs.

L'homme, pour cacher à ſes yeux les pernicieux effets de ſes folles amours, a crû en di-

diminuer le désordre, sous le nom adouci de galanterie. C'est un détour de l'amour propre, qui ne veut pas se défaire d'une passion qui l'enchante. Pour nous y attacher plus fortement, il écarte les circonstances qui peuvent la rendre odieuse, en réunissant les traits qui ne manquent jamais de nous séduire; & si la lumiére perce enfin le nuage dont il nous enveloppe, il trouve bientôt le moyen de l'affoiblir, en nous persuadant que chacun lui paye un tribut de foiblesse, que le nombre des coupables, non seulement en diminue le danger, mais encore nous autorise à nous y exposer.

Ce langage insinuant incline nos ames & dispose nos cœurs à se laisser aller à une passion dont le charme est d'autant plus dangereux, qu'elle a pour objet l'yvresse de nos sens.

Ici-bas tout lui est soumis; elle embrasse tous les états & tous les âges : elle s'insinue dans le cœur sans qu'on s'en apperçoive; elle en est le tyran sans qu'on le sache.

D'abord elle nous agite par des mouvemens délicieux; notre imagination abusée ne voit que les plaisirs qu'elle nous prépare; mais bientôt après elle devient cruelle, farouche, homicide. La jalousie qui la dévore, la rend capable de tous les excès.

Le

Le caprice qui la fait naître, la guide, la résistance l'enflamme & l'irrite, la complaisance la détruit. Devient-elle permise, elle languit & s'éteint; comme si l'attrait le plus puissant étoit la défense de s'y livrer. Les infidélités & les perfidies sont les jeux cruels de cette passion. Par-tout ailleurs elles sont sévérement punies; mais ici elles sont autorisées sous le nom de légéreté & d'inconstance.

Un homme galant est communément un homme faux, perfide, destiné par son état à porter la tristesse & la désolation dans les familles; & pour justifier ces excès de séduction, nous attachons une sorte de mérite au désespoir que nous causons à des personnes que nous avons arrachées à leurs devoirs. Mais peut-on se faire illusion jusques à ce point? Oui, bien loin d'en gémir, on se glorifie d'un procédé aussi odieux. O temps! ô mœurs! est-ce que les principes des vertus sont devenus arbitraires?

L'état d'un homme passionné est un cercle de peines réelles & de faux plaisirs qui sont toujours punis par les remords & les dégoûts qui les suivent. C'est le privilége de la vertu, de répandre sur les actions qu'elle produit une

odeur

odeur dont le parfum, si je l'ose dire, embaume l'esprit & le cœur.

Malgré les égaremens prodigieux de cette passion, le dirai-je à la honte de la raison? elle est encore l'écueil des sages. La fameuse Corinthienne se vantoit avec complaisance de trainer à sa suite un plus grand nombre de Philosophes que de jeunes gens.

Qu'il est difficile de s'en garantir! On peut composer avec les autres passions, elles ont des intervalles, la raison ose se montrer quelquefois; mais celle-ci nous entraine toujours, en saisissant tous nos sens; trop heureux si en fuyant nous pouvions arrêter l'image de la beauté qui nous suit.

Mais finissons le portrait d'une passion si séduisante. Souvent les images qu'on y fait entrer, & les traits dont on la peint, bien loin de nous en détacher, nous la rendent plus chére.

Une sorte de ressemblance que les passions que nous venons de peindre ont avec les vertus, nous aide souvent à les confondre. Ainsi l'orgueil se cache sous les dehors d'une noble ambition, & la tyrannie s'établit sous prétexte de la détruire. Comme l'éclat des richesses en

donne

donne à nos actions, les moyens dont on se sert pour les acquérir, paroissent moins odieux.

Il en faut convenir; la plûpart des hommes seroient intraitables, farouches, s'ils n'étoient radoucis par le commerce des femmes. Les graces qui leur sont naturelles, nous inspirent l'envie de leur plaire. Pour y parvenir, nous sommes obligés de garder certaines bienséances dont la contrainte par des progrès insensibles tourne au profit de la société. En effet nous devenons ou nous paroissons doux, complaisans; mais que cette politesse de l'esprit est chére, puisqu'elle se forme aux dépens du cœur !

Pour jouïr avec moins d'inquiétude des plaisirs que ces différentes passions nous procurent; l'amour propre les produit sous le voile des vertus qui ont quelque rapport avec elles. Avec le secours de cette illusion on ne s'en cache plus; on les affecte.

Mais nous n'avons pas cette ressource avec l'envie & la vengeance. La honte & l'horreur qui les accompagnent, font que tout le monde les désavoue.

L'envie est une passion basse & honteuse qui dégrade celui qui en est rongé, & qui honore ceux qu'elle a pour objet. Cette odieuse rivale

du mérite des hommes marche dans des routes obſcures & ténébreuſes : elle fuit la lumiére, & s'il lui échappe de louer quelquefois ; c'eſt le rafinement d'une malice ingénieuſe qui cherche à ſe ménager le droit de noircir impunément.

Si nos actions réuniſſent les ſuffrages, elle n'a garde de contredire ou de s'élever ouvertement contre une approbation unanime ; mais elle ſe retranche ſur les motifs, qu'elle développe méchamment, en inſinuant avec adreſſe que ce que nous devons à une prudence exercée, n'eſt que l'effet d'un hazard heureux.

Rien n'eſt ſi humiliant que le principe de l'envie. C'eſt le mérite qui la fait naître & qui la nourrit : ſon image la déſeſpére. Un homme qui perce eſt pour elle un ſupplice toujours renouvellé. La ſupériorité des talens l'afflige, la vûe d'un homme de bien l'irrite & l'offenſe, ſa probité la déchire, la paix & l'innocence dont il jouit aigriſſent ſon cœur & ſes maux.

Que deviendroit-elle ſans le ſecours de nos malheurs & de nos diſgraces ? C'eſt pour cette paſſion un fonds inépuiſable de traits malins. Elle ſe nourrit des fautes d'autrui ; une foibleſſe eſt un crime à ſes yeux. Elle ſe permet tout, quoi-

qu'elle

qu'elle ne pardonne rien. Le ridicule qu'elle répand sur nos actions est toujours saisi, parce qu'on s'imagine être exempt des imperfections qu'on nous fait voir dans les autres ; & par une injustice dont elle seule est capable, elle a toujours les yeux ouverts sur nos défauts, quoique surmontés par des qualités aimables.

Un trait singulier de cette passion, c'est qu'elle ne s'attache qu'à ceux qu'elle connoit personnellement. Elle ne répand guére son venin sur les autres, quoique plus distingués par leurs talens ; elle les fait valoir au contraire, & s'en sert pour déprimer ses concitoyens. * Sans doute qu'un mérite éloigné ne découvre pas notre petitesse, & que l'autre la mesure & la montre.

Les établissemens qu'elle n'a pas imaginés lui déplaisent toujours : pour nous persuader de leur inutilité, elle en diminue les avantages. Nous l'avons éprouvé ; mais par un retour heureux, le public détrompé a changé de disposition à notre égard, & la curiosité empressée avec laquelle il assiste à nos exercices, nous laisse entrevoir la satisfaction qu'il a de nous les avoir procurés. Ainsi cet établissement Académique

 sera

* Bouhours.

ſera toujours un monument glorieux de ſon goût & de notre reconnoiſſance.

Il arrive ſouvent qu'on irrite l'envie, en affectant une ſupériorité qu'on n'a pas. Par cette conduite on s'expoſe à l'indignation du public, qui ne manque jamais de nous punir de la ſurpriſe que nous avons voulu lui faire.

La dépendance de l'eſprit eſt inſupportable. Nous ſommes naturellement ſi vains, que quoique nous ſentions la ſupériorité des autres, nous ne voulons pas qu'ils s'en apperçoivent. L'amour propre ne ſauroit y conſentir, & il n'eſt jamais ſi revolté que quand il ſent ſa foibleſſe; comme s'il pouvoit trouver dans ſes murmures un voile pour la cacher.

Il n'y a qu'un moyen pour arrêter l'envie; ſoyons modeſtes. Quand on ne paroit pas occupé de ſoi, & qu'on porte toute ſon attention ſur les autres, elle ſe taît, ou du moins elle eſt aſſez modérée pour que nous n'ayons preſque rien à craindre de ſa malignité.

Pour guérir d'une paſſion ſi nuiſible à la ſociété, puiſqu'elle arrête le progrès des arts, en décourageant les artiſtes, il faudroit l'enviſager dans ſon principe. On y découvriroit d'abord une petiteſſe d'eſprit & une baſſeſſe de cœur

dont

dont on rougiroit. Cette honte louable aideroit à nous en défaire, & l'émulation achéveroit le triomphe, en nous faisant appercevoir qu'il y a des routes différentes pour arriver à la gloire, & qu'ainsi on peut être amis & rivaux tout ensemble.

Allumez dans un cœur le désir de la louange, vous étoufferez l'envie. La noble jalousie est le principe des plus grandes actions. C'est elle qui fait les Héros & qui perfectionne les arts, en nous arrachant du sein de la paresse & de la volupté.

L'émulation remplit l'ame de je ne sai quelle grandeur qui nous éléve infiniment au dessus des autres, & qui nous rend capables des plus grands efforts. La gloire qui l'accompagne est la récompense de cette vertu.

L'envie au contraire nous humilie & nous décourage par une crainte pusillanime qui nous persuade que nous ne pouvons pas aspirer aux grandes choses, & l'abattement où elle nous jette, rappetisse, pour ainsi dire, le cœur & l'esprit.

Cette passion venant ensuite à se confondre avec la haine, nous porte à une espéce de vengeance qui nous met dans l'impossibilité de par-

donner un mérite qui nous offusque & nous blesse.

La vengeance joint à la malignité de l'envie toutes les fureurs dont elle est agitée.

Cette passion a un caractére de férocité qui se répand sur toutes nos actions. Pour en arrêter le progrès, les peuples se sont réunis à faire des loix pour en punir les effets. Parmi les nations policées il n'a jamais été permis de se faire justice soi-même. Que deviendroit la société, si la vengeance étoit autorisée? & dans quel désordre & dans quelle confusion ne tomberions-nous pas?

De toutes les passions elle est la plus agissante & la plus funeste. Le tempérament en fait le caractére. Dans l'un elle est impétueuse & ardente; dans l'autre, quoique plus modérée en apparence, elle est souvent plus à craindre. La lenteur à se produire fait qu'on s'en défie moins, au lieu que les efforts de l'autre deviennent inutiles par les éclats qui l'annoncent.

Comme la timidité l'accompagne quelquefois, elle n'agit pas également sur tous les objets: l'élévation la gêne & la contient par la crainte du châtiment. Cette haine obscure & impuissante ne sert qu'à nous dévorer: le cœur rem-

rempli d'un venin qu'il ne peut exhaler, en ressent toute l'activité. Mais si elle a la liberté d'éclater, elle est capable des plus grands crimes.

Elle sacrifie les intérêts des familles. Un Romain immole sa patrie à sa fureur vengeresse. Les nœuds les plus sacrés sont de foibles liens : tout céde au transport qui l'anime ; le dirai-je ? souvent la Religion, qui la condamne, lui sert de moyen pour la satisfaire.

Si nous sommes à couvert des fureurs de cette passion, ou que les places que nous occupons nous en défendent, cet implacable vengeur va remuer les cendres de nos auteurs pour y trouver des défauts dont nous sommes exempts, & par un aveuglement déplorable il nous reproche des crimes dont sa race seule est coupable. Mais tel est le caractére de cette passion, qu'elle ne craint pas le danger, pourvû qu'elle y précipite son ennemi.

Ces hommes si vains & si fiers, que la plus petite offense révolte, sont par-tout ailleurs bas & rampans ; & pour justifier leur lâcheté ils vous disent sans façon qu'il faut se venger sur les petits des humiliations qu'on essuye auprès des grands. Ignorent-ils que ce langage & cette conduite les rendent méprisables à leurs yeux ?

Ces ames lâches sont quelquefois surprises en voyant répandre sur les autres des graces qu'ils croyent avoir méritées : ils ne s'apperçoivent pas que leur bassesse les en rend indignes. Les grands refusent toûjours leur protection quand ils voyent qu'elle peut servir de moyen pour opprimer l'innocence ; & s'ils semblent l'accorder quelquefois, c'est qu'on la leur surprend.

Quoi qu'il en soit, voilà le caractére de ces hommes délicats & pointilleux qui s'allarment sur des bagatelles, disons mieux, qui croyent être toujours insultés parce qu'ils le méritent. La nécessité d'un appui étranger est le principe de toutes ces démarches humiliantes.

S'ils pensoient comme un Sage de l'antiquité, ils seroient quittes de ces soins pénibles & rebutans, & ne se croyant plus à portée de se venger, ils en perdroient heureusement l'envie.

Vous devriez vous venger, disoit-on à ce Philosophe ; souffrirez-vous qu'on vous déchire impunément dans le monde ? on attaque vos mœurs & votre réputation. Hé pourquoi me venger, répondit cet amateur de la sagesse ? on ne m'a point fait de mal. Quel exemple

ple de modération ! Quand les traits de la médiſance ſont faux, ils ſont mépriſables : lorſqu'ils ſont vrais, il faut en faire uſage pour s'en corriger. Par une conduite ſi ſage, vous rendez inutiles les coups qu'on vous porte ; & pour achever le triomphe, regardez comme un bienfait l'envie qu'on avoit de vous nuire, puiſqu'on ne nous ſert jamais plus utilement que quand on nous ménage le moyen de nous délivrer de nos défauts.

De toutes les paſſions la vengeance eſt celle qu'on diſſimule le moins : elle change la phyſionomie, elle pétille dans les yeux, elle ſe peint, pour ainſi dire, dans tous les traits qui nous forment.

Quel état que celui d'un homme qui médite une vengeance ! Agité par les fureurs de la haine & de l'envie, déſeſpéré juſques à ce qu'il ſoit vengé, plus déſeſpéré encore quand il l'eſt, car je ne parle pas ici de ces hommes odieux, l'opprobre de l'humanité, qui font gloire de ne jamais pardonner ; leur ſituation eſt trop déplorable : plaignons-les en voyant que pour calmer leurs remords, ils n'ont d'autre reſſource qu'une incrédulité affreuſe.

Si j'étois capable de haïr, je voudrois pour toute

toute vengeance inſpirer à mon ennemi l'envie de ſe venger ſur quelqu'autre.

La vengeance eſt un plaiſir barbare & paſſager qui déchire le cœur; mais le plaiſir de pardonner ſe renouvelle à chaque inſtant, & coule dans nos ames avec une douceur qui les ravit.

On voit toujours avec regret un homme qu'on a puni. Le remords que ſa préſence fait revivre, nous inſpire une nouvelle haine, au lieu que celui que nous avons pardonné, ne ſauroit ſe montrer à nos yeux, qu'il ne nous donne une joie pure, mêlée de je ne ſai quelle douceur qui nous le fait aimer davantage.

Que de petiteſſe dans celui qui ſe venge! Il ſacrifie ſa gloire à ſon repos; tout le monde le fuit & le déteſte: on craint de vivre avec lui, on le regarde comme un homme dangereux qui trouble la ſociété.

Que de grandeur d'ame au contraire dans celui qui pardonne! Sa générosité eſt toujours récompenſée; ſes jours ſont tranquilles, ils coulent dans la paix: on s'empreſſe autour de lui; chacun ſe dit à ſoi-même, quel homme! qu'on ſeroit heureux de lui reſſembler!

Les différens traits que je viens d'expoſer à vos yeux, ne laiſſent aucun doute ſur l'uſage

que

que nous devons faire de nos passions ; mais telle est la condition humaine, que malgré la connoissance que nous avons des égaremens où elles nous jettent, nous négligeons toujours de nous mettre en garde contre leurs surprises.

Pour y parvenir, examinons les effets qu'elles produisent dans les autres : la vûe des desordres qu'elles causent, nous servira peut-être de moyen pour les modérer. C'est là le dernier effort des vertus humaines ; car pour en triompher, c'est un avantage réservé à la Religion.



ARTI-

ARTICLE TREIZIEME.

L'OMBRE D'ÉGLÉ.*

SOus les voiles du repos
La nuit berçoit l'eſpérance,
La douleur dans le ſilence
Se calmoit ſous des pavots,
Quand la mort, fille du crime,
Ouvrant le ſein de l'abime,
Et les portes des enfers,
Des gémiſſemens funébres
Sortis du fond des ténébres
Retentirent dans les airs.

Cette aveugle exécutrice
Des vengeances du deſtin
Dont l'éternelle juſtice
Lui ſoumit le genre humain,
Franchiſſant d'un vol rapide

Des

* Nous ignorons le nom de l'Auteur de cette Ode, imitée de l'Anglois; nous le prions de continuer à nous envoyer d'auſſi bonnes piéces de Poëſie que celle-ci.

Des Manes l'empire aride
Et les gouffres du néant,
D'une victime nouvelle
Conduisoit l'ombre fidelle
Au lit d'un parjure amant.

C'est en vain qu'un Dieu facile,
Appellé du sein des Ris,
Dans un alcove tranquille
Endort l'heureux Sibaris.
Au bruit que l'enfer excite
Le sommeil a pris la fuite,
Sibaris ouvre les yeux;
Il voit une ombre éplorée,
Une amante dévorée
Du souvenir de ses feux.

C'est Eglé: mais de ses Roses
Où sont les traits éclatans,
Et ces fleurs à peine écloses
Des caresses du printems?
Quel démon les a flétries?
L'amour gémit: Les furies
Ont dérobé son flambeau,
Et leur implacable rage
Défigure son ouvrage
Opprimé dans un tombeau.

Ne

Ne détourne point ta vuë,
S'écria la tendre Eglé,
De ma visite imprévue
Ton esprit paroit troublé.
Sibaris à mon approche
D'un légitime reproche
Pourroit-il être abbattu ?
Il craint d'entendre ma plainte,
Mais il outragea sans crainte
Et l'amour & la vertu.

Mes jours couloient sans allarmes
Dans la candeur & la paix,
J'avois ignoré mes charmes,
Tu me vantâs leurs attraits ;
Ingrat, ta perfide adresse
A l'aveu de ma tendresse
Paroissoit donner ton cœur,
Et ma jeunesse imprudente
Confia sa fleur naissante
A la foi de son vainqueur.

Tu formois en ma présence
Et des voeux & des sermens ;
Loin de moi, ton inconstance
Les abandonnoit aux vents.
Tes yeux plus vifs que la flamme

Por-

Portoient le feu dans mon ame;
Hélas! ils trompoient les miens;
Je cédois à la nature,
Quand ta lâcheté parjure
En brisoit tous les liens.

Ton Eglé n'ouvroit la bouche
Que pour chanter son bonheur;
Pourquoi d'un mépris farouche
A-t-elle éprouvé l'horreur?
Ta fuite entraina les graces,
Le plaisir quitta mes traces,
Mon teint perdit ses couleurs,
Et je n'eus pas le courage
De mépriser un volage
Qui faisoit couler mes pleurs.

Enfin la Parque inhumaine
Trancha le fil de mes jours:
Doux moment! si de ma peine
Il eût terminé le cours.
Mais dans le creux de ma tombe
Toujours tendre, je succombe
A l'attrait du sentiment,
Il habite sous ma biére,
Il s'y mêle à ma poussiére,
Et prolonge mon tourment.

De cette affreuſe exiſtence
Au ſein d'une éternité,
Malgré ton indifférence,
N'es-tu pas épouvanté ?
Fixe donc tes yeux perfides
Sur mes oſſemens livides,
Conſidére ce linceuil
Et la longue ſolitude
Dont ta noire ingratitude
Environne mon cercueil.

Cette étincelle penſante
Qui ſurvit à mon trépas,
Auſſi pure qu'agiſſante
Voudroit ſuivre encor tes pas :
Mais le jour ſe renouvelle,
J'entens la mort qui m'appelle,
Reçoi mes derniers adieux,
Et ſouvien-toi, cœur barbare,
Que l'inſtant qui nous ſépare
Eſt pour moi le plus affreux.

Cependant la jeune aurore
Ouvroit les portes du jour,
Zéphir chantoit près de Flore
Le plaiſir de ſon retour.
Les fantomes, les menſonges,

Les illusions des songes
Fuyoient l'éclat de ses feux :
Le Dieu des Royaumes sombres
Les enchaine avec les ombres
Dans ses antres ténébreux.

Sibaris, le jour te frappe,
Et tu n'es point rassuré ;
Quel nouveau soupir t'échappe !
Ton cœur en est déchiré :
Tu n'es plus cet homme aimable,
Ce volage redoutable
Qui régnoit sur les plaisirs ;
La seule Eglé t'intéresse ;
Eglé morte est la maitresse
Qui va fixer tes désirs.

Dans un antre solitaire
Environné de Cyprès,
Où les enfans de Cithére
Avoient suspendu leurs traits ;
Sur un triste mausolée
La nature désolée
Faisoit entendre ses cris :
Le remords saisi d'allarmes,
Et l'amour baigné de larmes,
Y conduisent Sibaris.

A ſes yeux la tombe s'ouvre,
Il appelle Eglé trois fois,
Trois fois Eglé ſe découvre,
Mais elle eſt ſourde à ſa voix.
Il ſe proſterne, il la touche,
Trois fois il veut ſur ſa bouche
Rallumer un feu nouveau;
C'eſt en vain qu'il le déſire,
La mort le frappe, il expire,
L'amour ferme le tombeau.



ARTICLE QUATORZIEME.

EPITRE SUR LA NOBLESSE,

A Mr. le Marquis de R.... *

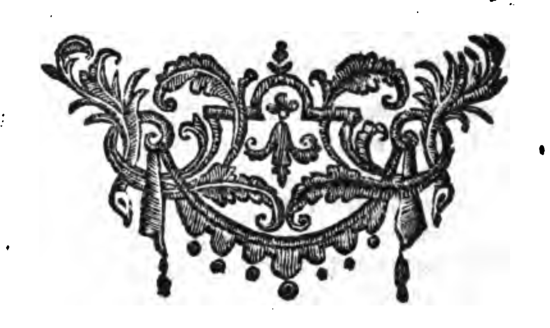
QUand d'une humeur généreuſe & facile,
Libéral ſans orgueil, affable ſans fadeur,
On n'a d'autres plaiſirs que celui d'être utile,
La Nobleſſe du Sang orne celle du cœur.
Du Chaton précieux où *Rondet* † l'empriſonne
Un diamant reçoit du prix,
Et le cadre qui l'environne,
Fait ſaillir à nos yeux les traits de Médicis. ‡
Des dons extérieurs les qualités réelles
Reçoivent un éclat de plus.
Dans un beau corps les vertus ſont plus belles,
Et la Nobleſſe annoblit les vertus.
Ainſi le fruit qu'on voit éclore
Sur les bords que le Tage enrichit en coulant,

* *Par Mr. La Serre.*
† *Jouaillier de la Couronne.*
‡ *Tableau de Rubens.*

Doré des larmes de l'aurore,
Paroitroit moins exquis, s'il étoit moins brillant.
Nous admirons les hautes destinées
D'un Héros issu de ton sang;
Ses talens, ses emplois surpassent ses années:
Moins noble, il eût été moins grand.
La Noblesse est le bien peut-être
Que l'on doit le plus désirer;
Compagne du mérite elle le fait paroître;
Le mérite a besoin qu'on le sache montrer;
Elle est un aiguillon qui nous pousse à mieux faire,
C'est un trésor quand on sçait en user;
Je l'honore, je la révère;
Mais je méprise ceux qui la font mépriser.
Je ris de ce Damis, enflé de la chimère
De sa Noblesse mercenaire,
Et dont l'orgueil fait Monseigneuriser
Sa géométrique importance,
Qui fait gémir son carosse affaissé.
Sous la molle circonférence
De son corps long-tems engraissé
Des larmes & de l'indigence
Du misérable délaissé.
Je vois avec dédain ces fades gentillâtres
Chimériquement idolâtres
De leurs titres d'oisiveté;

Et

Et qui bouffis des exploits de leurs péres,
Dans leurs chétives dindonniéres
Trainent avec orgueil leur noble pauvreté.
J'accable de mille anathêmes
Ces automates ſuzerains,
Qui pauvres en vertus, riches en parchemins,
Sont grands par leurs ayeux, & petits par eux-mêmes.
La Nobleſſe du ſang eſt utile aux Héros:
Elle peut les orner, elle ne peut les faire.
Un Noble eſt, ſans mérite, au deſſous du vulgaire,
Et ſes titres ſont des fardeaux.
La Nobleſſe eſt une lumiére,
Qui, comme les vertus, éclaire les défauts.



ARTICLE QUINZIEME.

LA CONQUETE DE MINORQUE.

Ode. *

France, ton ennemi se disoit à lui-même,
Oui: l'Empire des Mers subit ma loi suprême.
Que mes voisins jaloux, redoutent mes Vaisseaux:
Ma haine va jouïr de leur rage impuissante;
Je fixerai les yeux de l'Europe tremblante;
Et l'Univers surpris me verra sans rivaux.

Des Peuples que je trompe (a) à ma grandeur conspirent;
Leurs vœux touchent au terme où les miens les attirent;
J'affoiblis, je détruis, mais je cache mon bras...
Eclatons, il est tems, j'ai préparé leurs chaines,
Je puis régner, je puis de mes mains souveraines,
Diriger à mon gré les Rênes des Etats.

Le François qui sait vaincre, est mon égal peut-être;
Mais a-t-il oublié que l'Anglois fut son maître;
Qu'on a vû mes drapeaux arborés dans Paris?
Ah! ne peux-tu revivre, ô siécle mémorable!
Rompons du moins, rompons une paix qui m'accable,
Et que mes Léopards foulent l'orgueil des lys.

Ainsi

* *Cette Ode a remporté le prix, au jugement de l'Académie de Marseille. Elle est de Mr.* Barthe.

(a) *Les Portugais, les Hollandois &c.*

Ainsi parle ce Peuple, & sa folle arrogance,
Derobant à ses yeux les forces de la France,
Rapelle avidement ces songes orgueilleux;
Sur la terre assassin, (*a*) Pirate sur les ondes,
Il fait frémir d'horreur les deux mers, les deux mondes;
L'impunité l'excite à des crimes heureux.

O vous de l'Univers la terreur & la gloire,
François, vous dont la voix commande à la victoire,
Vos bras sont suspendus, & vos Dieux outragés;
Ah! périsse Albion! sa féroce insolence
Du Titus de la Seine a lassé la clémence:
Que Richelieu vous guide, & vous serez vengés.

Il vole.... Mais au sein de deux superbes Villes (*b*)
Que de puissants ressorts! de mouvemens utiles!
L'œil contemple étonné ces immenses apprêts;
Que ne peut sur vos cœurs l'amour de la patrie!
Vertueux Citoyens, le zèle & l'industrie
En Vaisseaux menaçants transforment vos forêts!

Neuf fois l'Astre du jour a fourni sa carriére:
Les flots n'opposent plus qu'une vaine barriére;
Une flotte invincible est prête à la forcer;
Louïs à la vengeance a donc pû se resoudre,
Et les ports de Provence ont vû forger la foudre
Que sur un triple fort Richelieu va lancer.

Ils partent ces Héros: la mer obéissante,
Qui brise à leur aspect sa vague mugissante,

(*a*) *L'assassinat de Mr. de Jumonville en Canada, & les Pirateries des Anglois sur les mers, autorisent ces expressions.*

(*b*) *Toulon & Marseille. En moins de huit jours les Marseillois eurent équipé & approvisionné plus de 150. bâtimens de transport.*

Semble hâter leur gloire, & servir leur ardeur ;
Tranquillement assis sur un rocher terrible,
Mahon aux traits de Mars se croit inaccessible,
Et n'offre que périls égaux à leur grand cœur.

Minerve trop ardente à seconder Bellonne,
Y construisit ces murs que la foudre environne,
Ces angles, ces fossés, ces forts audacieux...
Redoutable Ilion, qui vis d'un œil tranquille,
Les efforts de vingt Rois & même ceux d'Achille,
Il t'apartenoit moins de défier les Dieux.

L'intrépide soldat sur ce fatal rivage,
Sous un rempart mobile (a) appui de son courage,
A cent globes de fer s'expose tout entier,
Sur ce mont enflammé que lui montre la gloire,
Il vole impatient d'y fixer la victoire,
Dût-il de tout son sang arroser ce laurier.

Mais d'un éclat soudain l'horison étincelle.
Quel Génie élancé de la voute éternelle,
Conduit un Char brillant trainé par des Lions (b) ?
De l'Empire Espagnol c'est l'Ange tutelaire ;
Ses yeux arment son front d'une fierté sévére,
Et fixent de l'Anglois les nombreux Pavillons.

Insulaire orgueilleux, tremble, frémi de rage,
Dit-il, Minorque est prête à sortir d'esclavage,
Un infame complot la plongea dans les fers ; (c)

J'ai

(a) *Les Gabions ; les difficultés du siége n'étoient pas au dessous de ce qu'on en dit ici.*

(b) *Ecusson d'Espagne.*

(c) *L'Isle de Minorque fut prise par les Anglois en 1708. après six jours de siége. Le Gouverneur fut accusé de trahison & traduit dans la Citadelle d'Alicant, d'où il se précipita, quand il eut appris qu'il étoit condamné à perdre la tête.*

J'ai connu son vengeur, dès que j'ai vû paroître
Ce peuple à qui le mien doit sa gloire & son maitre,
Et qui va de ton sang rougir le sein des Mers.

Tu combats : des Rochers ne sont plus ta deffense.
A la lueur des feux que le Salpêtre lance,
Regarde tes soldats, tes matelots mourans;
Regarde avec fureur ces voiles renversées,
Ces gouffres engloutir tes pouppes fracassées,
Et ces mâts abbatus sur tes vaisseaux errans.

Aux yeux du fier Blakney qu'irritent ces spectacles,
Tu fuis... & vous, François, à de plus grands obstacles,
A des succès plus grands préparez vos efforts.
Triomphans sur les flots, consommez votre ouvrage.
L'Espagne par ma voix vous rappelle au carnage,
Et mon œil vous demande au sommet de ces forts.

Il dit : trop peu flatés d'une gloire passée,
Et d'un nouveau triomphe occupant leur pensée,
L'élite de nos Chefs en marque les instans. (a)
C'est ici qu'entouré d'une foule Guerriére,
Monteynard aux vainqueurs ouvrira la Barriére;
Vous saisirez, Laval, ces postes importans.

Là tandis que Beauvau du soldat intrépide
Va presser, rallentir l'essor lent ou rapide,
Secondez, Lannion, ces jeunes demi-dieux:

C'est

(a) *Mr. le Maréchal de Richelieu ordonna une attaque generale pour la nuit du 27. au 28. Juin. Elle fut divisée en quatre particuliéres, à la tête desquelles étoient Mr. le Marquis de Monteynard, Mr. le Marquis de Laval, Mr. le Prince de Beauvau, & Mr. le Comte de Lannion qui est aujourd'hui Gouverneur de l'Isle de Minorque.*

C'eſt à vous que Louis veut confier cette Isle ;
Ils ne ſont plus laſſés d'un long ſiége inutile.
Et l'arrêt de ſon terme eſt écrit dans leurs yeux.

Le Monde a diſparu dans l'ombre & le ſilence.
Le Neveu d'Armand veille, il ordonne, on s'avance,
On franchit, ſans ſignal, plus d'un vaſte foſſé ;
La mort mêle ſes feux à l'horreur des ténébres :
Ce Roc a retenti de mille cris funebres,
Et déja dans ſes Murs l'Anglois ſe ſent preſſé.

Tel que ces fiers Titans, dont la maſſe écraſée
Peut encor ſoulever la montagne embraſée,
Qui briſe ſous ſon poids leurs efforts odieux,
Il arrête, il accroit une ardeur genereuſe...
O ſujets de *Louïs*, ô France trop heureuſe !
O nuit ! dois-tu cacher tant d'exploits glorieux ?

Mais non, l'aurore enfin fait pâlir *tes étoiles* :
L'Aſtre majeſtueux dont tes humides voiles
Déroboient aux humains le flambeau créateur,
Sur ces forts aſſaillis que le François ſurmonte,
Voit l'excès de la gloire & l'excès de la honte,
Et du haut de ſon trône applaudit au vainqueur.

De ton ambition déplorable victime,
Peux-tu braver encor un peuple magnanime,
Cher, fidelle à ſon maître, & vengeur de ſes droits ?
Sans honte & ſans terreur, Anglois, voi ſa fortune
Arracher de tes mains le trident de Neptune :
Crain les Dieux, ou Louïs, & reſpecte les loix.

A R-

ARTICLE SEIZIEME.

LA RELIGION.

*Ode, à Mr. V**.*

L'Esprit raiſonnant en lui-même
Cherche, héſite, forme un ſyſtême
Selon ſes ſentimens divers ;
Le hazard fait-il toutes choſes ?
Ou faut-il trouver d'autres cauſes
Du bel ordre de l'Univers ?

La matiére eſt-elle éternelle ?
De ſon ſein fécond tire-t-elle
Les Plantes & les Animaux ?
Et chaque objet qu'on voit paroitre
Ne périt-il que pour renaitre
Sous des aſpects toujours nouveaux ?

Non. Un ſage, un puiſſant Génie
Eſt l'Auteur de cette harmonie
Qu'on admire dans tous les Corps.
C'eſt une ſageſſe divine
Qui de cette vaſte machine
Diſpoſe & meut tous les reſſorts.

Dieu parle ; à ſon gré tout s'arrange :
Du ſein d'un ténébreux mélange
Sortent les divers Elémens.
Il marque aux Aſtres leur carriére ;

Le

Le Soleil répand sa lumiére,
Et son cours mesure le Tems.

Formé par la même puissance,
L'Homme vivant dans l'innocence,
Image de son Créateur,
Tant qu'il eut pour guide fidéle
La simple équité naturelle,
Couloit des jours pleins de douceur.

Dans ce tems régnoit la sagesse;
De l'estime, de la tendresse
L'égalité serroit les nœuds:
Le vice n'eût osé paroitre;
L'Homme ne connoissoit pour maître
Que Dieu qui le rendoit heureux.

Sans soins, sans travail, sans culture,
Il ne devoit qu'à la Nature
Et ses trésors, & ses plaisirs;
La Terre ouvroit son sein fertile;
Soudain l'agréable & l'utile
Prévenoient d'innocens désirs.

Mais qu'entens-je! la Foudre gronde;
L'air s'obscurcit, & notre Monde
Ne jouït plus d'un Ciel serein:
La Paix s'envole de la Terre.
Homme! le Maitre du Tonnerre
Se montre le glaive à la main.

Déja la Raison l'abandonne:
Un aveugle orgueil l'empoisonne:
Jouet de cent illusions,
Par la plus lâche perfidie

Ou-

Oubliant l'Auteur de ſa vie,
Il ne ſert que ſes Paſſions.

Le Crime aidé de l'Impoſture
Séduit l'Homme ingrat & parjure,
Et l'erreur triomphe en tous lieux:
Le plus ſublime Eſprit s'égare,
Le Romain, le Grec, le Barbare,
Fléchit ſous ce joug odieux.

Quel remède à ce mal extrême?
Du Ciel la clémence ſuprême
D'un Peuple ſaint va faire choix:
Par combien de ſacrés Oracles,
De Bienfaits, d'éclatans Miracles,
Lui fait-il entendre ſa voix?

Quand il ſouffre une ſoif ardente,
Du Rocher une eau jailliſſante
S'élance pour le ſoulager.
Une nourriture céleſte
Tombe à ſes pieds & manifeſte
Le Dieu qui veut le protéger.

Iſraël voit les mers profondes
S'ouvrir & partager leurs ondes,
Pour faire un paſſage nouveau:
Sur *Sina*, brillant de lumiére,
D'une Loi ſainte & ſalutaire
Il reçoit le divin flambeau.

Lorſqu'à Dieu ce Peuple eſt docile,
Il poſſéde un Pays fertile;

De ſes Tyrans il eſt vainqueur ;
Mais lorſqu'il devient infidéle,
D'une ſervitude cruelle
Il ſent toute la peſanteur.

Quel objet plus grand ſe préſente !
Je vois une Etoile brillante
Du Meſſie annoncer le jour :
Le Ciel à nos vœux eſt propice,
Il détruit l'erreur & le vice ;
L'homme ne voit que ſon amour !

A ſa naiſſance que de gloire !
Les Mages chantant ſa victoire
Viennent au pied de ſon berceau.
A ſa voix les vents obéiſſent ;
Les ſourds, les aveugles guériſſent,
Et les morts ſortent du tombeau.

Ce qu'il enſeigne, il le pratique :
On le voit tendre, pacifique,
Et de ſainteté revétu :
Sa Morale pure & ſublime
Donne autant d'horreur pour le crime
Que de zèle pour la vertu.

Faiſant renaître l'eſpérance,
Lui ſeul a mis en évidence
Une heureuſe immortalité.
Oui, ſon origine eſt céleſte,
Et toute la Nature atteſte
Sa grandeur & ſa dignité.

En vain le démon dans sa rage
Mettant les tourmens en usage,
De la Foi combat les progrès ;
Elle triomphe, & ces obstacles
Détruits par d'éclatans miracles,
Ne font qu'augmenter ses succès.

Tel on voit des nuages sombres
Le Soleil dissipant les ombres
Répandre par-tout la clarté ;
Dès que le Christ vient à paroitre,
L'Idole tombe ; d'un seul Maitre
On adore la Majesté.

Les saints Oracles s'accomplissent ;
Tous nos doutes s'évanouïssent :
La vérité brille à nos yeux :
Jesus meurt dans l'ignominie,
Mais sa mort nous donnant la vie,
Nous ouvre la route des Cieux.

Déja du couchant à l'aurore
Le Chrêtien reconnoit, implore
Le Dieu qui nous a racheté ;
Respectons ses Loix souveraines,
Des Passions brisant les chaines,
Courons à la Félicité.

Toi, dont la pieté sincére
Nous persuade, & nous éclaire,
C'est toi qui m'inspire ces vers :
Je connois ton esprit sublime ;
Et je voudrois de mon estime
Rendre témoin tout l'Univers.

Que j'aime à te voir dans nos Temples
Nous retracer les grands exemples
Des Apotres & des Martirs :
Que j'aime à te voir, sur leurs traces,
V** pour les céleſtes graces
Nous inſpirer de ſaints déſirs.

De mon cœur tu calmes les peines,
Tu diſſipes les ombres vaines
De l'Erreur qui m'avoit ſéduit :
Que tu ſais être vif & tendre !
Quand tu parles, je crois entendre
La vérité qui nous inſtruit.

Geneve.



NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

I. ABrégé Chronologique de l'Histoire Ecclesiastique, contenant l'Histoire des Eglises d'Orient & d'Occident ; les Conciles generaux, &c. 2. vol. 8. Nouvelle Edition. *Paris*, chez *Hérissant*. Cet ouvrage est fait à l'imitation de celui du *Président Henault* ; il contient l'Histoire de l'Eglise depuis sa naissance jusqu'au 18. siecle.

II. La Science de la Guerre, ou, Connoissances nécessaires pour tous ceux qui entreprennent la profession des Armes. *Paris* chez *Rollin*. La premiére Partie traitte des anciennes & des nouvelles méthodes de fortifier : la 2de. des opérations d'une armée de Campagne, en guerre offensive ou défensive.

III. Exercices sur la Tactique, ou la Science du Heros. *Paris*, chez *Garnier*. C'est un ouvrage posthume du Pére Castel ; il renferme les connoissances nécessaires à un Militaire.

IV. Traité pratique de la cure des fiévres, leur description &c. Traduit de l'Anglois de Th. Lobb. 2. vol. *Paris*, chez *Prault* Pére. Cet ouvrage est fort estimé en Angleterre.

V. Maximes Politiques tirées de Tacite, par P. de Ivanicze Ivanicki, traduites du Latin en François. *Paris*, chez *Lambert*. Cet ouvrage parut en Latin, au milieu du Siecle passé ; il renferme des maximes prises dans *Tacite* & apuiées d'exemples tirés du même Auteur, propres à l'instruction des jeunes Princes.

VI. Histoire de Saladin, Sultan d'Egypte, avec une Introduction, une Histoire abrégée de la Dynastie des Agoubites., fondée par Saladin ; avec des notes, &c. par Mr. *Marin*. *Paris*, chez *Tilliard*.

VII. Bibliotheque de Physique & d'Histoire naturelle, contenant la Physique generale & particuliére, la

Chimie, l'Anatomie &c. 5. vol. in-12. *Paris*, chez *Briasson*. C'est un Recueil composé principalement des Mémoires qui se trouvent dans les Journaux d'Allemagne, d'Italie & d'Angleterre.

VIII. Histoire Generale des Voyages. Tome 14e. Ce volume contient des relations de voyages à la riviére des Amazones, au Paraguay, au Brésil, dans la Floride, la Guiane &c. Le 15e. vol. qui sera le dernier, ne tardera pas à paroitre.

IX. Histoire de Zenobie, Impératrice-Reine de Palmyre. *Paris*, chez les Fréres *Etienne*. L'ouvrage, qui parut, il y a quelque tems, sur les ruines de Palmyre, a donné lieu à cette Histoire de Zenobie, qui nous a paru bien écrite, & trés intéressante.

X. Dictionnaire Historique, Theorique & Pratique de Marine. Par M. *Saverien*. 2. vol. 8. *Paris*. Il s'agit dans ce Dictionnaire de la Marine ancienne & moderne, de la construction des Vaisseaux, &c.

XI. Oeuvres Posthumes de Mr. de.... contenant ses Harangues au Palais & ses Discours Académiques. *Lyon*, chez les Freres *Duplain*. Ce volume contient sept Discours prononcés au Palais, sur les Devoirs du Magistrats, & dix Dissertations Académiques sur des sujets intéressans, les *Duels*, le *Suicide* &c.

XII. De l'Origine des Loix, des Arts & des Sciences, & de leurs progrès chez les anciens Peuples. 3. vol. in-4°. *Paris*, chez *De Saint* & *Saillant*. C'est un des ouvrages les plus curieux qui ayent été imprimés depuis longtems; le titre en annonce le sujet.

XIII. De l'Origine du Mal, ou, Examen des principales difficultés de Bayle sur cette matiére. 2. vol. in-12. *Paris*, chez *Duchesne*.

XIV. Mémoire sur les Tremblemens de Terre, dans lequel on recherche leurs causes & leurs effets, les signes qui les précédent & les moyens qu'on peut employer pour s'en garantir. Par Mr. *Isnard*. *Paris*, chez la Veuve *David*. Ce sujet avoit été proposé par l'Academie de Rouen, qui a adjugé le prix à ce Mémoire de Mr. *Isnard*.

ANGLETERRE.

I. *The fourt Volume of the lives* &c. Le 4e. Volume des Vies des Hommes Illustres de la Grande Bretagne & de l'Irlande. *Londres*, chez *Meadous*.

II. *The Real Character of the Aage.* Le véritable Caractère de ce Siécle. *Londres.* Cette petite Brochure est une réponse à l'excellent Ouvrage de Mr. *Brown*, dont on a donné depuis peu une Traduction, en Hollande. Voyez les Nouv. Litt. de Hollande.

III. *A New and Complete Dictionary* &c. Nouveau Dictionnaire des Arts & des Sciences. Par une Societé de Gens de Lettres. 8. vol. 8o. *Londres*, chez *Owen*. Ce nouveau Dictionnaire renferme tous les articles qui se trouvent dans ceux de Harris, Barow & Chambers, auxquels on a ajouté un grand nombre d'autres.

IV. *The subtil medium proved.* Le milieu subtil prouvé par R. *Lovelt*. *Londres*, chez *Dodsley*. Ce qu'il y a de meilleur dans cet ouvrage, c'est l'application de l'Electricité à la Médecine. L'Auteur raporte plusieurs expériences sur ce sujet.

V. *Sermons by the late Lord Bishop of Bristol.* Sermons de feu Lord Evêque de Bristol. 2. vol. *Londres*, chez *Rivington*. Ces Sermons ont été fait pour la fondation de Boyle ; ils nous ont paru très intéressans.

VI. *Polymetis, or Enquiry concerning*, &c. Polymetis, ou Recherches sur le raport qu'il y a entre les Ouvrages des Poëtes Latins, & les morceaux qui nous restent des anciens Artistes, où l'on s'attache à expliquer les uns par les autres. Par Mr. *Spence*. 2de. Edit. revuë & corrigée par l'Auteur. *Londres*, chez *Dodsley*.

VII. *A compleat Body of Architecture.* Cours complet d'Architecture, par Mr. *Ware*. *Londres*. On a rassemblé dans cet ouvrage tout ce que les Anciens & les Modernes ont écrit de mieux sur l'Architecture.

VIII. *A New Geographical and Historical Grammar.* Nouvelle Grammaire Geographique & Historique, par Mr. *Salmon*. *Londres*, chez *Dodsley*.

IX. *A complet Body of Husbandry*, &c. Cours complet d'Oeconomie. folio, *Londres*, chez *Rivington*. Cet Ouvrage renferme tout ce qui regarde la matiére œcono-

nomique ; on a ramassé tout ce qu'ont écrit les Auteurs les plus célébres, *Randolphe*, *Hale*, &c.

HOLLANDE.

I. LEs Mœurs Angloises, ou, Appréciation des mœurs & des principes qui caractérisent actuellement la Nation Britannique. *Amsterdam*, chez *Gosse*. C'est la Traduction de l'excellent Ouvrage Anglois que nous avons annoncé dans les *Nouvelles Litt.* d'Angleterre, Tom. XII. L'Auteur est Mr. *Brown*, connu par ses *Essais sur les Caractéristiques de Schafsterbury.*

II. Essai de l'Histoire naturelle de la Mer Adriatique, par Mr. *Donati* Professſ. à Turin ; traduit de l'Italien, par Mr. *Castillon*. in-4°. avec des Estampes.

III. Dictionnaire Historique, ou Mémoires Critiques & Litteraires, concernant la vie & les ouvrages de diverses personnes qui se sont distinguées dans la Républ. des Lettres, par Mr. *Prosper Marchand*, Tom. I. in-folio. Ce premier vol. contient les Lettres A-S

IV. Abrégé Chronologique de l'Histoire Universelle, depuis les premiers Empires du monde, jusqu'à l'année 1725. de l'Ere Chrêtienne, traduit librement du Latin de *Sleidan*. 8°. *Amsterdam*. Le Traducteur a étendu l'original en plusieurs endroits.

V. Principes du Droit de la Nature & des Gens. *Amsterdam* chez *Rey*. C'est un Extrait du grand Ouvrage Latin de *Wolf*, fait par Mr. *Formey*.

ITALIE.

DEll' *Azione del Caso nelle invenzioni*, &c. De l'action du hazard dans les Inventions, & de l'influence des Astres sur les corps terrestres. A *Padouë* chez *Manfré*. Ces deux Dissertations nous ont paru très intéressantes par le sujet & par la maniére dont il est traitté.

COP-

COPPENHAGUE.

Conditions de Souscription pour L'HISTOIRE DE DANNEMARC & L'INTRODUCTION à cet Ouvrage, par Mr. MALLET, Professeur &c.

Du 15. Janvier 1758.

Cet ouvrage sera in-quarto, & contiendra au moins 4. Volumes, savoir

L'Introduction à l'Histoire de Dannemarc, avec les Monumens de la Mythologie des Celtes & des Scandinaves &c. publiés en 1755. & 1756. in 4. *avec la Carte du Dannemarc, & le portrait du Roi,* couteut - - - - - - Rixd. 2. 1 m.

L'Histoire de Dannemarc T. I. *qui s'étend depuis le commencement de la Monarchie, jusques à la Maison d'*OLDEMBOURG, *glorieusement régnante, c'est à dire jusques* en 1448., sous presse, contiendra 60. à 66. feuilles grand in 4. beau papier & beau caractère, coutera - - - - - - - 2. -

Rixd. 4. 1 m.

Ceux qui voudront souscrire, en prenant à présent l'*Introduction & les Monumens*, ne payeront que Rixd. 3. 3. m. compris le *Tom. I.* sus dit qui sera délivré gratis, (en payant d'avance) en Mars ou Avril 1758. L'impression en est déja assez avancée.

Ceux qui auront l'*Introduction* & *Monumens*, ne payeront pour le dit Tome I. de l'*Histoire* que Rixd. 1. 4. en payant dès à présent, ou au plus tard en Mars 1758.

Les Volumes suivans 2e. & 3e. (qui feront les 3e. & 4e. de tout l'ouvrage) paroitront successivement & seront comptés sur le même pied, soit qu'on souscrive, soit qu'on ne souscrive pas, à proportion du nombre de feuilles qu'ils contiendront.

Nous pouvons donner encore les *Monumens de la Mythologie* à 5. Marcs, ou 40. sols Lubs.

La

La Rixdale de 6. marcs vaut 4. liv. 10. sols de France, & 110. Kreutzer d'Empire.

10. & demi Dalers de Cuivre de Suede.
1. rouble de Russie.
2. & un quart florins de Hollande.

On évaluera le Rixdale à 6. liv. de France, y compris le port de l'Ouvrage jusqu'à Geneve.

GENEVE.

Livres Nouveaux qui se trouvent chez les Fréres Philibert.

ELemens de Physique de Mr. *Locke*, avec les Pensées du même Auteur sur la Lecture & les Etudes qui conviennent à un Gentilhomme, 8. *Amst.* 1757.

Principes du Droit de la Nature & des Gens: Extrait du grand Ouvrage Latin de Mr. *Wolff*, par Mr. Formey, 12. 3. vol. *Amst.* 1758.

Le Droit des Gens, ou Principes de la Loi Naturelle, appliqués à la conduite & aux affaires des Nations & des Souverains, par Mr. *De Vattel*, 4. 2. vol. 1758. *sur trois papiers differens.*

Lettre de H... G... G... Ecuyer, un des *Gentilshommes* de la Chambre du jeune Chevalier de St. George, & la seule personne de sa Cour qui l'ait accompagné d'Avignon dans son voyage en Allemagne & autres lieux: contenant plusieurs Avantures touchantes & remarquables qui sont arrivées à ce Prince pendant le cours de son voyage secret, 8. *Lond.* (ou *Amst.*) 1757.

AVIS.

Mr. le Baron *de Haller* a demandé qu'on inserât l'avis suivant dans le Choix Litteraire.

L'Ode sur l'Eternité, de Mr. de Vattel, imprimée dans le premier Tome du Conservateur, *est la traduction exacte & élégante de mon Ode sur l'Eternité, qui a été imprimée.*

AVIS

AVIS.

Il paroit depuis peu de jours un Ouvrage nouveau de Mr. *Giraudeau* l'ainé Négociant à Geneve, intitulé *Abregé de la Nouvelle Edition de la Banque rendue facile &c.* 8. de 452. pages, dont le prix en feuilles est de 3. Livres 10. Sols courant de Geneve. L'Auteur a lieu d'espérer que les Commerçans ne feront pas moins d'accueil à cet Ouvrage, qu'à sa *Banque* & à ses autres Ouvrages.

Fin du Tome treizième.

TABLE

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

